ŒUVRES

COMPLETTES

DE

L'ABBÉ DE MABLY.

TOME SEPTIÈME.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

L'ABBÉ DE MABLY.

TOME SEPTIÈME.

OBSERVATIONS SUR L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

A PARIS,

Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON.

M. DCC. XCVII.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE R***.

Il y a déjà plusieurs années, mon cher abbé, que je vous ai offert la première ébauche de mon travail sur l'histoire de l'ancienne Grèce ; mais je me suis apperçu depuis combien ce présent étoit peu digne de vous. Horace étoit un grand maître ; et j'ai appris par mon expérience qu'il est dangereux de ne pas laisser mûrir, pendant plusieurs années, ses écrits dans son porte-feuille : nonum prematur in annum. *Il est impossible de juger avec justice un ouvrage qu'on vient de finir, il faut l'oublier ; on*

le revoit alors de sang froid et avec les nouvelles connoissances qu'on a acquises ; notre amour-propre d'auteur ne nous dérobe plus nos erreurs et nos fautes ; il nous les présente au contraire comme autant de preuves des progrès que nous avons faits.

L'ouvrage que je vous adresse aujourd'hui n'est encore qu'une suite de réflexions sur les mœurs, le gouvernement et la politique de la Grèce ; j'y recherche les causes générales et particulières de sa prospérité et de ses malheurs. Il m'arrive souvent aujourd'hui de louer ce que j'ai blâmé dans mes premières observations, et de blâmer les mêmes choses que j'ai louées ; c'est qu'il y a eu un temps où je regardois de certaines maximes sur la grandeur, la puissance et la fortune des états, comme autant de vérités incontestables ; et qu'après quinze ans de méditations sur les mêmes objets,

je suis parvenu à ne les voir que comme des erreurs que nos passions et l'habitude ont consacrées.

Laissez vos Grecs, m'a-t-on dit plusieurs fois, leur histoire est usée. Qui ne connoît pas Lacédémone, Lycurgue, Athènes, Solon, Thèbes, Epaminondas, la ligue des Achéens et Aratus? On est las d'entendre parler de la bataille de Salamine et de la guerre du Péloponèse. Pouvois-je, mon cher abbé, me rendre à ces conseils? Quand on a mal réussi en traitant un beau sujet, est-il possible de ne pas recommencer son ouvrage? J'aurois pu laisser mes Observations sur les Grecs, *telles qu'elles étoient, s'il n'avoit été question que de corriger des fautes d'écrivain; mais il falloit ne pas laisser subsister une doctrine dangereuse: des maximes fausses en politique intéressent trop le bonheur des hommes pour qu'un auteur ne*

doive pas se rétracter quand il parvient à connoître la vérité.

Ce seroit un grand malheur, si on se lassoit d'étudier les Grecs et les Romains ; l'histoire de ces deux peuples est une grande école de morale et de politique : on n'y voit pas seulement jusqu'où peuvent s'élever les vertus et les talens des hommes sous les loix d'un sage gouvernement ; leurs fautes mêmes serviront éternellement de leçons aux hommes. Puissent les princes, en voyant les suites funestes de l'ambition de Sparte et d'Athènes, et des divisions des Grecs, connoître et aimer les devoirs de la société ! Je sais que la plupart des faits intéressans de ces deux nations sont connus de tout le monde, et qu'on fatiguera son lecteur, quand on les racontera après les historiens anciens ; mais fera-t-on un ouvrage désagréable et inutile aux personnes qui aiment à penser,

quand on cherchera à développer les causes de ces grands événemens? Cette matière est inépuisable et sera toujours nouvelle. Je ne vous présente, mon cher abbé, qu'un foible essai, et je ne doute point que des écrivains plus habiles que moi ne trouvent encore dans l'histoire de la Grèce une abondante moisson de réflexions nouvelles, et également utiles à la morale & à la politique.

En vous donnant une marque publique des sentimens d'estime et de tendresse que j'ai pour vous, pourquoi ne voulez-vous pas, mon cher abbé, que j'aie le plaisir de parler des bonnes qualités de mon ami? Il faut me taire, puisque vous le desirez, et je sacrifie à votre délicatesse tous les éloges que vous méritez. Si l'ouvrage nouveau que j'ai fait sur les Grecs est digne de l'attention du public, je serai d'autant plus charmé d'avoir

corrigé mes fautes, que rien ne peut être plus agréable pour moi que de penser que ce monument que j'élève à notre amitié, étant lié à un ouvrage digne de vivre, perpétuera le souvenir des sentimens inviolables qui nous unissent.

SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

MŒURS et gouvernement des premiers Grecs. Des causes qui contribuèrent à ne faire de toute la Grèce qu'une république fédérative, dont Lacédémone devint la capitale. Réflexions sur cette forme de gouvernement. De la guerre de Xerxès. Pag. 1

LIVRE II.

RIVALITÉ entre Athènes et Lacédémone. Examen de l'administration de Cimon et de Périclès. De la guerre du Péloponèse. Décadence des Spartiates. L'empire qu'ils ont acquis sur la Grèce est détruit par les Thébains. 66

LIVRE III.

DES causes qui, après la décadence d'Athènes et de Sparte, empêchèrent que la Gèce ne rétablît son gouvernement fédératif. Situation de la Macédoine. Examen de la conduite de Philippe. Réflexions sur Alexandre. P. 131

LIVRE IV.

SITUATION des Grecs après la mort d'Alexandre et sous ses successeurs. De l'origine, des mœurs et des loix de la ligue des Achéens. Les affaires des Romains commencent à être mêlées à celles des Grecs; la Grèce devient une province romaine. 197

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR

L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

LIVRE PREMIER.

L'HISTOIRE nous représente les premiers Grecs, comme des hommes errans de contrées en contrées. Ils ne cultivoient point la terre, ils n'avoient aucune demeure fixe, et n'étant liés par aucun commerce, aucune police, aucune loi, ne marchoient qu'armés, et ne connoissoient d'autre droit que celui de la force : tels ont été tous les peuples à leur naissance, tels sont encore les sauvages d'Amérique, que la fréquentation des Européens n'a pas civilisés. Quelques maux que se fissent les différentes hordes des Grecs, ils n'étoient pas cependant eux-mêmes leurs plus grands ennemis ; les habitans des isles voisines, encore plus barbares, faisoient,

s'il en faut croire les historiens, des descentes fréquentes sur les côtes de la Grèce; souvent la passion de piller, ou plutôt de faire le dégât, les portoit jusques dans l'intérieur du pays, et ils croyoient, par leurs ravages, y laisser des monumens honorables de leur valeur.

Quelques écrivains ont voulu remonter au delà de ces siècles de barbarie, et Dicéarque, qui, selon Porphyre, est de tous les philosophes celui qui a peint les premières mœurs des Grecs avec le plus de fidélité, en fait des sages qui menoient une vie tranquille et innocente, tandis que la terre attentive à leurs besoins prodiguoit ses fruits sans culture. Cet âge d'or, qui n'auroit jamais dû être qu'une rêverie des poëtes, étoit un dogme de l'ancienne philosophie. Platon établit l'empire de la justice et du bonheur chez les premiers hommes; mais on sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de ces lits de verdure, de ces concerts, de ce doux loisir qui faisoient le charme d'une société où les passions étoient inconnues.

Depuis que Minos, prince assez recommandable par sa justice, pour que la fable en ait fait le juge des enfers, avoit appris aux Crétois à être heureux en

obéissant à des loix dont toute l'antiquité a admiré la sagesse ; la Crète enorgueillie n'avoit pu se défendre de mépriser ses voisins, et le sentiment de sa supériorité lui avoit inspiré l'envie de les asservir. Le petit-fils de ce prince, nommé aussi Minos, mit à profit l'ambition naissante de ses sujets pour étendre son empire ; il construisit des barques, exerça les Crétois au pilotage et à la discipline militaire, conquit les isles voisines de son royaume, et fit respecter ses loix en y établissant des colonies. Intéressé à entretenir la communication libre entre les parties séparées de ses états, il purgea la mer des pirates qui l'infectoient ; et en affermissant ainsi sa domination, devint, sans le savoir, le bienfaiteur des Grecs, dont les côtes ne furent pas insultées. Ce peuple, délivré d'une partie de ses maux, n'eut plus à craindre que sa propre férocité ; et la jouissance d'un premier bien lui donna le desir de l'accroître.

L'Attique, pays ingrat et stérile, fut moins exposée que les autres provinces de la Grèce aux incursions de ses ennemis ; les familles qui s'y réfugièrent, ne subsistoient qu'avec peine des productions naturelles de la terre ; mais leur pauvreté,

dit Thucydide, leur valut un repos favorable aux progrès de la société ; leur industrie fut aiguisée, et elles renoncèrent les premières à la vie errante. Leur exemple instruisit de proche en proche le reste de la Grèce ; et à mesure que les peuples cultivateurs se multiplièrent et formèrent des espèces de républiques capables de défendre leurs cabanes et leurs moissons, le pillage devint un exercice plus difficile et plus dangereux. Les brigands, trompés dans leurs espérances, comptèrent moins sur leurs forces ; ils ne rapportèrent souvent aucun butin de leurs courses ; et la nécessité les obligea enfin de pourvoir à leur subsistance en cultivant la terre : ils s'attachèrent aux contrées qu'ils défrichoient, et tous les Grecs eurent des demeures et des possessions fixes.

Je passe rapidement sur des siècles, où la Grèce encore plongée dans la plus profonde ignorance des devoirs de l'humanité, possédoit cependant ces héros et ces demi-dieux, si célèbres dans ses traditions fabuleuses. L'homme le plus digne de la reconnoissance et de l'hommage des Grecs, ce fut celui qui leur apprit qu'ils avoient une origine commune. Cette doctrine apprivoisa les esprits ; les hameaux,

qui formoient autant de sociétés indépendantes et ennemies les unes des autres, cessèrent de se haïr, et commencèrent à contracter des alliances. Des bienfaits mutuels leur persuadèrent qu'ils ne formoient qu'un même peuple; et l'on vit bientôt que la Grèce entière se croyant offensée par l'injure que Pâris fit à Ménélas, se ligua pour en tirer vengeance. Les esprits, à cette époque, avoient déjà fait des progrès considérables; et quoique les héros d'Homère conservassent encore des mœurs barbares, les Grecs cultivoient déjà des arts qui demandent du génie.

Au retour de l'expédition de Troyes, on auroit dit que les dieux protecteurs du royaume et de la famille de Priam, en vouloient venger les malheurs en ruinant la Grèce. Elle éprouva en effet différentes révolutions, capables d'étouffer les principes grossiers du gouvernement, de morale, d'ordre et de subordination qu'elle avoit adoptés, et que la paix seule pouvoit perfectionner. La discorde arma tous les Grecs les uns contre les autres; la guerre fit périr plusieurs peuples, ou les força d'abandonner les contrées qu'ils commençoient à nommer leur patrie. C'est ainsi que les Béotiens, chassés

d'Arne par les Thessaliens, s'établirent dans la Calmeïde, à laquelle ils donnèrent leur nom. Le Péloponèse changea de face par le rappel des Héraclides; les peuples de cette province vaincus ou effrayés abandonnèrent leur pays; et ces hommes, qui n'avoient pu défendre leurs possessions, furent assez forts ou assez braves pour en conquérir de nouvelles. La Grèce, incapable en quelque sorte de suffire à ses habitans, se trouva encore pleine de peuples exilés et errans qui cherchoient une retraite, et qui, ne pouvant subsister que par le pillage, avoient repris les anciennes mœurs de leurs pères. Les vaincus furent souvent détruits; des victoires, toujours achetées par beaucoup de sang, affoiblirent les vainqueurs mêmes; et les peuples épuisés reprirent enfin des demeures fixes: mais le souvenir des injures et des maux qu'ils s'étoient faits, multiplièrent entre eux les causes de haine et de division, et deux bourgades ne furent point voisines sans être ennemies.

Heureusement pour les Grecs, que ne faisant encore la guerre que par brutalité et par emportement, aucune vue d'ambition ne leur mettoit les armes à la

main; s'ils avoient voulu faire des conquêtes les uns sur les autres, leurs querelles se seroient perpétuées. La haine et la vengeance, plus promptes et moins réfléchies que l'ambition, sont moins durables dans le cœur humain; et la plupart des villes, lassées de leurs divisions qui diminuoient leur fortune au lieu de l'accroître, renouvellèrent leurs anciennes alliances. On cultiva ses héritages avec moins de trouble, une tranquillité passagère fit connoître le prix d'une paix durable; on étudia les moyens de l'affermir; l'intérêt apprit aux différens peuples à être moins injustes; et pendant qu'il s'établissoit entre eux des fêtes, des solemnités, des sacrifices communs et un droit des gens, les loix se perfectionnoient dans chaque ville; et les Grecs, plus instruits de leurs devoirs, se préparoient insensiblement à former des sociétés plus régulières.

La Grèce n'avoit connu jusqu'alors qu'un gouvernement militaire; c'es-à-dire, que le capitaine d'une république en étoit le magistrat, parce que tous les Grecs n'étoient que soldats; mais commençant avec la paix à devenir citoyens, ils eurent de nouveaux besoins, ils crai-

gnirent de nouveaux dangers ; et il fallut substituer de nouvelles loix aux anciennes, qui ne suffisoient plus. Les capitaines, qui, sous le nom de roi, avoient joui d'un pouvoir continuel et très-étendu pendant les temps de guerre et de trouble, le virent diminuer pendant la paix, et leurs fonctions cessèrent en quelque sorte. Ils voulurent sans doute réparer la perte qu'ils faisoient, et retrouver dans les citoyens l'obéissance à laquelle ils avoient accoutumé les soldats ; mais les peuples, de leur côté, apprenant à sentir le prix de la liberté civile, par l'abus même que les chefs faisoient déjà de leur autorité, craignirent d'être esclaves dans les villes où les loix ne seroient pas supérieures au magistrat. Plus l'inquiétude dont les esprits étoient agités, annonçoit une révolution prochaine, plus les rois faisoient des efforts pour retenir le pouvoir prêt à s'échapper de leurs mains. Mais la rusticité de leurs mœurs ne leur ayant pas permis de se façonner aux secrets de la dissimulation et de la tyrannie, leur ambition souleva des hommes pauvres, courageux, et dont la fierté n'étoit point émoussée par cette foule de besoins

inutiles et de passions timides qui asservirent leurs descendans.

A peine quelques villes eurent-elles secoué le joug de leurs capitaines, que toute la Grèce voulut être libre. Un peuple ne se contenta pas de se gouverner par ses loix, soit qu'il crût sa liberté intéressée à ne pas souffrir chez ses voisins l'exemple contagieux de la tyrannie; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'il ne suivît que cette sorte d'enthousiasme auquel on s'abandonne dans la première chaleur d'une révolution, il offrit ses secours à quiconque voulut se défaire de ses rois. L'amour de l'indépendance devint dès-lors le caractère distinctif des Grecs; le nom même de la royauté leur fut odieux; et une ville opprimée par un tyran, auroit en quelque sorte été un affront pour toute la Grèce.

Sans cette révolution, qui fit prendre aux Grecs un génie tout nouveau, il est vraisemblable qu'ils auroient eu le sort de tous ces peuples obscurs, dont nous ignorons l'histoire et même le nom. Quelque roi d'Argos, de Micène, de Corinthe, de Thèbes ou de quelque autre ville, auroit subjugué ses voisins,

et affermi son autorité sur ses sujets. La Grèce, despotiquement gouvernée, n'auroit produit ni les loix, ni les talens, ni les vertus que la liberté et l'émulation y firent naître ; rempant dans sa foiblesse, ou ignorant l'art de se servir de ses forces, elle auroit langui dans la servitude, et attendu avec nonchalance qu'un étranger en fît une province de son empire.

Les services mutuels que les Grecs se rendirent dans le cours de ces révolutions, achevèrent d'amortir les haines qui avoient divisé leurs républiques ; et dès qu'ils cessoient de se haïr, leur foiblesse et leur amour de la patrie les invitoient de concert à s'unir par une alliance générale, comme les peuples de plusieurs de leurs provinces étoient déjà unis par des alliances particulières. Sans parler des villes qui envoyoient des députés aux jeux d'Olimpie, de Corinthe et de Némée, pour offrir les mêmes sacrifices aux mêmes divinités, et resserrer les nœuds de leur amitié ; on étoit témoin depuis long-temps du bonheur des différens peuples qu'Amphictyon, troisième roi d'Athènes, avoit unis par une confédération étroite. Leurs députés se rendoient tous les ans à Delphes et aux Thermopyles

pour y délibérer sur leurs affaires générales et particulières ; et ses alliés, fidèles au serment par lequel ils s'engageoient de ne se jamais faire aucun tort, d'embrasser au contraire leur défense, et de venger de concert les injures faites au temple de Delphes, voyoient prospérer de jour en jour leurs affaires domestiques, et étoient craints, aimés et respectés au dehors. Les nouvelles républiques demandèrent à l'envi à s'associer à cette ligue pour jouir de sa protection ; et les assemblées amphictyoniques devinrent, si je puis parler ainsi, les états-généraux de la Grèce ; cent villes libres et indépendantes ne formèrent enfin qu'une même république fédérative, et dont le corps helvétique nous retrace aujourd'hui une image assez ressemblante.

Quelque avantage que les Grecs retirassent de leur confédération, quelque bien qu'ils s'en promissent pour l'avenir, il s'en falloit cependant beaucoup que leur nouveau gouvernement pût suffire à tous leurs besoins, et écarter tous les dangers que devoit craindre une politique prévoyante et éclairée. Si le conseil des amphictyons communiqua une partie de sa sagesse, de sa justice et de son désinté-

ressement à ses nouveaux asssociés, il prit sans doute à son tour quelques-uns de leurs vices. Borné à l'exercice d'une simple médiation, n'ayant ni le droit de dicter des loix générales à la Grèce, ni les forces nécessaires pour faire obéir à ses décrets, il avoit pu autrefois tenir étroitement unies quelques villes égales en réputation, qui aimoient la paix, et qui avoient le même gouvernement, les mêmes craintes et les mêmes ennemis; mais il ne devoit plus avoir le même succès, dès qu'on en eut ouvert l'entrée aux ministres d'une foule de républiques inégales en forces, et qui se gouvernoient par des principes opposés. Il y a mille institutions politiques, dont on perd tout le fruit, dès qu'on veut les étendre au-delà de certaines bornes: n'est-il pas vraisemblable que si les provinces voisines de la Suisse se cantonnoient, l'alliance helvétique en seroit affoiblie?

Si les Grecs continuèrent à cultiver la paix, ou du moins s'il ne s'éleva entre eux que des querelles passagères et peu importantes, ce ne fut pas l'ouvrage seul du gouvernement amphictyonique. L'ancienne habitude qu'ils avoient contractée d'envoyer des colonies au dehors, et leurs

leurs dissentions domestiques depuis l'établissement de la liberté sur les ruines de la monarchie, y contribuèrent également; et toutes ces causes à la fois concoururent à entretenir l'union.

Pausanias rapporte que le plus jeune des fils de Lycaon, Oénotrus, prince audacieux, entreprenant, et plein de cette espérance qui fait les héros, ayant obtenu de Nyctimus son frere des vaisseaux et des soldats, imagina, le premier d'entre les Grecs, d'aller jeter les fondemens d'un nouvel état dans une terre étrangère. Les vents le portèrent en Italie, et il y règna avec gloire. Le succès de ces aventuriers fut admiré; leur fortune fit naître une émulation générale; et tout ce que la Grèce eut de citoyens inquiets et ambitieux, qui auroient communiqué leur inquiétude et leur ambition à leur patrie, ne songea, après même que la royauté eut été détruite, qu'à former des colonies que leur éloignement, de nouveaux intérêts et l'esprit d'indépendance qu'elles avoient apporté de leur première patrie, rendoient bientôt étrangères à leur métropole. Tandis que les Grecs peuploient à l'envi l'Italie et les côtes d'Afrique et d'Asie, leurs villes, qui

n'étoient jamais surchargées de citoyens, ne sentoient point la nécessité d'acquérir de nouveaux domaines pour fournir à leur subsistance; et cette foiblesse, qui les rendoit incapables de faire de longues guerres, ne leur permettoit pas de s'accoutumer insensiblement à l'ambition, et de porter dans leurs entreprises cette constance opiniâtre, sans laquelle un peuple n'est jamais ambitieux et conquérant.

Chaque ville, nouvellement associée au conseil amphictyonique, étoit d'ailleurs trop occupée de son administration intérieure pour songer à inquiéter ses voisins. Le hasard seul avoit décidé du gouvernement, quand elles s'affranchirent de la tyrannie de leurs capitaines; et les loix s'étoient faites à la hâte, sans règle et sans principe. Chacun avoit tâché de profiter de la révolution pour s'emparer de l'autorité; et quand le calme commença à se rétablir dans les esprits, tout le monde fut mécontent en examinant sa situation. Il s'élevoit de tout côté des querelles entre les nobles et le peuple, les riches et les pauvres, les magistrats et les citoyens; il n'étoit continuellement question que de règler leurs

droits et leur fortune. Des prétentions opposées, des plaintes, des craintes ou des espérances toujours nouvelles empêchoient que les républiques ne prissent une forme stable; à peine avoit-on fait une loi, qu'on sentoit la nécessité de la révoquer ou de la modifier; les nouvelles loix avoient bientôt le même sort que celles qu'elles avoient détruites; et à la faveur de ces troubles, dont toutes les villes étoient agitées, les amphictyons réussissoient sans peine à entretenir la paix entre elles.

Cependant il étoit impossible que, de ce grand nombre de républiques, il n'y en eût enfin quelqu'une qui ne parvînt à prendre une forme sage et fixe de gouvernement; et ne devoit-on pas craindre qu'elle n'abusât de la régularité de ses loix, de ses forces et des désordres des autres peuples, pour avoir de l'ambition? Quel auroit été alors le pouvoir du conseil amphictyonique, puisqu'il ne put prévenir les funestes effets de la rivalité d'Athènes et de Lacédémone, dans un temps que la république fédérative des Grecs paroissoit solidement affermie par une habitude de plusieurs siècles? Il pouvoit encore arriver que le parti qui do-

minoit dans une ville, se fît un système de distraire le peuple de ses intérêts domestiques, en l'occupant par des entreprises au dehors : ce fut le sort des Romains, qui inquiétèrent leurs voisins par des guerres continuelles, pour avoir la paix chez eux.

D'ailleurs, si la Grèce étoit attaquée par une puissance étrangère, n'est-il pas vraisemblable, qu'en voulant réunir pour la défense commune, des peuples libres, indépendans et jaloux de leur dignité, jamais les amphictyons n'auroient réussi à les plier à une certaine subordination, sans laquelle les Grecs n'auroient cependant opposé à leurs ennemis que la moitié de leurs forces, ou des soldats divisés ? Dans la crainte de se donner un maître, aucune république n'auroit voulu reconnoître un chef; toutes auroient aspiré au commandement; aucune n'auroit consenti à obéir; et faute d'un ressort principal qui les unît, qui réglât leur conduite, et tour-à-tour en ralentît ou en précipitât les mouvemens, elles seroient devenues la proie des étrangers.

Ce qui manquoit aux Grecs, ce fut Lycurgue qui le leur procura; et le gouvernement qu'il établit à Sparte, le rendit

en quelque sorte le législateur de la Grèce entière. Quand cet homme célèbre se vit à la tête des affaires de sa patrie, depuis la mort de Polydecte son frère jusqu'à la naissance de Charilaüs son neveu, Lacédémone n'étoit pas dans une situation moins fâcheuse que les autres républiques de la Grèce. Les deux rois, qu'elle n'avoit pas détruits, parce que leur autorité partagée les avoit rendus moins entreprenans que les autres princes, prétendoient être les tyrans des loix; et leurs sujets, confondant la liberté avec la licence, ne vouloient reconnoître aucune autorité. Chaque faction s'emparoit tour-à-tour de la puissance souveraine; et le gouvernement, toujours abandonné à la tyrannie ou à l'anarchie, passoit tour-à-tour avec violence d'un excès à l'autre.

Ce ne fut qu'à son retour de Crète et d'Egypte, pays alors les plus célèbres dans le monde, et dont Lycurgue étoit allé étudier les mœurs et les loix, qu'il médita la réforme des Spartiates. Il ne pensa point comme les autres législateurs qui parurent après lui dans la Grèce, et qui, ne cherchant par des ménagemens timides qu'à contenter à la fois tous les citoyens, ne satisfirent personne, laissèrent

subsister le germe de toutes les divisions, ou ne corrigèrent un abus que pour en favoriser un autre. La politique doit sans doute consulter la disposition des esprits, et ne pas offenser les mœurs publiques, quand elle donne des loix à un grand état; parce que le génie de la nation y est nécessairement plus fort que le législateur : mais lorsqu'il ne s'agit que d'une poignée de citoyens, qui ne compose, pour ainsi dire, qu'une famille dans les murs d'une même ville, elle n'a pas besoin de la même condescendance. Lycurgue opposa son génie à celui des Spartiates, et osa former le projet hardi d'en faire un peuple nouveau. Il ne crut pas impossible de les intéresser tous, par l'espérance ou par la crainte, à la révolution qu'il méditoit. Il trouva quelques amis dignes de se rendre avec leurs armes dans la place publique où il devoit publier ses loix; et sans autre droit que celui que donnent l'amour du bien et le salut de la patrie, il contraignit les Lacédémoniens à devenir sages et heureux.

Lycurgue laissa subsister la double royauté en usage à Lacédémone, et dont deux branches de la famille d'Hercule étoient en possession. En même temps

qu'il donnoit à ces princes, comme généraux, un pouvoir absolu à la tête des armées, il les réduisit, comme magistrats, à n'être avec le sénat que les instrumens ou les ministres des loix. Ce fut au corps même de la nation que ce législateur remit l'autorité souveraine, c'est-à-dire, le droit de faire des loix, d'ordonner la paix et la guerre, et de créer les magistrats auxquels elle devoit obéir. Mais afin que le peuple fût plus tranquille sur sa situation, et que, sous prétexte de conserver sa liberté, il ne se livrât point à une défiance inquiète et orageuse, Lycurgue établit en sa faveur cinq éphores ou inspecteurs. Ils étoient spécialement chargés d'empêcher que les rois et les sénateurs, en abusant du pouvoir exécutif, ne parvinssent à se mettre au-dessus des loix ou à les violer; leur magistrature étoit annuelle, pour qu'ils fussent en même temps plus attentifs à leurs devoirs, et moins entreprenans; et ils entretenoient ainsi la république dans cette sécurité qui ne donne à tous les citoyens qu'un même intérêt.

Le sénat composé de vingt-huit citoyens choisis par le peuple, et qui devoient avoir soixante ans accomplis,

exerçoit les magistratures civiles ; servoit de conseils aux deux rois, à qui il n'étoit permis de rien entreprendre sans son consentement ; et portoit seul aux assemblées publiques les matières sur lesquelles le peuple devoit délibérer et résoudre.

La république de Lycurgue, ainsi que Polybe l'a dit depuis de la république romaine, réunissant tous les avantages dont l'aristocratie, la royauté et la démocratie ne peuvent jamais posséder qu'une foible partie, quand elles ne se confondent pas pour ne former qu'un seul gouvernement, n'eut aucun des vices qui leur sont naturels. La souveraineté dont le peuple jouissoit, le portoit sans effort à tout ce que l'amour de la liberté et de la patrie peut produire de grand et de magnanime dans un état purement populaire. Mais par une suite de l'équilibre établi entre les différens pouvoirs, dès que la partie démocratique du gouvernement vouloit abuser de son autorité, elle se trouvoit sans force, et contrainte par la puissance des magistrats. Aussi ne vit-on point dans Lacédémone ces caprices, ces emportemens, ces terreurs paniques, ces violences qui déshonoroient la plupart des républiques de la Grèce. Par une

suite de ce même équilibre des pouvoirs, les magistrats à leur tour tout-puissans, quand la loi marchoit devant eux, se trouvoient sous la main impérieuse du peuple dès qu'ils s'écartoient de la règle. Tous les ordres de l'état s'aidoient, s'éclairoient, se perfectionnoient mutuellement par la censure qu'ils exerçoient les uns sur les autres. Les grands abus étoient impossibles, parce qu'on avoit prévu les plus petits. Le sénat, qui devoit à la vigilance des éphores sa modération et sa sagesse dans l'exercice de la puissance exécutrice, rendoit à son tour la multitude capable de discuter et de connoître ses vrais intérêts, de se fixer à des principes, et de conserver le même esprit. Les rois n'avoient aucun pouvoir s'ils n'étoient pas les organes du sénat; et donnoient cependant aux armées cette action prompte et diligente, qui est l'ame des opérations et des succès militaires, mais presque toujours inconnue chez les peuples libres.

Quelque sage que fût ce système, dont Lycurgue avoit pris la première idée chez les Crétois, il n'en espéra rien si les anciennes mœurs subsistoient. Quel eût été en effet le fruit de l'ordre qu'il avoit

établi pour rendre les loix seules puissantes et seules souveraines, si les richesses et le luxe, toujours liés ensemble, et toujours suivis de la dépravation des mœurs, de l'inégalité des citoyens, et par conséquent de la tyrannie et de la servitude, eussent encore appris aux Spartiates à mépriser ou à éluder leurs nouvelles loix ? Le peuple, avili par la misère, auroit bientôt été incapable de conserver sa dignité; il eût vendu ses suffrages, ses droits et sa liberté au plus offrant. Le sénat, dont les places n'étoient destinées qu'à honorer les hommes les plus vertueux, n'auroit été ouvert qu'aux plus riches. On auroit acheté les magistratures pour satisfaire sa vanité, ou pour faire un trafic honteux de son pouvoir. Les rois, en favorisant la corruption, pour ne trouver que des esclaves soumis à leurs caprices, auroient sacrifié impunément la patrie à leurs intérêts particuliers. C'est en Egypte que Lycurgue s'instruisit du pouvoir des mœurs dans la société, et c'est pour n'avoir pas connu, comme ce législateur, l'action réciproque des loix sur les mœurs, et des mœurs sur les loix, que plusieurs peuples n'ont tiré qu'un médiocre avantage des soins

qu'ils ont pris de balancer différens pouvoirs dans l'état, et de les tenir en équilibre.

Pour rendre les citoyens dignes d'être véritablement libres, Lycurgue établit une parfaite égalité dans leur fortune, mais il ne se borna point à faire un nouveau partage des terres. La nature ne donnant pas sans doute à tous les Lacédémoniens les mêmes passions, ni la même industrie à faire valoir leurs héritages, il craignit que l'avarice n'accumulât bientôt les possessions; et pour que Sparte ne jouît pas d'une réforme passagère, il descendit, pour ainsi dire, jusques dans le fond du cœur des citoyens, et y étouffa le germe de l'amour des richesses.

Lycurgue proscrivit l'usage de l'or et de l'argent, et donna cours à une monnoie de fer. Il établit des repas publics, où chaque citoyen fut contraint de donner un exemple continuel de tempérance et d'austérité. Il voulut que les meubles des Spartiates ne fussent travaillés qu'avec la coignée et la scie; il borna, en un mot, tous leurs besoins à ceux que la nature exige indispensablement. Dès-lors les arts qui servent au luxe abandonnèrent la Laconie; les richesses devenues inutiles parurent

méprisables, et Sparte devint une forteresse inaccessible à la corruption. Les enfans, formés par une éducation publique, se faisoient en naissant une habitude de la vertu de leurs pères. Les femmes, que les loix ont toujours dégradées en ménageant trop leur foiblesse, et par qui le relâchement des mœurs s'est introduit dans presque tous les états, étoient faites à Sparte pour animer et soutenir la vertu des hommes. Les exercices les plus violens, en leur donnant un tempérament fort et robuste, les élevoient au-dessus de leur sexe, et préparoient leur ame à la patience, au courage et à la fermeté des héros.

L'amour de la pauvreté devoit rendre les Spartiates indifférens sur les dépouilles et les tributs des vaincus; ne vivant que du produit de leurs terres, ne possédant qu'une monnoie inconnue hors de chez eux, et n'ayant aucun fonds de réserve, il leur étoit impossible de porter la guerre loin de leur territoire. La loi qui leur défendoit de donner le droit de citoyens à des étrangers, les empêchoit de réparer les pertes que leur causoit la victoire même; tout les invitoit donc à regarder la paix comme le bien le plus précieux

pour

pour les hommes. Lycurgue cependant ne s'en reposa point sur des motifs si propres à retenir sa patrie dans les bornes de la justice et de la modération. Il connoissoit trop bien le cœur humain et ce qui fait la prospérité constante des états, pour ne pas se défier des prestiges séducteurs de l'ambition, passion toujours féconde en espérances et en promesses, mais qui détruit en peu de temps un peuple, si elle est malheureuse; et qui ne peut avoir des succès, sans dégénérer en avarice et en brigandage, changer les mœurs et la condition des citoyens, et ruiner les principes du gouvernement. Le législateur fit une loi expresse, par laquelle il n'étoit permis aux Lacédémoniens de faire la guerre que pour leur défense, et leur enjoignoit de ne jamais profiter de la victoire, en poursuivant une armée mise en déroute.

Cette précaution, en apparence outrée, étoit cependant nécessaire; car pour rendre Lacédémone aussi forte qu'elle pouvoit l'être, Lycurgue en avoit fait plutôt un camp qu'une ville. On s'y formoit continuellement à tous les exercices de la guerre; toute autre occupation y étoit méprisée. Tout citoyen étoit soldat. Être

incapable de supporter la faim, l'intempérie des saisons et les fatigues les plus longues; ne pas savoir mourir pour la patrie; et vendre cher sa vie aux ennemis, c'eût été une infamie. Il pouvoit aisément arriver que les Spartiates, emportés et trompés par leur courage, abusassent pour s'agrandir des qualités qu'on ne leur avoit données que pour se défendre. Plus une nation brave et guerrière est naturellement disposée à ne pas chercher la gloire dans la pratique de la justice et de la modération, plus Lycurgue devoit recommander la paix en faisant des soldats.

Quoique le portrait que je viens de faire de Lacédémone ne soit qu'ébauché, il est cependant aisé de juger du respect, ou plutôt de l'admiration que les Spartiates durent inspirer à toute la Grèce. On oublia la dureté avec laquelle ils avoient autrefois traité les citoyens d'Hélos, dont ils retenoient encore les descendans dans l'esclavage. Les deux guerres mêmes qu'ils firent aux Messéniens, depuis la réforme de Lycurgue, et qui ne finirent que par la ruine entière d'Ithome et d'Ira, et par la fuite ou la servitude de tous les habitans de la Messénie, ne

furent regardées que comme des momens de distraction, qu'un long exercice de vertu avoit réparés.

Hercule, dit Plutarque, parcouroit le monde, et avec sa seule massue il y exterminoit les tyrans et les brigands; et Sparte avec sa pauvreté exerçoit un pareil empire sur la Grèce. Sa justice, sa modération et son courage y étoient si bien connus, que sans avoir besoin d'armer ses citoyens, ni de les mettre en campagne, elle calmoit souvent par le ministère d'un seul envoyé les séditions domestiques des Grecs, contraignoit les tyrans à abandonner l'autorité qu'ils avoient usurpée, et terminoit les querelles élevées entre deux villes.

Cette espèce de médiation, toujours favorable à l'ordre, valut d'autant plus à Lacédémone une supériorité marquée sur les autres républiques, qu'elles étoient continuellement obligées de recourir à sa protection. Heureuses tour-à-tour par ses bienfaits, aucune d'elles ne refusa de se conduire par ses conseils. Il est beau pour l'humanité, et c'est une grande leçon de morale et de politique, de voir un peuple qui ne doit sa fortune qu'à son amour pour la justice et à sa bienfaisance. Lacé-

démone acquit dans la Grèce l'autorité qui manquoit au conseil amphictyonique pour en tenir unies toutes les parties. Tandis qu'on s'accoutumoit à obéir aux Spartiates, parce qu'il eût été insensé de ne pas respecter leur sagesse et leur courage, la subordination s'établissoit de toutes parts; leur ville devenoit insensiblement la capitale de la Grèce; et jouissant sans contestation du commandement de ses armées réunies, pouvoit donner à la république fédérative des Grecs toute la force dont elle étoit susceptible.

Aujourd'hui qu'on juge faussement en Europe de la force des états, plus par l'étendue du territoire et le nombre des citoyens que par la sagesse des loix, on croira sans doute que les Grecs, qui n'occupoient qu'une petite province, ne pouvoient conserver leur liberté qu'autant qu'il ne se formeroit dans leur voisinage aucune puissance assez considérable pour les subjuguer; et on conclura qu'ils devoient s'accroître et faire des conquêtes. Après avoir loué la modération des Spartiates, parce qu'elle leur valut l'empire de la Grèce, on blâmera cette même modération, parce qu'elle retenoit les Grecs dans leur première foiblesse, tandis

que par une suite de ces révolutions éternelles qui changent la face du monde, leurs voisins tendoient continuellement à s'agrandir.

Mais, sans examiner ce qui fait la puissance réelle d'un état, qu'on fasse d'abord attention que les ressorts d'une république fédérative sont si nombreux, si compliqués, si lents dans leurs mouvemens, qu'elle ne peut s'occuper avec succès que d'elle-même. Falloit-il que les Spartiates invitassent la Grèce à faire des conquêtes, qui, sans enrichir aucune de ses villes en particulier, auroient rendu leur communauté plus puissante? La prudence ne permettoit pas de le tenter; tout le monde le sait, un intérêt éloigné ne frappe jamais la multitude; un intérêt général ne la remue que foiblement.

Quand on seroit parvenu dans une assemblée générale des amphictyons à donner aux Grecs la passion de faire des conquêtes en commun, les obstacles sans nombre, attachés à cette entreprise, les en auroient bientôt dégoûtés. Une république fédérative se défend avec succès, parce que le grand objet de sa conservation, lorsqu'on attaque sa liberté, ne donne à toutes ses parties qu'un même

intérêt. La guerre défensive n'exige qu'une sorte de sagesse lente, dont une ligue est capable ; d'ailleurs le danger précipite alors ses démarches en lui donnant un zèle plus ardent pour le bien public, et l'oblige de passer pardessus bien des formalités, dont elle ne se départ jamais dans d'autres circonstances. La guerre offensive, loin d'unir plus étroitement des confédérés, les divise au contraire presque toujours. En commençant une entreprise, chacun tâche d'y contribuer le moins qu'il lui est possible, et veut cependant en retirer le principal avantage. On se fait un mérite de tromper avec adresse ses alliés, et de remplir mal ses engagemens. Soit qu'on réussisse, soit qu'on échoue, personne ne se rend justice : personne ne veut être la cause des disgraces qu'on a essuyées ; tout le monde veut être l'auteur des succès heureux, et des confédérés finissent par se haïr.

Les Grecs pouvoient-ils former des projets d'agrandissement au-dehors, sans que leurs républiques n'eussent commencé à se diviser, et à concevoir les uns contre les autres des haines implacables ? Chaque ville auroit eu des ennemis à ses portes, et n'auroit acquis que des sujets qui l'au-

roient mal servie. Loin de blâmer, ne faut-il donc pas louer la modération des Spartiates et des autres Grecs, s'ils pouvoient trouver en eux-mêmes les ressources nécessaires contre les efforts des puissances les plus considérables.

La Grèce étoit assez étendue pour qu'elle ne manquât pas de soldats, et ses terres assez sagement distribuées entre différens états, pour que les loix pussent y être religieusement observées; voilà ce qui devoit faire sa force. Imaginez cette province pleine de républiques sans faste et sans luxe, et peuplée de citoyens soldats qui n'aiment que la justice, la gloire, leur liberté et leur patrie : que lui importe qu'il se forme de grandes puissances dans son voisinage? Répéterai-je ici ce qu'on trouve dans d'autres ouvrages politiques, que le luxe, inévitable dans les grands états, les énerve; que les loix doivent y languir; et que leurs forces sont nécessairement engourdies.

Elle se forma enfin, cette grande puissance. Au milieu de toutes ces nations d'Asie, qui n'étoient recommandables que par leurs richesses, il étoit un peuple peu nombreux, mais dont le pays fermé à l'avarice, au luxe, à la mollesse, ser-

voit d'asyle aux talens, au courage et aux autres vertus que le despotisme avoit bannis de chez ses voisins. Cyrus en étoit le roi; mais trompé par son ambition, il ne connut pas le bonheur de règner sur les Perses seuls. La conquête du royaume des Lydiens rendit ce prince maître des richesses de Crésus, et lui soumit l'Asie mineure. Il porta la guerre contre la Syrie, la réduisit en province, de même que l'Arabie, détruisit la puissance des Assyriens, s'empara de Babylone; et son empire, qui s'étendit enfin sur tous ces vastes pays qui sont compris entre l'Inde, la mer Caspienne, le Pont-Euxin, la mer Egée, l'Ethiopie et la mer d'Arabie, ne fut séparé de la Grèce que par un bras de mer qui n'étoit qu'une foible barrière.

L'histoire de Cyrus ne nous est parvenue que défigurée par les contes puériles dont Hérodote a cru l'orner; ou embellie par le pinceau d'un historien philosophe, qui a peut-être moins songé à nous instruire de la vérité qu'à donner des leçons aux rois pour leur apprendre, s'il se peut, d'être dignes de leur fortune. Quoi qu'il en soit, on voit que ce prince, ayant rempli l'Asie entière du

bruit de ses exploits, a eu le sort des hommes extraordinaires, dont l'histoire est plus mêlée de fictions et de merveilleux, à mesure que la grandeur de leurs actions a moins besoin de ces ridicules ornemens pour intéresser. Cyrus a certainement été un des personnages de l'antiquité les plus illustres par ses talens; et quand il eut formé son vaste empire, à quels dangers les Grecs auroient-ils été exposés, si toutes les villes eussent profité de l'exemple que leur donnoit Lacédémone pour perfectionner leur gouvernement? Cyrus, quoique maître de l'Asie, n'avoit de force véritable que les Perses; le reste de ses sujets doit n'être compté pour rien.

Plus la domination de ce prince étoit étendue, moins sa puissance devoit être formidable; il laissa à Cambyse, son fils et son successeur, une trop grande fortune pour qu'il n'en fût pas accablé. Il ne faut point imposer à un homme des devoirs qui passent les forces de l'humanité; et Cyrus lui-même n'auroit pu empêcher les ressorts du gouvernement de se relâcher. Plus la rupture entre les Perses et les Grecs étoit différée, moins elle devoit être dangereuse pour ces derniers;

peut-être que les successeurs de Cyrus, écrasés sous le poids de leur grandeur, de leurs vices et de leurs entreprises, auroient renoncé à l'ambition de faire des conquêtes, avant que de pouvoir porter la guerre dans la grèce, si elle eût eu la sagesse de ne s'occuper que d'elle-même.

La rupture éclata à l'occasion des colonies établies sur les côtes de l'Asie mineure. Elles ne formoient point un même corps de république avec leurs métropoles, dont elles avoient négligé l'alliance; et quoiqu'elles n'eussent aucune des qualités que doit avoir un peuple libre, elles souffroient impatiemment la domination des rois de Perse. Aristagoras, homme aussi téméraire qu'ambitieux, ne cessoit d'exciter les habitans de Milet à la révolte; et ses émissaires, dont il avoit rempli la Grèce, obtinrent sans peine des Athéniens les secours qu'ils demandoient en faveur des Grecs d'Asie, qui pour la plupart tiroient leur origine de l'Attique. Athènes venoit de secouer le joug des Pisistrates; elle étoit encore dans l'ivresse d'une liberté naissante, & son dernier tyran, Hippias, avoit trouvé un asyle et même une protection marquée

chez Artapherne, gouverneur de Lydie. Cette république promit sa protection aux colonies, et leur révolte éclata par la prise de Sardis, qui fut réduite en cendres.

Darius, qui occupoit alors le trône de Perse, se vengea aisément de cette injure; Milet, abandonné à la colère et à l'avarice des soldats, fut traité avec la dernière rigueur. Le vainqueur, après avoir soumis l'Yonie, et s'être emparé de toutes les isles voisines, voulut étendre la punition sur la Grèce même; il y depêcha des hérauts pour demander la terre et l'eau, c'est-à-dire, pour lui ordonner de se soumettre à son empire. Loin de se repentir, les Athéniens se préparèrent à la guerre, et marchant jusqu'à Marathon, où les Perses s'étoient déjà avancés, les défirent sous la conduite de Miltiade.

Darius frémit de colère en apprenant l'affront que ses troupes venoient de recevoir; il se préparoit à fondre une seconde fois sur la Grèce avec des forces plus considérables, lorsqu'il fut surpris par la mort; et Xerxès, en montant sur le trône, ne vit que l'injure que les Athéniens avoient faite à son père. Un

de ses principaux officiers fut chargé de lui en rappeller tous les jours le souvenir. « Si j'oublie, disoit le prince, l'embrâsement de Sardis, les courses que les Grecs d'Europe ont eu la témérité de faire en Asie, et la bataille de Marathon, ne croyez pas qu'ils soient touchés de ma modération; leur orgueil, qui voit sans frayeur ma puissance, en seroit plus hardi à m'insulter. Ma générosité passeroit pour crainte ou pour impuissance; et ces peuples, que je négligerois de châtier, entreroient encore à main armée dans l'Asie. Il n'est plus possible, ni aux Perses ni aux Grecs, de se regarder d'un œil indifférent; trop de haine les divise; trop de soupçons les empêchent de se réconcilier : la Perse doit obéir à la Grèce, ou la Grèce devenir une province de Perse ».

Quelqu'impatient que fût Xerxès de porter la guerre dans la Grèce, il employa encore quatre ans aux préparatifs de son expédition; et rassembla, pour ainsi dire, toutes les forces de l'Asie. Son armée de terre, selon Hérodote, étoit composée de dix-sept cent mille combattants; et son armée navale, qui montoit à cinq cent mille hommes, étoit portée

portée sur douze cents vaisseaux, suivis de trois mille bâtiments de transport. Il y a apparence que ce dénombrement des forces de Xerxès est exagéré; mais en s'en rapportant au récit des autres historiens, ce prince avoit une armée encore assez considérable pour devoir aspirer à la conquête de l'Europe entière, s'il suffisoit de pouvoir rassembler une grande multitude d'hommes pour être conquérant et faire de grandes choses.

Sparte étoit toujours religieusement attachée aux institutions les plus rigides de Lycurgue, et tous ces citoyens ressembloient à ces trois cents héros qui se dévouèrent à la défense des Thermopyles. Athènes tenoit le second rang parmi les Grecs, et n'avoit jamais été dans un état si florissant. Occupée du soin de recouvrer sa liberté et de laver la honte de son esclavage, elle avoit acquis sous la tyrannie des Pisistrates toutes les vertus qui peuvent illustrer une ville libre, et dont il est si difficile aujourd'hui de nous faire une idée fidelle. Ses citoyens, épris à l'envi d'un redoublement d'amour-propre pour la patrie, se conduisirent avec une magnanimité qui leur tint lieu du gouvernement et des loix qui leur manquoient. Les ca-

bales, les partis se turent; il n'y eut de récompense, d'honneur, de gloire, que pour les vertus et les talents. La bataille de Marathon augmenta encore leur courage; et quand Xerxès descendit dans la Grèce, rien n'étoit impossible aux Athéniens pour conserver leur réputation.

Si toutes les républiques de la Grèce, sans ressembler à Lacédémone et à Athènes, eussent seulement été capables d'obéir à leurs ordres, ou même de ne les pas trahir, le projet du roi de Perse eût sans doute été téméraire et insensé. Mais il s'en falloit bien que tous les Grecs pussent voir l'orage dont ils étoient menacés, et n'en être pas intimidés.

Sparte n'avoit pas profité de son crédit pour faire adopter, par ses voisins, les vertus et les établissemens qui lui étoient particuliers; elle pouvoit corriger la plupart des loix injustes et des coutumes pernicieuses qui s'étoient établies chez les Grecs; mais à peine sa sagesse lui eut-elle acquis l'empire, qu'elle songea à le conserver par les moyens ordinaires de l'ambition : et sans doute il ne peut point y avoir de vertu pure chez les hommes, puisque celle des Spartiates ne le fut pas. Leur république éprouvoit tous les jours

que l'administration défectueuse des villes de la Grèce laissoit les unes dans une extrême médiocrité, obligeoit les autres de lui demander des secours, et les tenoit toutes, à son égard, dans une vraie subordination ; elle craignit de paroître moins nécessaire qu'elle ne l'étoit, et de voir anéantir son autorité, si le gouvernement des Grecs devenoit aussi sage qu'il pouvoit l'être. Elle voulut qu'on ne pût point se passer de sa protection ; jamais elle ne chercha à tarir la source des divisions qui troubloient les Athéniens ; et quand ils parurent acquérir trop de réputation, après avoir secoué le joug des Pisistrates, elle en fut assez jalouse pour tenter de leur donner un maître en rétablissant Hippias.

Je ne puis m'empêcher de le remarquer ; il est malheureux que Lycurgue, en donnant à ses citoyens les loix les plus sages, ne leur en ait pas développé les conséquences les plus éloignées. « Pratiquez religieusement, devoit-il leur dire, les loix dont vous venez de jurer l'observation en présence des dieux ; elles seront votre sûreté, et vous ne serez exposés à aucun des revers qu'éprouvent les autres peuples. Je vous promets même qu'en

vous rendant dignes de la confiance de la Grèce, elles vous en mériteront l'empire; mais alors craignez de vous laisser corrompre par ce commencement de prospérité. Les vices des Grecs les subordonneront à votre autorité; mais gardez-vous de croire que ces vices soient nécessaires à votre grandeur. Vous formez une république trop excellente pour que vos voisins puissent vous égaler; et quand tous les Grecs deviendroient des Spartiates, votre bonheur n'en seroit-il pas plus affermi, puisque vous vous trouveriez entourés de peuples, qui, sans avarice et sans ambition, se feroient une loi de respecter et de défendre votre liberté? »

« Si vous craignez de voir naître de nouvelles vertus dans la Grèce, soyez sûrs que, vous défiant de votre vertu même, vous aurez bientôt recours à cette politique frauduleuse, dont les ressources et les moyens sont d'abord équivoques, incertains et à la fin ruineux. Soyez sûrs que plus vous ferez d'efforts pour corriger les mœurs des Grecs, et faire règner la justice dans leurs villes, plus vous les trouverez dociles à votre empire, parce qu'aucun soupçon, aucune crainte, ne les empêchera de se livrer sans réserve

à leur reconnoissance et à votre générosité. »

« Je vous ordonne, devoit ajouter Lycurgue, de travailler à rendre tous les Grecs vertueux; et ce n'est que par-là que vous pourrez vous-mêmes ne vous pas lasser de votre vertu. Je veux qu'on regarde comme traître à la patrie commune, et à Lacédémone en particulier, quiconque voudroit vous persuader qu'il vous importe que les Grecs ne soient ni aussi courageux, ni aussi justes que vous l'êtes. Si les vices de vos voisins peuvent vous donner de la considération, elle sera passagère; et dans mille occasions, ces vices vous inquièteront et vous gêneront. Si pour dominer dans la Grèce, vous l'empêchez de devenir aussi forte qu'elle peut l'être, vous ressemblerez à un despote imbécille, qui, pour opprimer plus aisément ses sujets, les met dans l'impuissance de le servir. Votre empire sera mal affermi, et vous le perdrez, si un ennemi étranger vous attaque avec des forces considérables. »

Quelques villes avoient profité de l'exemple que leur donnoit Lacédémone, pour inspirer à leurs citoyens l'amour de la liberté et du bien public; mais quand

la guerre médique commença, la plupart n'étoient point encore parvenues à fixer leurs loix et à se faire un gouvernement régulier. Les unes toujours jalouses de leurs voisins, ou gouvernées depuis leur naissance par les intigues de leurs magistrats et des principaux citoyens, devoient tout sacrifier aux intérêts de leurs passions ou de leurs cabales ; les autres, engourdies par une longue paix, et livrées au commerce et aux arts, ne doutoient pas que le moment fatal pour la Grèce ne fût arrivé; et ces républiques se liguèrent avec les Perses pour prendre un parti opposé à celui de leurs ennemis, ou pour prévenir leur ruine. Tels furent les habitans de la Thessalie et de l'Etolie, les Dolopes, les Eniens, les Perèbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Phtiotes, les Thébains, et tous ceux de la Béotie, à l'exception des Thespiens et des Platéens. Dans le Péloponèse même, les Argiens et les Achéens se déclarèrent en faveur de Xerxès.

La confédération des Grecs fut dissoute par la défection des peuples que je viens de nommer ; et l'effroi qui devoit naturellement en résulter., auroit dû perdre toutes les républiques. Il le faut avouer ;

quelque magnanimité qu'on suppose aux Spartiates, aux Athéniens, et à leurs alliés, étoit-il vraisemblable qu'avec des intelligences dans toute la Grèce, et pouvant vaincre les Grecs par les Grecs mêmes, Xerxès échouât dans son entreprise?

Je sais ce que plusieurs historiens ont imaginé pour donner l'explication de l'issue extraordinaire qu'eut la guerre médique. Ils représentent les soldats de l'Asie moins comme des hommes, que comme des femmes abîmées dans le luxe et la mollesse. Mais si la Perse n'étoit plus ce qu'elle avoit été sous le règne de Cyrus, elle n'étoit pas cependant tombée dans cet état de léthargie et de mort, où Alexandre la trouva depuis. Xénophon reproche aux successeurs de Xerxès plusieurs vices que n'avoient point eu ses prédécesseurs. Si le faste, la foiblesse et l'orgueil de Cambyse n'avoient été propres qu'à déshonorer le trône de son père, Darius, qui lui succéda, avoit aimé la gloire. La Perse, il est vrai, avoit perdu l'élite de ses troupes dans ses guerres malheureuses contre les Ammomiens et les Scytes: mais ne restoit-il, sous le règne de Xerxès, aucune des milices que Cyrus avoit formées? L'esprit

de ce prince, qui avoit vivifié l'Asie, étoit-il entièrement éteint? Une nation qui avoit toujours fait la guerre, devoit au moins conserver une tradition de son ancienne discipline, et avoir quelques soldats aguerris. Hérodote lui-même ne dit-il pas que la vertu étoit encore estimée chez les Perses, et que le courage et les talens y servoient de degrés pour parvenir aux honneurs? Plusieurs soldats se distinguèrent encore dans la guerre médique par des actions d'une rare valeur, et des corps entiers de milice suivirent leur exemple.

Nous ne connoissons plus aujourd'hui ce que c'est que subjuguer une nation libre. Depuis que la monarchie est le gouvernement général de l'Europe, que tout est sujet et non citoyen, et que les esprits sont également énervés par l'avarice et la mollesse, on ne porte la guerre que dans des provinces accoutumées à obéir, et défendues par des mercenaires. Les républiques mêmes qui sont sous nos yeux, n'offrent qu'un amas de bourgeois attachés à des fonctions civiles; le désespoir ne peut plus y enfanter des prodiges, et on ne doit pas s'attendre à trouver des peuples qui préfèrent leur

ruine à la perte de leur liberté. Les Spartiates et les Athéniens vouloient mourir libres; mais quel pouvoit être le fruit de leur héroïsme? A force de sacrifier des hommes pour s'emparer des Thermopyles, Xerxès s'en rendit le maître; en suivant la même méthode, il devoit avoir par-tout le même succès.

Plus on examine la situation de la Grèce divisée, plus on est convaincu qu'il lui étoit impossible d'échapper à la ruine dont elle étoit menacée. Ce qui sauva les Grecs, c'est la supériorité seule de Thémistocle sur Xerxès, et de Pausanias sur Mardonius; et ce n'est qu'en comparant ces hommes célèbres qu'on expliquera le dénouement peu vraisemblable de la guerre médique.

Thémistocle étoit né avec une passion extrême pour la gloire; impatient de se signaler, la bataille que Miltiade avoit gagnée à Marathon, l'empêchoit, dit-on, de dormir. Il réunit en lui toutes les qualités qui font un grand homme; et personne, c'est l'éloge que lui donne Thucydide, n'a mieux mérité l'admiration de la postérité. Une espèce d'instinct sûr, le plus rare des talens, lui faisoit toujours prendre le meilleur parti; son courage

n'étoit jamais étonné, parce que sa prudence, qui avoit remédié à tous les obstacles en les prévoyant, le rendoit supérieur à tous les événemens.

Tandis qu'Athènes se livroit à la joie d'avoir humilié Darius, Thémistocle ne regarda la victoire de Marathon que comme le pronostic d'un orage prochain; mais il se garda bien de troubler l'ivresse de ses concitoyens, en les menaçant de la vengeance du roi de Perse; ils vouloient être flattés, et ne pas prévoir des malheurs. On lui auroit fait un crime ou un ridicule de sa prévoyance; il profite du crédit qu'il a sur le peuple et de l'orgueil qu'augmentoit sa prospérité, pour l'irriter contre Egine, république alors puissante sur mer. Il conduit pas à pas les Athéniens à lui déclarer la guerre, et les oblige par ce moyen à se faire une marine qui fera leur salut et celui de la Grèce.

En effet, si Xerxés, maître de la mer, eût pu tenter à son gré des descentes sur les côtes du Péloponèse et de l'Attique, dans le temps que son armée de terre pénétroit dans la Phocide, les Grecs n'auroient su ni où rassembler, ni où porter leurs forces; et chaque peuple menacé d'une invasion, se seroit tenu sur ses

terres pour les défendre. Chaque peuple, ainsi séparé des autres, n'eût senti que sa foiblesse, et n'auroit espéré aucun secours. Une consternation générale auroit glacé les esprits ; et il ne faut point douter que plusieurs villes qui restèrent fidelles à la Grèce, n'eussent alors sacrifié l'intérêt commun de la patrie à leur salut particulier, en suivant l'exemple des républiques qui s'étoient alliées aux Perses.

Un moins grand homme que Thémistocle se seroit contenté de pourvoir à la défense d'Athènes ; ses fortifications, son port, ses arsenaux, ses vivres l'auroient entièrement occupé. Lui, au contraire, toujours plein de principes qui font la force d'une république fédérative, regarda la Gréce comme le boulevard des Athéniens. Si elle est subjuguée, il sent qu'Athènes seule ne subsistera pas. En paroissant sacrifier sa patrie, il la sert utilement, parce qu'il met les Grecs en état de se défendre, et que s'ils ne succombent pas, Athènes victorieuse sera couverte de gloire.

Je ne sais si on a fait assez attention à la magnanimité que durent avoir les Athéniens pour transporter leurs femmes, leurs enfans et leurs vieillards à Salamine

et à Tresène, tandis qu'eux-mêmes restant sans patrie, ou plutôt la livrant à la fureur des Barbares, se réfugioient dans des vaisseaux construits de la charpente de leurs maisons. Cette résolution, dont peu de personnes étoient capables de pénétrer la sagesse, n'offroit à tout le reste que l'image humiliante et terrible d'une fuite, ou plutôt d'une ruine entière. Il faut se transporter à ces temps reculés et en connoître les préjugés, si on veut juger des obstacles puissans et sans nombre que Thémistocle dut rencontrer, pour engager ses concitoyens à abandonner leurs maisons, leurs temples, leurs dieux et les tombeaux de leurs pères. La Grèce n'avoit rien à espérer, si ce général n'eût eu tous les talens et toutes les sortes d'esprit. Il falloit qu'occupé des idées les plus relevées, et des combinaisous les plus difficiles de la politique et de la guerre, il eût recours aux adresses de l'insinuation et de l'intrigue pour persuader des hommes incapables de l'entendre. Ne pouvant élever la multitude à penser comme lui, il falloit la subjuguer par l'autorité, intéresser sa religion, faire parler les dieux, et remplir la Grèce d'oracles favorables à ses desseins.

Après

Après avoir forcé le passage des Thermopyles, les Perses ser épandirent dans la Grèce, qu'ils ravagèrent. Delphes ne dut son salut qu'à un orage subit que les Barbares effrayés regardèrent comme un signe de la colère du dieu qui protégeoit cette ville, et qu'ils offensoient. Ils réduisirent en cendres Thespie et Platée; la citadelle d'Athènes fut emportée l'épée à la main, malgré les prodiges de valeur que firent quelques Athéniens qui n'avoient pu se résoudre à abandonner leur patrie, et il n'y eut plus que le Péloponèse qui fut fermé aux Perses.

Les Grecs n'avoient à opposer à la flotte innombrable de Xerxès que trois cent quatre-vingt voiles, commandées, au nom de Lacédémone, par un général incapable d'en faire les fonctions. Soit qu'Euribiade, frappé de la foiblesse de ses forces, et n'écoutant que sa crainte, se crût trop près des ennemis: soit qu'il pensât follement que pour mettre le Péloponèse en sûreté, il falloit croiser sur ses côtes, ou se placer en station près de Pylos et de Phère, pour être à portée de protéger également toutes les parties de cette province, il voulut abandonner le détroit de Salamine. Thémistocle s'y

opposa avec une extrême vigueur. Il représenta aux Grecs que ce n'étoit que dans ce bras de mer que le petit nombre de leurs vaisseaux défieroit avec succès la supériorité des Perses. Il fit voir que les Barbares ne pouvoient se porter sur les côtes de la Messénie, de l'Elide ou de l'Achaïe, sans s'exposer à voir enlever leurs convois, tant que la flotte des Grecs resteroit à Salamine. Il démontra qu'il étoit de la plus grande importance d'intimider ceux d'Argos, dont la trahison n'étoit que trop connue; et qu'il valoit autant abandonner la Grèce aux Perses, que de s'éloigner de l'isthme de Corinthe, tandis que Xerxès portoit toute son armée de ce côté-là, pour s'ouvrir l'entrée du Péloponèse. En effet, si Euribiade eût abandonné le golfe de Salamine, les Barbares s'y seroient placés; ils auroient en même temps assiégé Corinthe par terre et par mer; et quelque défense opiniâtre que les Grecs eussent faite, Xerxès auroit enfin triomphé, comme aux Thermopyles, de leur habileté et de leur désespoir.

Les remontrances de Thémistocle étoient inutiles; et il ne parvint à faire échouer le projet d'Euribiade, qu'en fai-

sant auprès de Xerxès le personnage d'un traître : dernier effort où peut se porter l'amour de la patrie dans un grand homme. Il donna avis à ce prince que les Grecs cherchoient à se retirer, et qu'il se hâtât de les attaquer s'il vouloit empêcher leur retraite ; que la division qui règnoit sur la flotte des Grecs, lui préparoit une victoire aisée, et qu'il y trouveroit même des amis ardens à le servir.

Xerxès donna dans le piège, et Euribiade fut obligé de combattre. Tandis que les Grecs, qui ne pouvoient être enveloppés dans ce détroit, agissoient tous à la fois, les Barbares, trop resserrés pour déployer leurs forces, n'en mettoient en mouvement qu'une petite partie. La défaite de leur première ligne porta le désordre dans le reste de la flotte, qui fut bientôt mise en fuite et dispersée.

Ce qui rendit la journée de Salamine décisive, ce fut l'imbécillité de Xerxès. La perte qu'il venoit de faire étoit considérable ; mais en ramassant les débris de sa flotte, ne lui restoit-il pas assez de vaisseaux pour être encore le maître de la mer ? Pourquoi pense-t-il que tout est perdu ? Son armée de terre n'avoit reçu aucun échec, et presque toute la Grèce

étoit soumise. Si ce prince n'eût pas été le plus lâche et le plus stupide des hommes, seroit-il tombé dans le second piège que lui tendit Thémistocle, en l'avertissant que les Grecs se préparoient à rompre le pont qu'il avoit jeté sur le Bosphore ? Il étoit évident qu'ils ne seroient pas assez mal habiles pour retenir chez eux un ennemi puissant, après l'avoir mis dans la nécessité de vaincre ou de périr. Quelques armées qu'ait un prince tel que Xerxès, il est destiné à être vaincu par un Thémistocle. Les forces les plus redoutables sont entre ses mains, comme la massue d'Hercule dans celles d'un enfant qui ne peut la soulever. Xerxès prit la fuite ; et laissant Mardonius dans la Grèce avec trois cents mille hommes, sans y comprendre les alliés, il songea moins à la soumettre qu'à l'occuper pendant sa retraite, et l'empêcher de porter ses armes en Asie.

L'armée de Mardonius, encore si capable d'effrayer les Grecs, s'ils n'eussent pas échappé à un plus grand danger, leur parut méprisable après que Xerxès eut repassé la mer avec ses principales forces. Ils ne doutèrent plus de la victoire ; et les Perses consternés commençoient au

contraire à désespérer du succès. Cependant la Grèce étoit toujours pleine de traîtres, qui, n'osant se repentir de leur infidélité, continuoient à servir les Barbares. Les Spartiates et les Athéniens avoient besoin d'une sagesse extrême pour ne pas abuser de leur courage. Une imprudence de leur part pouvoit redonner de la confiance à leurs ennemis, et leur faire retrouver en eux-mêmes des forces et des ressources que Mardonius sembloit ignorer. Le salut des Grecs ne dépendoit donc plus que de l'habileté dans la guerre; et de ce côté, Pausanias, qui commandoit leur armée, étoit bien supérieur au général des Perses.

Je sais que ce capitaine, ébloui dans la suite par les présens et les promesses de Xerxès, trahit les intérêts de la Grèce, et aspira même à se rendre le tyran de sa patrie. J'ajouterai, qu'intimidé, non par ses remords, mais par les difficultés de son entreprise, il se repentit quelquefois des projets qn'il avoit formés, sans avoir jamais la sagesse d'y renoncer. Tour-à-tour entraîné par son ambition, et retenu par sa crainte, il ne montra dans sa conduite que cette foiblesse et cette irrésolution qui mettent le comble à la

honte d'un conjuré, et le rendent aussi méprisable qu'odieux.

Tel étoit Pausanias, comme homme d'état; mais il n'est que trop ordinaire de trouver des hommes qui, grands et petits à différens égards, méritent à la fois l'admiration et le mépris. Si la nature lui avoit refusé les talens nécessaires à un citoyen qui médite et prépare une révolution dans sa république, elle lui avoit prodigué ceux d'un grand capitaine. Tandis que Mardonius, toujours incertain, ne sait prendre aucun parti, qu'il négocie lorsqu'il faut combattre, et qu'en un mot il ignore l'art d'employer ses forces; Pausanias est actif, vigilant et intrépide à la tête de son armée. Il pénètre les vues de Mardonius, l'entoure de pièges, le presse de tout côté, et le réduit enfin à combattre à Platée, lieu étroit, où ses forces qui ne peuvent agir lui deviennent inutiles; et d'où il n'échappa que quarante mille Perses sous la conduite d'Arthabase, tout le reste ayant été taillé en pièces.

Le même jour que Pausanias triomphoit à Platée, Léotichides, roi de Sparte, et Xantippe, Athénien, remportèrent à Micale une victoire complète sur les Perses. Le général lacédémonien, qui ignoroit

ce qui se passoit dans la Grèce, fit publier sur les côtes d'Asie que Mardonius étoit défait; et que les Grecs étant délivrés du joug dont la Perse les avoit menacés, les colonies devoient à leur tour songer à recouvrer leur liberté. Diodore remarque que ce ne fut ni la valeur des Grecs, ni leur habileté dans la guerre qui les firent vaincre en cette occasion. La victoire étoit douteuse; les Samiens et les Milésiens la décidèrent en se tournant du côté des Grecs. Les Perses, effrayés par cette défection imprévue, s'ébranlèrent, et sur-le-champ tous les Grecs d'Asie se joignirent à ceux d'Europe pour accabler leur ennemis communs.

Xerxès, qui s'étoit arrêté à Sardis, n'eut pas plutôt appris la défaite entière de ses armées, qu'il ne s'y crut plus en sûreté; et se réfugiant avec précipitation à Ecbatane, sema dans ses provinces l'effroi qui l'accompagnoit. Plus ce prince avoit joui avec complaisance du spectacle de sa puissance et de sa grandeur, à la vue des forces qu'il avoit rassemblées contre les Grecs, plus il se sentit humilié par ses disgraces. Il avoit aspiré à conquérir le monde entier; et croyant déjà voir les Spartiates et les Athéniens au

milieu de ses états, il n'osoit presque plus espérer de conserver l'héritage de son père. Salamine, Platée, Micale, noms effrayans, rappellèrent le souvenir des malheurs que la Perse avoit éprouvés en faisant la guerre contre l'Ethiopie, les Ammoniens et les Scythes. Les idées d'ambition et de conquête que Cyrus avoit données à ses successeurs s'effacèrent de tous les esprits; et Xerxès ne laissa à ses héritiers que sa lâcheté et son découragement.

La Grèce ne pouvoit se déguiser le danger auquel l'avoit exposée l'infidélité de quelques-unes de ses villes, elle venoit d'éprouver ce que peuvent les vertus et les talens, fruits de la liberté : pour affermir et perpétuer son bonheur, elle devoit donc s'attacher avec plus de force à ses anciens principes, et ne songer qu'à rétablir l'alliance presque détruite de tous ses peuples. Elle eut la sagesse de tempérer la loi par laquelle elle avoit condamné à une amende de la dixième partie de leurs biens, tous ceux qui se rendroient aux Perses, ou qui leur accorderoient leur amitié. L'exécution de ce décret n'auroit été propre qu'à renouveller et multiplier les anciennes divisions, en allumant une

guerre civile dans la Grèce. Les vainqueurs des Perses furent indulgens; ils épargnèrent les peuples, et ne traitèrent en coupables que les magistrats qui les avoient engagés à trahir leur devoir.

Les Grecs eurent encore la modération de ne pas approuver les Lacédémoniens, qui, par une politique indigne d'eux, demandoient que les Amphictyons chassassent de leur assemblée les députés des villes qui s'étoient liguées avec les Perses. Faire des mécontens dans la Grèce, c'étoit rompre les liens de sa confédération, et conserver dans son sein des alliés aux étrangers. Malgré cette sagesse, si digne d'un peuple libre, la république fédérative des Grecs étoit prête à se dissoudre. Les Perses, si je puis parler ainsi, avoient infecté l'air de la Grèce; et on auroit dit que Xerxès, pour se venger de ses défaites, avoit soufflé, en fuyant, l'esprit de discorde sur Athènes et Lacédémone.

Les dépouilles de Platée donnèrent aux Grecs l'amour des richesses; les Spartiates eux-mêmes osèrent prendre une part dans le butin, et profaner leur ville par l'or des Perses; tandis que les Athéniens ne se doutant pas qu'une trop grande

prospérité annonce presque toujours aux états une décadence prochaine se livroient à une présomption insensée. Leur république, toujours ardente à s'agiter, et que le repos fatiguoit, se croyoit dès sa naissance destinée à gouverner le monde entier; et pensant jouir d'avance de cet empire qu'elle ambitionnoit, engageoit par serment ses citoyens à regarder comme leur domaine tous les pays où il croît des vignes, des oliviers et du froment. Cette ambition puérile ouvroit l'ame des Athéniens aux plus grandes espérances; et après les prodiges de sagesse et de courage qu'ils avoient faits pendant la guerre médique, s'ils n'aspirèrent pas ouvertement à vouloir dominer dans la Grèce, ils paroissoient mécontens de n'y occuper qu'une place subalterne. Quand avec leurs femmes, leurs vieillards et leurs enfans, ils revinrent prendre possession de leurs demeures ruinées, Lacédémone d'autant plus jalouse de son autorité, qu'ils avoient acquis plus de gloire, voulut les empêcher de rétablir les murailles et les défenses de leur ville. « Si Xercès, disoient » les Spartiates, en cachant leurs vrais » sentimens sous le voile du bien public, » nous fait encore la guerre pour se ven-

» ger de ses défaites, les Athéniens seront » encore obligés d'abandonner leur ville; » mais ne croyez pas que les Perses se » contentent alors d'en détruire les for- » tifications. Instruits par l'expérience, ils » les augmenteront au contraire, et se » feront parmi nous une place d'armes » qu'il sera impossible de leur arracher, » et d'où ils tiendront toute la Grèce en » échec. »

Athènes, pour fruit de la générosité avec laquelle elle s'étoit dévouée au salut des Grecs, n'auroit été qu'une ville ouverte et incapable de se défendre et de protéger l'Attique, si Thémistocle n'eût réussi, en trompant les Lacédémoniens, à la rétablir dans son premier état. Il se rendit chez eux en qualité d'ambassadeur; et tandis qu'il les amusoit par les longueurs affectées de sa négociation, les Athéniens travaillèrent sans relâche à relever leurs murailles. La nouvelle en fut portée à Lacédémone; Thémistocle accusa d'abord des esprits jaloux et malintentionnés de répandre des bruits propres à troubler la tranquillité de la Grèce. Quand il apprit enfin que les travaux de sa patrie étoient assez avancés pour qu'on n'osât plus demander de les détruire ou

de les abandonner : « Pourquoi, dit-il » aux Lacédémoniens, tant de plaintes » inutiles ? Si vous pensez que je vous » trompe par un récit infidèle, que ne » faites-vous partir pour l'Attique quel- » ques-uns de vos citoyens ? Ils s'instrui- » ront de la vérité sur les lieux, et leur » rapport terminera enfin nos contes- » tations. » On crut Thémistocle, et Athènes reçut les commissaires Spartiates comme autant d'ôtages qui répondroient du traitement qu'on feroit à son ambassadeur. Aucune des deux républiques n'osa se plaindre ; mais l'injustice et la mauvaise foi de leurs procédés commencèrent à changer leur jalousie en haine, et leur apprirent tout ce qu'elles avoient à craindre l'une de l'autre.

Les Spartiates, toujours attachés aux institutions de Lycurgue, trouvoient dans leurs loix mêmes un frein à leur jalousie, leur haine et leur ambition naissantes ; mais il n'en étoit pas ainsi des Athéniens. Polybe compare avec raison leur république à un vaisseau que personne ne commande, ou dans lequel tout le monde est le maître de la manœuvre. Les uns, dit cet historien, veulent continuer leur route, les autres veulent aborder au pro-

chain

chain rivage; ceux-ci resserrent les voiles, ceux-là les déploient; et dans cette confusion, le vaisseau, qui vogue sans destination au gré des vents, est toujours prêt à échouer contre quelqu'écueil.

En effet, Athènes, toujours emportée par les événemens et ses passions, n'étoit point encore parvenue à fixer les principes de son gouvernement. A sa naissance même, ses citoyens avoient commencé à être divisés; tandis que les habitans de la montagne vouloient remettre toute l'autorité entre les mains de la multitude; ceux de la plaine n'aspiroient au contraire qu'à établir une aristocratie rigoureuse; et les citoyens qui habitoient la côte, plus sages que les autres, demandoient qu'on partageât le pouvoir entre les riches et le peuple; et qu'à la faveur d'un gouvernement mixte, dont tous les pouvoirs se tempéroient mutuellement, on prévînt la tyrannie des magistrats et la licence des citoyens.

Aucun parti n'ayant eu assez de force ou d'adresse pour triompher des autres, les Athéniens, toujours ennemis de leurs loix incertaines, semblèrent n'avoir d'autre règle de conduite que par l'exemple des caprices de leurs pères; et au milieu

des révolutions continuelles dont ils furent agités, ils s'étoient accoutumés à être vains, impétueux, inconsidérés, ambitieux, volages, aussi extrêmes dans leurs vices que dans leurs vertus, ou plutôt à n'avoir aucun caractère. Lassés enfin de leurs désordres domestiques, ils avoient eu recours à Solon, et le chargèrent de leur donner des loix; mais en tentant de remédier aux maux de la république, ce législateur imprudent ne fit que les pallier, ou plutôt donna une nouvelle force aux anciens vices du gouvernement.

En laissant aux assemblées du peuple le droit de faire les loix, d'élire les magistrats, et de règler les affaires générales, telles que la paix, la guerre, les alliances, etc. il distribua les citoyens en différentes classes, suivant la différence de leur fortune, et ordonna que les magistratures ne fussent conférées qu'à ceux qui recueilloient au moins de leurs terres deux cents mesures de froment, d'huile ou de vin. Tandis que Solon sembloit éloigner prudemment de l'administration des affaires ceux qui devoient prendre le moins d'intérêt au bien public, et que par différentes loix il affectoit de rétablir l'aréopage

dans sa première dignité, et de donner aux magistrats la force et le crédit nécessaires pour maintenir la subordination et l'ordre; il accorda en effet au peuple la permission de mépriser et ses loix et ses magistrats. Autoriser les appels des sentences, des décrets et des ordres de tous les juges aux assemblées toujours tumultueuses de la place publique, n'étoit-ce pas conférer une magistrature toute-puissante à une multitude ignorante, volage, jalouse de la fortune des riches, toujours dupe de quelque intrigant, et toujours gouvernée par les citoyens les plus inquiets ou les plus adroits à flatter ses vices? N'étoit-ce pas, sous le nom de la démocratie, établir une véritable anarchie? Quand le législateur auroit publié, relativement à tous les objets particuliers de la société, les loix les plus propres à la rendre heureuse, c'eût été sans succès; parce qu'il étoit impossible que la haine, la faveur, l'ignorance et l'emportement qui agiteroient les assemblées publiques, laissassent établir et subsister des règles constantes de jurisprudence. A l'autorité des loix, on devoit bientôt opposer l'autorité des jugemens du peuple, et la porte étoit ouverte à tous les abus.

Solon créa un sénat composé de cent citoyens de chaque tribu; et cette compagnie, chargée de l'administration des affaires, de préparer les matières qu'on devoit porter à l'assemblée publique, et d'éclairer et guider le peuple dans les délibérations, auroit en effet procuré de grands avantages au gouvernement, si le législateur avoit eu l'art d'en combiner de telle façon l'autorité avec celle du peuple, qu'elles se balançassent sans se détruire. Solon auroit dû avoir l'attention de rendre les assemblées de la place moins fréquentes qu'elles ne l'avoienr été jusqu'alors. Un sénat, qui, sans compter les convocations extraordinaires que tout magistrat et tout général d'armée pouvoient demander, étoit obligé d'assembler quatre fois le peuple dans une pritonie, c'est-à-dire, dans l'espace de trente-six jours, n'étoit guère propre à se faire respecter; le peuple le voyoit de trop près, et le jugeoit trop souvent. Solon l'avoit encore dégradé et rendu inutile, en permettant à tout citoyen âgé de cinquante ans de haranguer dans la place publique. L'éloquence devoit se former une magistrature supérieure à celle du sénat; et à la faveur d'une transition familière à son

art, égarer les esprits sur des objets étrangers, et soumettre la sagesse du magistrat aux caprices du peuple.

Solon eut la honte de voir lui-même la tyrannie des Pisistrates s'élever sur les ruinés de son foible gouvernement. Si des causes particulières, depuis qu'Athènes avoit recouvré sa liberté, lui firent exécuter des entreprises dont le peuple le plus sagement gouverné est à peine capable, ce ne devoit être qu'un avantage passager. Cette ville, idolâtre et ennemie des talens et des vertus, n'avoit imaginé aucun autre moyen pour conserver sa liberté sans nuire à l'émulation, que d'accorder les plus grands honneurs à qui serviroit la patrie d'une manière distinguée, et de punir cependant par le ban de l'ostracisme, ou un exil de dix ans, quiconque en auroit trop bien mérité. Aristide, depuis la défaite de Xerxès, avoit fait porter une loi, par laquelle tout citoyen, quelle que fût sa fortune, pouvoit aspirer aux magistratures. Ainsi le gouvernement, encore plus vicieux qu'il ne l'étoit en sortant des mains de Solon, devoit reproduire encore de plus grands maux, quand l'engouement qui portoit les Athéniens au bien seroit dissipé.

LIVRE SECOND.

LES Grecs autrefois bornés à eux-mêmes, et qui ne s'étoient jamais servis dans leurs querelles particulières que de leurs forces de terre, faisoient peu de cas des vaisseaux et des matelots, qu'on n'avoit employés qu'aux affaires de commerce; mais la guerre médique leur donna de nouveaux intérêts et une nouvelle politique. Ils craignirent le ressentiment de la cour de Perse; ils regardèrent comme un affront l'espèce de servitude où Xerxès tenoit leurs colonies; et soit pour se faire une barrière plus forte, soit pour s'ouvrir l'entrée de l'Asie, ils contractèrent avec elle une alliance étroite. Quand la Grèce n'auroit pas dû son salut à la bataille de Salamine, elle auroit désormais considéré ses flottes comme le rempart le plus sûr contre les Barbares, et comme un lien nécessaire pour unir une foule de peuples séparés par la mer, les rapprocher en quelque sorte les uns des autres, et les mettre à portée de se secourir.

Cette nouvelle manière de penser porta atteinte à l'autorité dont Sparte avoit joui jusques-là. Quelque gloire que cette république eût acquise dans la guerre médique, quelqu'ancienne et bien fondée que fût sa réputation, elle se trouvoit dégradée par la seule raison qu'elle n'avoit ni vaisseaux, ni fonds nécessaires pour l'entretien d'une marine. On commençoit à négliger sa protection, tandis qu'Athènes, à la faveur de ses flottes nombreuses, attiroit au contraire tous les regards sur elle, et sembloit avoir déjà usurpé la prééminence dont l'autre étoit encore en possession.

Athènes n'auroit joui que d'une considération peu durable, si les Spartiates n'avoient opposé à son ambition que leurs anciennes vertus. Cette république imprudente, qui devoit perdre sa puissance par l'abus qu'elle en feroit, auroit été bientôt contrainte par les événemens de reprendre la place subalterne qu'elle avoit occupée dans la ligue de la Grèce. La crainte qu'on avoit de la vengeance de Xerxès, étoit une terreur panique, et ne pouvoit subsister long-temps. Les colonies d'Asie, accoutumées à la paix, et jalouses de leur liberté, devoient se lasser de la protection

inquiète et tyrannique des Athéniens. Les Grecs détrompés auroient bientôt ouvert les yeux sur la faute qu'ils faisoient, de négliger une république qui les gouvernoit depuis six cents ans avec sagesse, pour se livrer à la conduite d'une ville dont le peuple, accoutumé par le vice de ses loix à n'agir que par caprice et par passion, étoit incapable d'être à la tête de leurs affaires. Plus les Spartiates auroient souffert patiemment l'espèce de tort que leur faisoit le crédit naissant d'Athènes, plus on seroit revenu à eux avec confiance et avec empressement.

Ils ne surent pas qu'il faut supporter des maux passagers, et se garder de les aigrir par des remèdes imprudens; ils ignorèrent que, quelque révolution que paroisse éprouver un état, il n'est point déchu quand il conserve religieusement les institutions auxquelles il a dû sa puissance. Leur jalousie contre les Athéniens les prépara à commettre une injustice contre la Grèce entière. Au lieu de ne confier le commandement de l'armée destinée à porter la guerre en Asie et rendre la liberté aux colonies, qu'à un général propre à faire aimer et respecter le pouvoir de sa patrie, ils en chargèrent Pausanias,

que le butin fait à Platée avoit déjà corrompu, et qui, se vendant aux lieutenans de Xerxès, se comporta avec autant de hauteur et de dureté à l'égard des Grecs, que de foiblesse et de ménagement envers les Perses. Il éclata un soulèvement universel ; et Lacédémone, voulant en quelque sorte punir tous les Grecs de l'ambition qu'elle craignoit dans les seuls Athéniens, refusa d'écouter les plaintes qu'on lui portoit contre son général : elle crut qu'il falloit appesantir le joug, parce qu'elle craignit qu'on ne voulût le secouer.

Cette conduite fut comparée à celle d'Athènes, où Aristide et Simon, après que Thémistocle eut été condamné à subir la peine de l'ostracisme, avoient acquis le plus grand crédit. Tous les Grecs, à l'exception de ceux du Péloponèse, implorèrent sa protection; et pour se délivrer de la tyrannie de Pausanias, ils offrirent à un peuple qui vraisemblablement se seroit contenté de commander les armées sur mer, comme Sparte les commandoit sur terre, de ne plus aller à la guerre que sous ses ordres.

Quoique les Lacédémoniens ne songeassent plus à conserver l'empire de la Grèce par les mêmes moyens qu'ils l'a-

voient autrefois acquis, et que les Athéniens fussent assez enivrés de leur fortune pour se livrer aux plus vastes espérances, la Grèce continuoit à jouir de la paix. L'ancien esprit du gouvernement fédératif faisoit faire encore par habitude à ces deux peuples mille efforts pour n'en pas venir à une rupture ouverte. Quelqu'attachés que fussent les Grecs à la ville dont ils étoient citoyens, ils ne croyoient point encore qu'il leur fût permis de sacrifier à ses intérêts ceux de la Grèce entière, qui étoit la patrie commune. Athènes et Sparte, quoique rivales et déjà ennemies, se bornoient cependant à observer et s'inquiéter; si elles se faisoient une injure, elles se hâtoient de la réparer à moitié. A l'exemple des autres villes, elles étoient accoutumées à s'appeller elles-mêmes les deux mains, les deux bras ou les deux yeux de la Grèce; elles en concluoient que si l'une ou l'autre périssoit, la Grèce seroit boiteuse, manchote ou borgne; et leur imagination effrayée par cette image, tempéroit la fougue de leur ambition et de leur jalousie.

Lacédémone, d'ailleurs, toujours lente à se décider par la forme même de ses délibérations, se conduisoit depuis trop

long-temps par des principes de modération et de justice, pour s'abandonner légèrement à son ambition. Elle ne pouvoit se déguiser qu'elle étoit trop foible pour humilier un ennemi dont les succès avoient augmenté la confiance et le courage, et qui, disposant de presque toutes les forces de la Grèce, pouvoit avec le secours de ses vaisseaux faire des descentes dans toutes les parties du Péloponèse, et étoit gouvernée dans ce moment par des hommes du mérite le plus éminent. Les Athéniens, de leur côté, devoient voir avec une sorte de frayeur la réputation de Lacédémone. Si par la nature de leur gouvernement, un caprice devoit souvent décider de leurs résolutions, le caprice alors à la mode dans leur place publique, étoit d'obéir aveuglément aux magistrats à qui ils avoient donné leur confiance; et après toutes les grandes choses qu'ils avoient faites depuis l'exil des Pisistrates, ils se connoissoient trop bien en mérite, pour se laisser gouverner par des hommes qui n'auroient pas prévu dans quels malheurs une guerre contre Lacédémone auroit jeté leur patrie et la Grèce entière.

Quoique Thémistocle haït les Lacédémoniens, et vît avec plaisir que sa patrie qu'il gouvernoit devînt la puissance do-

minante de la Grèce, il ne l'invita point à repousser par les armes les premières injures que lui firent les Spartiates. L'élévation de son ame ne lui permit pas de songer à se rendre nécessaire par une trahison. Il connoissoit les Athéniens, peuple incapable d'être heureux sans abuser de son bonheur; et il sentit que ce seroit servir leurs passions et non pas leurs vrais intérêts, que de les mettre à la tête d'une république fédérative, dont tous les mouvemens ne peuvent être ménagés avec trop de circonspection.

Aristide, encore plus vertueux que Thémistocle à qui il succédoit, n'eut point d'autre principe de politique que les règles de la plus exacte morale, et respecta l'ancienne autorité de Lacédémone. Cimon, aussi bon citoyen qu'Aristide, fit tous ses efforts pour étouffer dans sa naissance la rivalité ruineuse des deux républiques, et conserver l'ancien système de la Grèce. Il combattit avec succès l'ambition de ses citoyens, en les occupant en Asie contre les Perses. Il loua publiquement la simplicité, la tempérance et la modération des Spartiates dont il avoit les mœurs. La Laconie essuya un tremblement de terre qui y fit périr plus de

vingt mille hommes, et il ne travailla qu'à l'aider à réparer ses pertes. Les Ilotes et les Messéniens se révoltèrent; et tandis que l'orateur Ephialte vouloit qu'on laissât succomber Lacédémone, Cimon s'en déclara le protecteur, pour la réconcilier avec sa patrie. Il engagea les Athéniens à lui donner des secours, et à lui pardonner même l'injure dont elle paya leur générosité, en les soupçonnant d'être les amis secrets de ses esclaves révoltés.

Maître d'une fortune considérable, économe dans sa maison, prodigue au-dehors, il joignoit à l'intégrité et aux lumières d'un grand magistrat, les talens les plus rares et les plus nécessaires à la guerre. Il eut l'avantage singulier de remporter le même jour deux victoires, l'une sur mer et l'autre sur terre. Des succès trop brillants en Asie lui firent enfin des ennemis dans l'Attique : on rendit ses vertus suspectes, on craignit ses talens; et Athènes donna sa confiance à l'homme qui avoit tramé et conduit l'intrigue qui perdoit Cimon. C'étoit Périclès, à qui une justesse exquise d'esprit fournissoit toujours les plus sûrs moyens pour parvenir à son but. Capable d'emprunter les sentimens qui lui étoient les plus étrangers, d'em-

brasser à la fois plusieurs objets, et de les combiner avec une précision extrême; grand capitaine, plus grand orateur encore, Athènes n'avoit point eu de citoyen qui eût réuni plus de talens propres à gouverner la multitude. Mais toutes ces grandes qualités, employées à servir l'ambition encore plus grande de Périclès, devinrent le fléau de sa patrie et de la Grèce.

Il avoit remarqué que, par un mélange de désintéressement et d'avarice, de fermeté et de condescendance, la plupart des magistrats qui l'avoient précédé dans l'administration des affaires, n'avoient joui que d'une faveur incertaine; et que ceux qui s'étoient constamment occupés du bien public dans leur régence, avoient toujours éprouvé une disgrace éclatante. Au lieu d'être à demi-vertueux et à demi-méchant, d'irriter le peuple dans une occasion, et de lui faire dans l'autre une cour servile, il se fit une règle constante de tout sacrifier à la passion qu'il avoit de gouverner sa république.

Il s'agissoit de faire oublier les prodigalités de Cimon; et Périclés, qui ne jouissoit que d'un patrimoine médiocre, imagina d'être prodigue des richesses de

l'état. Il fit donner au peuple des rétributions pour assister aux jugemens. La multitude, dont la fureur de juger s'empara, ne quitta plus la place publique que pour courir aux théâtres. Solon vouloit que le peuple fût laborieux ; il avoit chargé l'Aréopage de s'informer des occupations de chaque citoyen, et de punir ceux qui ne travailleroient pas. Le père, qui n'avoit pas fait apprendre un métier à son fils, étoit privé par les loix de ses droits naturels sur lui, et ne pouvoit en exiger aucun secours dans sa vieillesse. Le légiſlateur avoit sans doute espéré que le peuple, occupé par quelque profession, seroit moins empressé de se trouver sur la place publique, et laisseroit ainsi une plus grande autorité au sénat et aux magistrats, Ces vues ne touchèrent pas Périclès. Il lui importoit peu qu'après avoir détruit le goût et l'habitude du travail, l'oisiveté du peuple dût un jour multiplier les vices de la démocratie, pourvu que sa reconnoissance présente l'attachât plus fortement à son bienfaiteur. La multitude, toujours aveugle et toujours passionnée dans ses jugemens, devoit avilir tous les tribunaux, et ne s'occuper désormais sur la place qu'à com-

menter, expliquer, modifier et éluder les loix, qui par-là resteroient sans forces; et c'est ce que desiroit Périclès, qui paroîtroit plus grand quand l'autorité de tous les magistrats seroit avilie, et qui vouloit n'être gêné dans son administration par aucune loi. Il prévoyoit avec plaisir qu'Athènes, au milieu des fêtes, des spectacles, des plaisirs, perdroit les mœurs convenables à un état libre; que les arts inutiles seroient bientôt les plus estimés, et que les Athéniens, distraits de leurs devoirs, n'aspireroient enfin qu'à la gloire puérile et dangereuse d'être le peuple le plus poli et le plus aimable de la Grèce: moins la république seroit attentive à l'administration des affaires, plus son premier magistrat devoit avoir d'autorité.

Cet adroit tyran d'Athènes étoit cependant trop habile pour compter sur la faveur du peuple, s'il ne travailloit continuellement à s'affermir. Son grand art consista à caresser la multitude pour imposer silence à ses rivaux, et à n'embarquer la république que dans des entreprises dont le succès lui parût certain. Quelque puissante que fût son éloquence, un revers qui auroit interrompu les fêtes

d'Athènes, tari les sources de son luxe, ou porté l'ennemi dans l'Attique, auroit déconcerté l'orateur; et le peuple, qui ne voit que le moment présent, et ne juge que par les événemens, auroit été capable, dans une agitation convulsive de sa colère ou de sa crainte, de renverser l'idole qu'il adoroit.

Dès-lors Périclès ne vit pas avec moins de chagrin que Cimon, mais par d'autres motifs, la rivalité qui s'étoit formée entre sa patrie et Lacédémone. Il jugea que si les Spartiates, secondés des forces du Péloponèse, en venoient à une rupture ouverte, la qualité de chef d'Athènes deviendroit un fardeau trop pesant, et qu'il succomberoit peut-être sous le poids d'une guerre entreprise contre un peuple qu'on croyoit invincible.

A l'exemple de Cimon, il réussit d'abord à se rendre maître de la haine des Athéniens contre Lacédémone, en les occupant à des expéditions contre les Perses; mais ces succès mêmes, plus ils étoient brillants, plus ils aigrissoient la jalousie des Spartiates. Leur patience se lassoit enfin de voir triompher leurs ennemis en Asie; ils étoient fatigués du bruit de leurs exploits et des éloges que

leur donnoit la Gréce; et il n'y avoit plus à Sparte qu'un petit nombre de citoyens attachés aux anciennes loix de Lycurgue, et éclairés sur les vrais intérêts de la Grèce et de leur patrié, qui conservât de la modération. Ce parti trop foible n'auroit pu empêcher que la république ne commençât la guerre, si Périclès n'eût adroitement profité du commencement de corruption, que le butin fait à Platée avoit fait naître à Lacédémone; il y envoya tous les ans dix talens, qu'il distribua à tous ceux qui voulurent se laisser corrompre, et à qui il ordonna de penser et de parler comme les gens de bien.

Mais cette paix, d'abord favorable aux vues de Périclès, devint enfin elle-même un nouvel embarras pour lui. D'un côté, la guerre contre les Perses commençoit à passer de mode, quoiqu'elle offrît des victoires faciles et un butin considérable; ce qui sembloit devoir satisfaire à-la-fois le double goût des Athéniens pour la gloire de leurs armes et la magnificence de leurs spectacles. De l'autre, il étoit dangereux de laisser la république dans une trop grande oisiveté. Applaudir ou critiquer une pièce de théâtre, un tableau, une statue, un édifice; contredire l'aréo-

page, juger quelques procès particuliers, ce n'étoit pas assez pour occuper des esprits volages et accoutumés à l'agitation. Il falloit aux Athéniens des armées en campagne, des succès, des défaites, des espérances et des craintes, ou leur inquiétude naturelle les rendoit trop difficiles à conduire.

Heureusement pour Périclès, les alliés d'Athènes n'étoient pas aussi contens de de son administration que les Athéniens. Les colonies d'Asie ne blâmoient ni le luxe, ni les plaisirs auxquels la république se livroit; mais elles trouvoient mauvais de payer les frais de ses fêtes et de ses spectacles, et que Périclès leur demandât plus de six cents talens de contribution, pour ne procurer que des amusemens frivoles à des citoyens, tandis que Cimon s'étoit contenté de soixante pour faire la guerre aux Barbares. Périclès se fit un art de réduire au désespoir des peuples qui ne pouvoient se soulever contre Athènes sans se perdre. Outre qu'il n'y avoit aucune liaison entr'eux, et qu'il leur étoit par conséquent impossible d'agir de concert, ils n'avoient jamais eu d'ambition; et contens de recouvrer leur liberté, ils avoient obtenu de Cimon de

ne contribuer qu'en argent et en vaisseaux à la guerre que la Grèce avoir faite en leur faveur au roi de Perse. Les colonies accoutumées par-là au repos et à toutes les douceurs d'une vie tranquille, avoient perdu l'usage de manier les armes; et, selon la judicieuse remarque de Thucydide, se trouvant même épuisées par les contributions auxquelles elles s'étoient soumises, ne pouvoient se dérober au joug des Athéniens, s'ils vouloient les traiter plutôt en sujets qu'en alliés.

En représentant les justes plaintes de ces peuples malheureux, comme un attentat intolérable, et propre à ruiner toute espèce de subordination, Périclès les rendit facilement odieux. Il engagea les Athéniens dans une guerre qui devoit affermir son crédit, parce qu'elle devoit leur procurer sans cesse des succès certains, et leur promettoit un grand empire. En effet, leur république, contente de gagner des batailles et de prendre des villes, n'importe à quel prix, ignoroit trop ses intérêts pour s'appercevoir que les avantages qu'elle remportoit sur ses alliés, annonçoient sa décadence, et que leur révolte la ramenoit au même

point de foiblesse où elle s'étoit vue avant la guerre médique.

Athènes auroit repris sans s'en apercevoir la seconde place qu'elle occupoit autrefois dans la ligue fédérative des Grecs, si cette guerre qui la rendoit odieuse eût duré assez long-temps pour que ses alliés, se détachant successivement de son alliance, l'eussent privée de tout secours étranger. Mais les Athéniens avoient des succès continuels, et la crainte retenoit encore la plupart des colonies sous le joug, lorsque Périclès eut besoin de donner à sa république une occupation plus importante.

Le temps arriva où il devoit rendre compte de son administration, et cette opération étoit délicate. Ce n'est pas qu'il se fût enrichi aux dépens de l'état; mais soit négligence de sa part, soit infidélité dans les subalternes qu'il avoit employés au maniement des deniers publics, on ne trouvoit point l'emploi de plusieurs sommes considérables, et les revenus de la république étoient diminués. Il étoit humiliant pour Périclès de montrer aux Athéniens que leurs finances étoient en mauvais ordre; et c'étoit prodigieusement décrier la prodigalité, les fêtes, les jeux

et les spectacles, que d'avouer qu'ils n'avoient enfin abouti qu'à ruiner la république et ses alliés.

Tout le monde se rappelle le mot d'Alcibiade à ce sujet. Il s'étoit présenté chez Périclès pour le voir ; et on lui dit qu'il ne recevoit personne, étant accablé d'affaires, et occupé à penser comment il rendroit ses comptes. S'il m'en croyoit, répondit Alcibiade, il songeroit bien plutôt comment il n'en rendroit point. Cette plaisanterie servit de conseil à Périclès, et il ne pensa qu'à distraire les Athéniens de leurs affaires domestiques par quelqu'entreprise importante au dehors. Malheureusement aucune ville voisine n'osoit remuer ; les unes intimidées par les exemples de sévérité qu'Athènes avoit donnés, les autres retenues par le peu d'intérêt que Lacédémone sembloit prendre à leurs affaires, et par la lenteur avec laquelle cette république agissoit, renfermoient leur ressentiment, en attendant des circonstances plus favorables ; et Périclès fut réduit à la dure extrémité d'irriter la jalousie des Spartiates mêmes qu'il redoutoit.

Il savoit que les Corinthiens n'avoient pas oublié les torts qu'Athènes leur avoit

faits dans la guerre de Corcyre, qui étoit à peine terminée ; et il espéra qu'en faisant le siège de Potidée, place de la plus grande importance pour eux, il les forceroit à prendre les armes. En même temps qu'il insulte un des peuples les plus puissans du Péloponèse, il ne fait plus passer d'argent à Lacédémone ; et ses pensionnaires, qui se seroient vengés, en continuant à parler d'une manière propre à conserver la paix, se turent mal habilement, et servirent Périclès.

Les Spartiates, qu'aucun obstacle n'empêchoit plus de se livrer à leur haine, convoquèrent une assemblée générale de leurs alliés, pour délibérer sur la situation du Péloponèse, et les dangers dont la Grèce entière étoit menacée. Les Corinthiens parlèrent avec plus de chaleur que tous les autres. « Spartiates, dirent-» ils, vous êtes les libérateurs de la » Grèce, vous en êtes les protecteurs ; » mais renoncez à ces titres, ou hâtez-» vous de réparer les maux que nous » souffrons, et que vous auriez dû pré-» venir. Il est temps que votre bonne » foi ne soit plus la dupe de l'ambition » des Athéniens ; n'attendez pas pour » nous venger que vos ennemis aient

» détruit votre puissance. Connoissez ces
» Athéniens qui ne veulent de liberté
» que pour eux, et qui sont les plus
» grands ennemis de la Grèce. Toujours
» hardis, toujours entreprenans, tou-
» jours pressés d'agir; un succès, un
» revers, tout augmente également leur
» confiance et leur ambition. Ils croient
» que leur république décheoit quand
» elle ne s'agrandit pas; ils se regardent
» dès aujourd'hui comme les maîtres des
» villes qui sont à leur bienséance,
» et qu'ils espèrent de subjuguer. A cette
» ambition impatiente, qu'opposez-vous,
» Spartiates? une lenteur extrême. Quel
» en sera le fruit? la défection de vos
» alliés et l'élévation de vos ennemis.
» Réduits enfin à vos seules forces,
» vous tenterez, mais trop tard, d'é-
» chapper au sort que plusieurs peuples
» ont déjà subi. les villes qui vous im-
» plorent aujourd'hui, soumises alors aux
» Athéniens, serviront elles-mêmes à
» vous opprimer. Les dieux auroient-ils
» donné inutilement aux hommes le ta-
» lent de prévoir l'avenir, en étudiant
» le passé? Pour être modérés envers
» des ennemis qui ne cessent de vous
» insulter, ne soyez pas injustes à l'é-
» gard

» gard de vos alliés, qui ne veulent que
» vous servir. Vous nous devez votre
» protection ; la foi des traités, la reli-
» gion des sermens vous y obligent, et
» nous en réclamons aujourd'hui les effets
» pour votre propre avantage. »

Les ambassadeurs qu'Athènes avoit envoyés à cette assemblée, agirent conformément aux vues de Périclès. Se contentant de parler vaguement de leur desir de la paix, pour ne pas paroître, s'il étoit possible, les auteurs de la guerre, ils ne firent aucune proposition qui tendît à faire voir qu'ils étoient prêts à entrer en négociation, qu'ils desiroient de réparer leurs injustices, et de rassurer les esprits sur l'avenir. Toujours pleins des journées de Marathon et de Salamine, ils ne dissimulèrent pas qu'il étoit juste qu'une république, qui avoit sauvé deux fois la Grèce, en eût l'empire.

« C'est de tout temps, dirent-ils, que
» les plus forts sont les maîtres ; nous
» ne sommes pas les auteurs de cette
» loi, elle est fondée dans la nature. »
A les en croire, on eût dit que la majesté du commandement s'avilissoit par la modération, la justice et la bienfaisance. Ce discours sauvage, et digne d'un

satrape de Perse qui parle à des esclaves ; indigna des hommes qui vouloient être libres ; et Lacédémone porta un décret, par lequel elle prenoit sous sa protection Corinthe, Potidée, Egine et Mégare.

Périclès, à qui tout réussissoit, profita de cette démarche de Lacédémone pour faire prendre aux Athéniens une résolution extrême. Après avoir représenté sous de fausses couleurs sa conduite et celle des villes du Péloponèse : « Il ne s'agit point, dit-il au peuple le » plus orgueilleux de la Grèce, de montrer une lâche condescendance aux volontés des Lacédémoniens. S'ils ne nous » enjoignoient pas de quitter Potidée, » d'affranchir Egine, et de révoquer le » décret que nous avons porté contre » Mégare, nous pourrions peut-être, » sans nous faire tort, ne consulter que » notre modération ; mais puisque Lacédémone croit encore jouir de son » ancien empire, et donne des ordres, » Athènes doit désobéir pour ne pas se » déshonorer. Si vous cédez aux menaces » de la guerre, on croira que vous vous » êtes rendus à la crainte ; on vous fera » de nouvelles demandes, qu'il faudra » rejeter pour ne pas plier sous le joug.

» Vous pouvez aujourd'hui écarter le
» péril qui vous menace, en donnant
» un exemple de vigueur qui intimidera
» vos alliés, et instruira pour toujours
» les Lacédémoniens du succès qu'ils doi-
» vent se promettre de leur orgueil ;
» mais peut-être que demain il n'en sera
» plus temps. »

Dès qu'Athènes et Lacédémone en étoient venues à une rupture ouverte, il ne falloit plus espérer que, sans la ruine entière de l'une ou de l'autre de ces républiques, l'ancien gouvernement fédératif des Grecs pût se rétablir et subsister. Quoique les intérêts particuliers de Périclès et de Corinthe eussent fait prendre les armes, cette guerre étoit en effet une guerre de rivalité entre Sparte et Athènes ; elle devoit ranimer une jalousie qui avoit été retenue et non pas éteinte ; et plus les Spartiates et les Athéniens étoient braves, plus leur haine en s'aigrissant devoit être implacable. La première hostilité devenoit une source éternelle de divisions. Les monarchies peuvent oublier les injures qu'elles ont reçues, parce que le prince imprime son caractère à sa nation, et qu'il peut n'être ni vindicatif, ni ambitieux, ni jaloux.

Mais dans des républiques telles que celles de la Grèce, où la multitude gouverne, quel magistrat pouvoit résister au torrent de l'opinion publique, et le détourner ? Les Grecs ne devoient plus avoir d'autre politique que celle de leurs passions.

C'est sous ce point de vue que Périclès auroit dû commencer et conduire ses opérations; il falloit pénétrer quel alloit être l'objet, l'ame et le début de la guerre. N'en faire supporter les maux qu'à Mégare, Egine et Potidée, c'étoit une démarche fausse. Brûler les vaisseaux et les moissons de Corinthe, c'étoit ne point décider à qui appartiendroit l'empire de la Grèce, et cependant c'étoit pour cet empire qu'on alloit combattre. Athènes devoit donc adresser directement tous ses coups à sa rivale, dont la chûte auroit été suivie de l'obéissance de ses alliés. Mais Périclès, gouverné par la seule passion de dominer dans sa patrie, craignit de se jeter dans de trop grands embarras, ou de se mettre dans des entraves, s'il proposoit le dessein d'humilier les Spartiates au point de les réduire à reconnoître la supériorité des Athéniens. S'il eût une fois fait concevoir cette espérance téméraire, il n'auroit plus été le maître d'y

renoncer, sans se déshonorer et perdre son crédit. Il ne forma qu'un plan vague, pour se laisser la liberté de changer de vue selon les événemens, d'avancer ou de reculer à son gré, et de prendre chaque jour le parti le plus favorable à ses intérêts.

Les Lacédémoniens ne se rendirent pas de leur côté un compte plus sage de la guerre qu'ils avoient entreprise. Quand ils devoient se hâter de commencer les hostilités pour prévenir leurs ennemis, ils perdirent un temps précieux en négociations inutiles. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à Athènes, tantôt demandèrent qu'elle réparât je ne sais quel sacrilège, dont les prêtes de Delphes se plaignoient; tantôt l'invitèrent à lever le siège de Potidée, à rendre la liberté aux Eginètes et aux Mégariens; ou proposèrent seulement de faire un traité, par lequel on s'engageroit à ne faire aucune entreprise préjudiciable à la liberté de la Grèce. Au lieu de ne traiter en ennemis que les alliés d'Athènes qui s'opiniâtreroient à rester fidèles à leurs premiers engagemens, ils étendirent également leur sévérité sur ceux qui n'attendoient qu'une invitation et des secours pour secouer

le joug des Athéniens. Cette faute étoit énorme; ce ne fut pas cependant la plus considérable que firent les Spartiates. Tandis qu'ils devoient paroître ne combattre que pour la liberté des Grecs, ils recherchèrent scandaleusement l'amitié de la cour de Perse, et lui abandonnèrent les colonies d'Asie que Cimon avoit rendues libres : n'étoit-ce pas mériter la haine, et peut-être même le mépris de la Grèce ?

Sans doute que dans le détail des opérations particulières de cette guerre, les généraux de Lacédémone et d'Athènes firent ce que la plus grande habileté exigeoit d'eux, et il ne m'appartient pas de les juger; mais il est vrai que l'histoire offre peu de guerres dont les vues générales aient été préparées et conduites avec moins d'intelligence. Démosthène reprocha dans la suite aux Athéniens de faire la guerre à Philippe, de la même manière qne les Barbares se battent au pugilat. « Un de ces athlètes grossiers, disoit-il, » est-il atteint en quelqu'endroit ? il est » tout occupé du coup qu'il reçoit. Le » frappe-t-on ailleurs ? il y porte la » main. Mais parer, mais regarder fixe- » ment son ennemi ou le prévenir, il ne » le fait ni ne l'ose. Vous de même,

» Athéniens, si on vous annonce Phi-
» lippe dans la Chersonèse, vous formez
» un décret pour secourir la Chersonèse.
» Si vous apprenez qu'il occupe les Ther-
» mopyles, pareil décret en faveur des
» Thermopyles. S'il tourne de quelqu'autre
» côté que ce puisse être, vous le suivez
» en gens qui sont à sa solde et à ses
» ordres. Mais apprenez que si un géné-
» ral d'armée marche à la tête des trou-
» pes, une politique doit marcher à la
» tête des affaires. »

Athènes et Lacédémone commencèrent à mériter les mêmes reproches pendant la guerre du Péloponèse. Elles se perdent continuellement de vue, et n'entreprennent rien de décisif. L'une attend pour former un projet que l'autre soit entrée en campagne. On fait des courses dans l'Attique ou dans la Laconie ; et toutes les entreprises ne sont en quelque sorte que des diversions, sans qu'il y ait d'attaque principale. Tandis qu'Archidamus se porte chez les Platéens, et se jette sur l'Acarnanie, les Athéniens font une irruption dans la Calcide et dans la Béotie. Si quelqu'un de leurs alliés se révolte, toute leur attention est portée de ce côté-là. Tantôt le théâtre de la guerre est dans

l'isle de Lesbos, sur le territoire de Mégare, dans l'isle de Corcyre; tantôt chez les Etoliens, dans la Béotie ou dans la Thrace. A force d'entamer des entreprises différentes, chaque république divise trop ses armées, et se met dans l'impuissance de profiter de ses avantages. On est heureux d'un côté, malheureux de l'autre; on n'a que des succès balancés par des pertes à-peu-près égales. Athènes et Lacédémone affoiblies ne peuvent s'imposer la loi l'une à l'autre; cependant leur haine augmente et s'irrite par les efforts impuissans qu'elles font pour la satisfaire; et leur ambition infructueuse rompt enfin d'une manière sensible tous les ressorts du gouvernement de la Grèce.

Si Périclès avoit vécu, Athènes vraisemblablement ne seroit point tombée dans l'avilissement où ses successeurs la précipitèrent. Quelque contraires que fussent ses entreprises aux intérêts de sa patrie, il les exécutoit avec une sorte d'éclat et de courage capable d'éblouir la multitude. Peut-être que cet homme, dont la Grèce admiroit avec justice les talens supérieurs, se seroit enhardi peu-à-peu, en voyant les fautes, la lenteur et les irrésolutions des Spartiates; peut-être

auroit-il cru enfin ne pas se compromettre, en formant des plans de campagne propres à déterminer décisivement la querelle des deux républiques, qui s'étoient fait trop de mal pour cesser de se haïr. Sa régence avoit fait une plaie mortelle à la Grèce; et sa mort, qui survint au commencement de la troisième année de la guerre, ne laissa aucune espérance d'y voir appliquer un remède efficace. Il ne se présenta pour succéder à Périclès, qu'une foule de petits ambitieux, qui, sans talens, sans connoissances, sans droiture dans le cœur, sans élévation dans l'esprit, crurent qu'il suffisoit de savoir être intrigant, d'avilir le mérite et de flatter les goûts de la multitude, pour être en état de gouverner une république.

Périclès avoit toujours soigneusement écarté le mérite, pour n'appeller sous lui, à l'administration des affaires, que des personnes dévouées à ses volontés et incapables de lui faire ombrage; mais ce n'étoit pas là la seule cause qui eût étouffé le génie dans Athènes, ou du moins qui l'eût écarté du gouvernement de la république. La loi de l'ostracisme ne produisit d'abord aucun mauvais effet,

parce que l'habitude étoit prise de n'aimer que la gloire et la liberté; et tant qu'il avoit fallu être homme d'état à Athènes pour y avoir de la considération, on s'étoit exposé sans crainte à l'exil et à l'ingratitude de ses concitoyens. Mais depuis que les Athéniens s'étoient passionnés, sous la régence de Périclès, pour la philosophie et les beaux arts, jusqu'au point d'accorder à ceux qui s'y distinguoient la même estime qu'aux plus grands capitaines et aux plus grands magistrats; les gens sensés, à qui on avoit ouvert une voie moins dangereuse pour acquérir de la gloire, pensèrent comme le père de Thémistocle, qui voyoit avec chagrin que son fils aspirât aux emplois d'une république ingrate, qui n'encourageoit le mérite que par des récompenses trompeuses. Il menoit quelquefois son fils, dit Plutarque, sur le rivage de la mer; et lui faisant remarquer les vieilles galères qu'on y laissoit pourrir, les comparoit aux hommes d'état, qui sont toujours négligés, dès qu'ils ne sont plus utiles. Tout homme de bien dut penser de même dans une ville où l'ambition avilie par les intrigans n'étoit plus associée à l'amour de la gloire.

Il auroit été d'ailleurs bien difficile que les Athéniens, occupés de plaisirs, de jeux, de fêtes et de spectacles, depuis que leur avarice et leur prodigalité mettoient les alliés à contribution, se fussent encore formés aux grandes choses. Leur puissance sur mer, qui devoit servir de rempart à la Grèce, servoit, dit Xénophon, à rafiner leur goût pour les voluptés; on trouvoit sur leurs tables tout ce que la Sicile, l'Italie, l'isle de Chypre, l'Egypte, la Lydie et les côtes de l'Ellespont ont de plus rare et de plus exquis: les mœurs d'une ville abandonnée au luxe peuvent produire des hommes aimables, mais non pas de grands hommes.

Quoi qu'il en soit, Cléon, dont tous les historiens parlent avec un extrême mépris, prit une espèce d'ascendant sur tous ceux, qui, comme lui, voulurent s'emparer de l'autorité que Périclès avoit possédée. Sa fortune donna de la confiance à tous les intrigans; et pour s'élever ou pour ruiner son adversaire, on n'employa plus que la ruse, la flatterie, le mensonge, la calomnie, et tous ces moyens bas qui peuvent conduire aux honneurs dans une république corrom-

pue, mais qui ne peuvent y maintenir; à moins qu'elle ne soit parvenue au comble de la corruption. Le peuple, agité par les cabales et les partis formés pour le tromper, se défit de cette sorte de paresse avec laquelle il s'étoit livré jusques-là au citoyen qui avoit gagné sa confiance. Il se défia de tout le monde, se tint sur ses gardes, devint intraitable, et ne put ni gouverner ni être gouverné.

Cléon étoit prêt à perdre la république, lorsque les citoyens les plus considérables, dont il s'étoit déclaré l'ennemi pour gagner la faveur de la multitude, lui suscitèrent un concurrent; mais ils n'eurent rien de mieux à lui opposer que Nicias, à qui une timidité excessive faisoit craindre la présence du peuple. On peut juger par-là combien il étoit propre au rôle qu'on lui destinoit. Il avoit des vertus, des talens, de l'éloquence; mais, par je ne sais quelle défiance pusillanime de lui-même, il n'osoit se montrer tel qu'il étoit. Avec son insolence bruyante, Cléon écrasoit la modestie de Nicias; on pardonne à l'un ses rapines, on ne s'apperçoit pas du désintéressement de l'autre. Brave soldat, mais capitaine irrésolu, toute entreprise paroissoit impossible à

Nicias;

Nicias; quand il commençoit enfin à agir, le moment le plus favorable étoit déjà passé. Il ne sait que douter, délibérer, et à peine a-t-il fait l'effort de se décider, qu'il croit déjà entrevoir un meilleur parti, qu'il abandonne encore pour un autre. Cléon au contraire ne doutoit de rien; entreprise sage ou téméraire, moyens prudens ou insensés, tout lui est égal. Enfin, toute Athènes indécise ou partagée entre les vertus et les talens timides de Nicias, et les vices et l'ineptie effrontée de Cléon, n'ose prendre une résolution, ou prend un mauvais parti si elle agit.

Alcibiade se mit bientôt sur les rangs. Ce n'étoit pas un ambitieux, mais un homme vain, qui vouloit faire du bruit et occuper les Athéniens. Sa valeur, son éloquence, tout dans lui étoit embelli par des graces. Abandonné aux voluptés de la table et de l'amour, jaloux des agrémens et d'une certaine élégance de mœurs qui en annonce presque toujours la ruine, il sembloit ne se mêler des affaires de la république, que pour se délasser des plaisirs. Il avoit l'esprit d'un grand homme; mais son ame, dont les ressorts étoient devenus incapables d'une application

constante, ne pouvoit s'élever au grand que par boutade. J'ai bien de la peine à croire qu'un homme assez souple pour être à Sparte aussi dur et aussi sévère qu'un Spartiate, dans l'Ionie aussi recherché dans les plaisirs qu'un Ionien, qui donnoit en Thrace des exemples de rusticité, et qui dans l'Asie faisoit envier son luxe élégant par les satrapes du roi de Perse, fût propre à faire un grand homme. Quoiqu'il eût fréquenté l'école de Socrate, il n'étoit guère persuadé qu'il y eût dans le monde d'autre bien ni d'autre mal que ses plaisirs et ses chagrins. On sait le mot de Timon le misanthrope : « Courage, mon cher ami, lui » dit-il en lui touchant la main, je te sais » gré du crédit que tu acquiers ; deviens » l'homme à la mode, tu me feras raison » de nos insensés d'Athéniens. » Tout est perdu, en effet, quand un homme du caractère d'Alcibiade parvient à la tête des affaires. Les graces accréditent les vices ; la décadence des mœurs entraîne celle des loix ; les talens agréables sont seuls honorés et protégés, et le gouvernement sans principes ne se conduit que par saillies.

Avec de pareils administrateurs, les

Athéniens ne tentèrent plus que des projets informes et mal conçus. Ils éprouvèrent la défection de plusieurs de leurs alliés, craignirent la révolte des autres; et après dix campagnes infructueuses, la malheureuse journée d'Amphipolis auroit dû leur faire perdre l'espérance chimérique de dominer dans la Grèce. Les Lacédémoniens de leur côté, sans renoncer à leur ambition, étoient las de la guerre, qui avoit ruiné leurs affaires. Leurs esclaves désertoient chaque jour, et ils n'avoient plus la même autorité qu'autrefois sur leurs alliés. Cléon et Brasidas, ces ennemis éternels de la paix, étoient morts. Nicias, que les périls et les révolutions de la guerre alarmoient, desiroit de jouir sans trouble du crédit qu'il avoit acquis; et Plistianax, roi de Sparte, avoit mille raisons particulières pour travailler à la pacification de la Grèce.

Les Spartiates et les Athéniens ne conclurent qu'une trève; et cependant le traité de paix le plus solemnellement juré n'auroit été qu'un foible garant de la tranquillité publique. Ces deux peuples, toujours pleins d'ambition et de défiance, loin de réunir leurs forces, ainsi qu'ils en étoient convenus, pour hâter l'exé-

cution de leur traité, auquel les alliés refusoient de souscrire, ne cherchèrent au contraire eux-mêmes que de prétextes pour éluder leurs engagemens. Ils se firent un art de se nuire en secret; et malgré leur alliance, toujours à la veille de reprendre les armes, ils ne jouissoient que d'une paix trompeuse; lorsque Athènes, frappée d'une espèce de vertige, fit tout-à-coup un effort, et leva une armée formidable pour s'emparer de la Sicile.

Il y avoit déjà long-temps que cette conquête flattoit l'ambition des Athéniens; et Périclès avoit eu besoin de toute son autorité pour les détourner de cette entreprise. « Que vous importe, » disoit Nicias, des affaires de Sicile? » Nous éprouvons depuis long-temps » que la république est fatiguée par la » multitude de ses alliés. Les Léontins » et les Egestins sont, il est vrai, in- » quiétés chez eux; et leurs ambassa- » deurs nous font de justes plaintes de » la tyrannie de Syracuse; mais cette » tyrannie, de quel malheur menace-t- » elle Athènes? Est-il temps de songer à » faire des conquêtes éloignées, quand » tout nous avertit de pourvoir à notre » sûreté? Pouvons-nous croire que nous

» jouissons de la paix, pendant que toute
» la Grèce est en feu ? Toujours à la
» veille de prendre part à la guerre qui
» subsiste entre nos alliés et ceux de
» Lacédémone, soit parce que nous ne
» savons pas nous faire obéir, soit parce
» que nous ne voulons pas qu'on nous
» obéisse, nous sommes certains que les
» Spartiates nous détestent; par quelle
» inconséquence voulons-nous donc
» transporter nos forces hors de l'Atti-
» que, tandis que nous devrions les y
» rappeller si elles en étoient éloignées ?
» Voulons-nous par notre foiblesse in-
» viter nos ennemis à rompre un traité
» qui les gêne ? Voulons-nous nous
» mettre hors d'état de repousser les
» armées du Péloponèse, quand elles
» entreront dans l'Attique ? »

Les Athéniens n'étoient plus capables de goûter ces sages réflexions ; Alcibiade les avoit enivrés de ces folles espérances. Prévoir les obstacles et les périls de cette expédition téméraire, c'étoit être mauvais citoyen. La république, aussi ennuyée de sa trève avec Lacédémone qu'elle avoit été fatiguée de la guerre, se flattoit de se dédommager, aux dépens des Syracusains, des pertes que les

Spartiates lui avoient fait faire. Elle ne doutoit point que la conquête de la Sicile ne fût l'ouvrage d'une campagne ; et regardant Syracuse comme une place d'armes d'où elle devoit étendre son empire sur l'Italie et sur l'Afrique, elle se préparoit déjà à retomber sur le Péloponèse avec les forces de ces provinces soumises.

Autant que le projet de cette guerre étoit insensé en lui-même, autant les moyens qu'on choisit pour l'exécuter furent-ils extravagans. Avant le départ de leur flotte, les Athéniens portèrent un décret, par lequel il étoit ordonné, qu'après avoir détruit Syracuse et Sélinunte, on en vendroit les habitans, et qu'on exigeroit un tribut de toutes les autres villes de Sicile. C'étoit inviter les Syracusains et les Sélinuntins à se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; et en les réduisant au désespoir, les rendre invincibles, s'il leur restoit quelque moyen de l'être. C'étoit aliéner le cœur des Siciliens, se priver de leurs secours contre Sélinunte et Syracuse, et ne leur donner avec ces deux villes qu'un même intérêt et une même cause à défendre.

Puisque les Athéniens n'avoient point

un Thémistocle qui pût, à force de sagesse et de talens, faire réussir une entreprise commencée sous de si mauvais auspices : cette guerre ne pouvoit laisser quelque foible espérance de succès, qu'autant qu'elle seroit conduite par Alcibiade, dont le courage et le génie étoient propres à faire naître de ces événemens bizarres, de ces révolutions extraordinaires, de ces coups inattendus de la fortune, qui confondent quelquefois la raison, et changent la nature des choses. Mais à peine ce général étoit-il abordé en Sicile, que ses ennemis qui avoient conjuré sa perte, et mis dans leurs intérêts les prêtres et la religion, réussirent à le faire rappeller, en lui intentant une action criminelle devant le peuple. Nicias, qui avoit regardé cette guerre comme une espèce de délire de la part de ses concitoyens, partagea le commandement avec Lamachus, soldat entreprenant, qui croyoit qu'un courage opiniâtre vient à bout de tout, et que la circonstance la plus favorable pour agir, étoit toujours celle où il se trouvoit.

Ce capitaine ayant été tué, Nicias fut effrayé de se trouver seul à la tête de l'armée; toujours opposé à un collègue

aussi ardent que Lamachus, il avoit été obligé d'avoir un sentiment; il n'en eut plus quand tout roula sur lui. Il demande des secours et des collègues; et en les attendant il demeure dans l'inaction, ou ne s'occupe que de projets de retraite. Démosthène et Eurimédon lui furent envoyés; et ces généraux, d'un caractère trop opposé pour être unis et penser de concert, auroient fait avorter un entreprise aisée.

Les Syracusains, secourus par les Corinthiens et les Spartiates, et commandés par Gylippe, firent lever le siège de leur ville. Les Athéniens, défaits à différentes reprises sur mer et sur terre, et en quelque sorte prisonniers dans la Sicile, où ils ne pouvoient recevoir aucune subsistance, et d'où toute retraite leur étoit fermée, se virent obligés de se livrer à la discrétion des ennemis. Les soldats furent vendus comme des esclaves ou envoyés aux carrières, et les deux généraux Nicias et Démosthène n'échappèrent au supplice qu'on leur préparoit, qu'en se donnant eux-mêmes la mort.

Cependant la trève entre Athènes et Lacédémone ne subsistoit plus; et la première de ces républiques, poussée, pour

ainsi dire, à sa ruine, par une fatalité aveugle, n'avoit consulté que sa haine et sa témérité, dans le temps qu'elle avoit le plus d'intérêt de ménager ses anciens ennemis. Les Spartiates ne donnoient encore que de foibles secours à Syracuse, dont les ambassadeurs sollicitoient une diversion puissante; ils résistoient encore à leur haine et aux intrigues d'Alcibiade, qui, pour se venger de sa patrie, ne travailloit qu'à lui susciter des ennemis. Au lieu de profiter de ces dispositions pour changer la trève en une paix durable; les Athéniens, dont les affaires commençoient à aller mal en Sicile, commirent eux-mêmes les premières hostilités, en faisant une descente dans la Laconie.

Après les dépenses et les pertes énormes qu'ils avoient faites en Sicile, il étoit impossible que leur république fût en état de se défendre contre les Lacédémoniens. Ses finances étoient épuisées; elle manquoit d'hommes propres à porter les armes. Sans vaisseaux, sans matelots, à peine pouvoit-elle tirer quelques subsistances par mer; et l'Attique cependant n'étoit point cultivée, depuis que les Lacédémoniens, suivant le conseil d'Al-

cibiade, qui s'étoit réfugié chez eux, avoit fortifié Décalie, d'où ils ravageoient impunément tout le pays. Les Athéniens, méprisés de leurs alliés, furent abandonnés de ceux qui, jusques-là, avoient eu la constance de leur rester attachés. Sparte, à qui les Syracusains prêtèrent, pour se venger, une nombreuse flotte, avoit à son tour l'empire de la mer; et les ambassadeurs de Tyssapherne, satrape de l'Asie mineure, lui offroient des secours, et la sollicitoient ds ruiner Athénes de fond en comble.

Au milieu de tant de maux, la division la plus cruelle éclata entre les Athéniens. Le peuple accusoit les riches de tous les désastres que souffroit la république; les riches en accusoient l'insolence du peuple, et publioient qu'il n'y avoit plus de salut à espérer, si on ne lui enlevoit une autorité, dont il ne cesseroit jamais d'abuser. Pisandre se mit à leur tête, abolit le gouvernement populaire, et confia le pouvoir souverain à un conseil dont il fut le chef, et qui, pour confirmer la servitude du peuple, employa inutilement tout ce que la tyrannie a de plus dur. Les esprits irrités et non pas soumis, se révoltèrent avec

une violence nouvelle; et si les Spartiates avoient attaqué le Pyrée, pendant que la fureur des factions se signaloit par les plus grands excès, les Athéniens, dit Thucydide, auroient succombé avant que d'avoir pu se réunir et prendre un parti; mais, poursuit le même historien, ce n'est pas la première fois que la lenteur naturelle de Lacédémone lui a fait perdre ses avantages.

Sa supériorité s'évanouit bientôt. Les Syracusains rappellèrent leurs troupes pour se défendre contre les Carthaginois: et Alcibiade, qui avoit éprouvé des mépris depuis l'abaissement de sa patrie, craignit d'être écrasé sous ses ruines, si elle succomboit, et éclaira Tyssapherne sur les intérêts de la Perse. Il lui fit sentir, que bien loin de mettre fin à la guerre qui désoloit la Grèce, et de prêter des secours trop abondans aux Spartiates contre les Athéniens, il devoit nourrir la rivalité des deux républiques; les tenir en équilibre, balancer leurs avantages, et les consumer l'une par l'autre, pour les obliger à rechercher à l'envi la protection du roi de Perse, qui deviendroit le médiateur, ou plutôt l'arbitre de la Grèce.

Alcibiade revint à Athènes dans ces circonstances ; et le peuple, qui ne savoit à qui donner sa confiance, vola au-devant de lui, et en fit son idole, parce qu'il l'avoit persécuté. Le courage succède aussi-tôt à l'abattement ; le général a déjà fait passer ses espérances dans tous les esprits ; on fait un dernier effort, tout s'arme, on cherche l'ennemi, on est impatient de vaincre ou de mourir, et les Athéniens remportent une victoire assez considérable, pour obliger les ennemis à demander la paix.

« Il est temps, ô Athéniens ! dirent » les ambassadeurs de Sparte, que nous » terminions nos longues querelles ; la » guerre nous est également funeste, elle » a diminué notre crédit dans la Grèce ; » et quand elle vous fait perdre vos » alliés, n'espérez pas qu'elle vous donne » l'empire que vous affectez ; les dieux » veulent sans doute que l'une de nos » deux villes n'obéisse pas à l'autre. Que » votre dernier avantage ne ferme pas » vos cœurs à la paix, il seroit imprudent de compter sur la fortune, et les » uns et les autres nous n'avons que trop » éprouvé son inconstance. Jugez-nous, » mais jugez-vous en même temps avec » équité.

» équité. Nous cultivons les terres abon-
» dantes de Péloponèse, et vous ne pos-
» sédez que le territoire stérile de l'At-
» tique. La guerre vous a fait perdre
» plusieurs de vos alliés qui ont recher-
» ché notre amitié. Le roi le plus riche
» et le plus puissant de la terre nous
» avance les frais de la guerre; et vous
» n'avez plus pour tributaires que quel-
» ques peuples que vos besoins ont ap-
» pauvris. Telle est notre situation res-
» pective, et cependant nous vous de-
» mandons la paix, sans prétendre abuser
» de nos avantages. De part et d'autre,
» restons les maîtres des villes que nous
» possédions avant la guerre, rendons-
» nous nos prisonniers en nombre égal,
» et retirons les garnisons que nous avons
» mises dans quelques places qui ne nous
» appartiennent pas. »

Athènes rejetta les propositions des Spartiates, non pas parce que ne remontant point à la source des divisions, elles étoient incapables d'établir une paix solide entre les deux peuples; mais par une confiance et une ambition également présomptueuses. Cette république croyoit ne pouvoir essuyer aucun revers sous les ordres d'Alcibiade, et ce général en effet

fut heureux dans ses entreprises ; mais elle ne connoissoit pas sa propre inconstance. Alcibiade qui, par une conduite inconsidérée, fournissoit toujours à ses ennemis des moyens de le perdre, fut disgracié une seconde fois ; et précisément dans le temps que Cyrus le jeune, gouverneur de la Basse-Asie, méditant une révolte contre son frère Artaxerxès Mnemon, donna une flotte considérable aux Lacédémoniens, pour attirer à son service les peuples du Péloponèse, et que Lysandre commençoit à gouverner les affaires de Lacédémone.

Ce général fit enfin comprendre à sa patrie l'erreur de la conduite qu'elle avoit tenue jusques-là. Il jugeoit que dans une guerre qui duroit depuis si long-temps, et soutenue avec tant de haine et d'opiniâtreté, il n'y avoit plus qu'un parti extrême qui fût prudent ; et que Lacédémone et Athènes s'étant fait trop d'injures pour se réconcilier sincèrement, il falloit que l'une fût immolée à l'autre. Il publioit qu'il ne s'agissoit point des intérêts de quelques alliés, mais de l'empire de la Grèce : que les Athéniens n'y renonceroient pas s'ils n'étoient qu'humiliés ; qu'il étoit indispensable de leur ôter toute espérance

en les ruinant entièrement; et que la paix à toute autre condition, ne seroit qu'une trève passagère, et vraisemblablement violée dans des circonstances où Lacédémone ne seroit peut-être pas en état de se défendre. Lysandre ne regarda donc chaque succès que comme un pas qui le conduisoit à se rendre le maître d'Athènes. S'il défait le reste de ses forces maritimes, c'est dans la vue de la bloquer par mer, tandis qu'Agis et Pausanias l'assiégeront par terre.

Le moment fatal pour Athènes arriva. Réduite aux abois, elle n'a plus le courage de s'ensevelir sous ses ruines, ressource unique qui lui restoit pour retrouver la victoire. Elle mendia la paix, consentit à démolir ses fortifications et les murailles du Pyrée, affranchit les villes qui lui payoient tribut, rappella ses bannis, livra toutes ses galères, à la réserve de douze, et s'engagea à ne plus faire la guerre que sous les ordres des Lacédémoniens. Enfin Lysandre mit le dernier sceau à l'abaissement de cette république, en confiant toute l'autorité à trente citoyens, qui ne pouvoient la conserver qu'en obéissant servilement à ses ordres.

Athènes servit de théâtre à la fureur

de trente tyrans qui firent périr tous ceux dont ils craignoient le courage, ou dont ils vouloient confisquer les biens. Cette ville pleine de trophées élevés à la valeur et à l'amour de la liberté, ne renferma plus qu'une vile populace, on ne voyoit de tout côté que des misérables accablés de besoins, à qui la régence de Périclès avoit fait perdre l'habitude du travail et donné le goût des plaisirs, et qui regrettoient leur oisiveté et leurs spectacles, et non pas leur liberté.

Trasybule, que Pausanias appelle le plus sage et le plus courageux des Athéniens, conjura pour le salut de sa patrie. A la tête de soixante exilés comme lui, il détruisit la tyrannie, et rendit la liberté aux Athéniens. Mais pouvoit-il rendre à des hommes familiarisés avec les affrons et la honte, les mœurs et le courage convenable à un peuple libre? La démocratie va devenir l'empire d'une multitude insolente, et qui ne sera plus touchée de la gloire de ses pères. Tout mérite va être dégradé. Les talens militaires, les vertus civiles ne seront comptés pour rien. Les poètes, les musiciens, les comédiens, les décorateurs de théâtres deviendront les maîtres de la république. M'est-

il permis d'anticiper sur les temps? Eubule fera bientôt passer ce décret infâme, par lequel les fonds destinés à la guerre furent appliqués à l'usage des spectacles, et qui portoit peine de mort contre quiconque oseroit seulement en proposer la révocation. Cette indifférence léthargique pour le bien public, que Démosthène reproche aux Athéniens, est devenue l'esprit général de la république. « Vos Pa-
» nathénées et Bacchanales, leur dira
» bientôt cet orateur, se célèbrent tou-
» jours avec magnificence, et le jour
» même qui leur est destiné. Vous avez
» tout prévu, aucune difficulté ne vous
» arrête. S'agit-il de vos spectacles? La
» distribution des rôles est une affaire
» discutée avec une attention extrême,
» et personne de vous n'ignore le nom
» du citoyen que chaque tribu a choisi
» pour présider aux répétitions de ses mu-
» siciens et de ses athèles. Est-il question
» de votre sûreté, et de prévenir un en-
» nemi qui menace ouvertement votre
» liberté? Vous cessez d'être attentifs,
» les délibérations vous fatiguent, vous
» ne prévoyez rien; et si vous portez
» enfin un décret, il ne s'exécute jamais
» qu'en partie et trop tard. »

Pendant que les Spartiates se livroient à la joie, et croyoient régner désormais sans contestation sur la Grèce : « Dé- » fions-nous de nos triomphes, auroit dû » leur dire un sénateur digne de la place » qu'il occupoit dans sa patrie. Une con- » fiance immodérée accompagne toujours » la prospérité ; et c'est pour s'y être » livrés aveuglément après la guerre mé- » dique, que les Athéniens ont voulu » vous enlever l'empire de la Grèce. Vous » voyez quel est aujourd'hui le fruit de » leur ambition ; craignons que la nôtre » n'ait pas un succès plus heureux. Nous » venons de vaincre, et nous touchons » peut-être au moment de notre ruine. » Que nous sommes déjà loin de la pros- » périté, si nous pensons que nos passions » soient plus sages que les loix de Ly- » curgue ! Si l'ambition eût pu contri- » buer au bonheur de la république, nous » auroit-il ordonné de ne songer qu'à » notre conservation ?

» Dans un gouvernement tel que celui » de la Grèce, où toutes les villes sont » également jalouses de leur liberté, il » n'y a que l'estime et la confiance qui » puissent vous les soumettre aujourd'hui, » comme elles les ont autrefois soumises

» à vos pères. Qu'attendez-vous de la
» ruse ? avec quelqu'art qu'elle soit ap-
» prêtée, elle sera bientôt démasquée.
» Aurez-vous recours à la force ? elle
» échouera nécessairement ; votre triom-
» phe même en est la preuve. Dans quel
» épuisement n'êtes-vous pas tombés pour
» humilier Athènes ? A quels travaux,
» à quels revers ne vous exposez-vous
» pas, si la conquête de chaque ville
» vous coûte aussi cher que celle d'Athè-
» nes ? Pourquoi vous flattez-vous que
» l'asservissement des Athéniens prépare
» celui de la Grèce entière ? Nous avons
» vu les Grecs, alarmés de nos divisions
» et de nos projets, former des ligues
» et pourvoir à leur sûreté ; s'ils sont
» consternés dans ce moment, soyez sûrs
» qu'à cette consternation succédera bien-
» tôt une juste indignation : elle est déjà
» dans leur cœur.

» Mais je veux que les dieux, aussi
» injustes que nous, favorisent nos am-
» bitieuses entreprises ; vous dominerez
» sur la Grèce par la terreur ; mais vous
» devez prévoir dès ce moment, que vous
» ne pourrez conserver votre empire qu'en
» humiliant assez les esprits, pour qu'ils
» n'aient plus le courage nécessaire pour

» oser secouer votre joug. Dans quelle
» foiblesse ne jetterez-vous donc pas la
» Grèce, qui n'est puissante que parce
» qu'elle est libre? Si le roi de Perse tente
» une seconde fois de l'asservir, s'il se
» présente un autre ennemi sur nos fron-
» tières, quelles forces leur opposerez-
» vous? Avec vos esclaves, retrouverez-
» vous Salamine, Platée et Micale? Je ne
» vous prédis point des malheurs imagi-
» naires; ce que vous venez d'éprouver
» dans la guerre du Péloponèse suffit pour
» vous instruire de vos intérêts. Tant que
» nous avons été fidèlement attachés aux
» loix de Lycurgue, et que nous n'avons
» travaillé qu'à tenir la Grèce unie, rien
» n'a été capable d'altérer notre bonheur;
» et, malgré le petit nombre de nos ci-
» toyens, et le territoire borné que nous
» possédons, nos forces ont été insur-
» montables. Dès que vous n'avez voulu
» consulter que votre jalousie, votre ambi-
» tion et votre haine, vous avez été
» obligés de mendier la protection de la
» Perse que vous aviez vaincue; vous
» vous êtes vus réduits à rechercher la
» paix en combattant pour l'empire, et
» vous n'avez pu contraindre vos alliés

» à observer la trêve que vous avez con-
» clue avec les Athéniens.

« Ouvrons les yeux sur notre situa-
» tion; hâtons-nous, Spartiates, de jurer
» sur les autels des dieux que nous
» observerons les loix de Lycurgue; et
» que renonçant à une ambition funeste,
» qui nous donneroit bientôt tous les
» vices des autres peuples, nous allons
» respecter la liberté de la Grèce, et
» affermir son gouvernement ébranlé.

« Hâtons-nous d'assembler les Grecs;
» et loin de paroître devant eux avec la
» joie insultante d'un vainqueur, n'y pa-
» roissons qu'en habits de deuil, et hon-
» teux de l'état déplorable où la néces-
» sité nous a forcés de réduire les Athé-
» niens. En avouant nos torts avec ce
» peuple, dont nous n'aurions pas dû
» irriter l'ambition par notre jalousie,
» publions, qu'après les fatales divisions
» qui avoient éclaté, il étoit nécessaire
» de sacrifier l'implacable Athènes au
» repos public. En condamnant généreu-
» sement notre injustice à l'égard de la
» Grèce entière, sur laquelle nous n'a-
» vons aucun droit, regagnons par notre
» repentir la confiance que nous avons
» perdue par notre imprudente ambition.

» Prouvons que nous sommes incapables » de commettre une seconde fois les » mêmes fautes. Que tous les Grecs soient » libres, et qu'ils n'en puissent douter, en » nous voyant nous-mêmes travailler à » réparer les ruines d'Athènes. »

Lacédémone, quoiqu'enivrée de ses succès, auroit encore été capable de suivre ses conseils, s'ils lui eussent été donnés par le général qui venoit de la faire triompher; mais jamais Spartiate n'eut moins les mœurs de sa patrie que Lysandre. Sermens, traités, honneur, vertu, perfidie, tout ce que les hommes ont de plus saint ou de plus odieux, n'étoient que des vains noms pour lui. La qualité de citoyen lui parut trop basse, et il aspiroit à la couronne, non pas en tyran qui veut l'usurper par la force; mais en intrigant adroit, et sous prétexte de corriger le gouvernement de ses abus. Son projet, disent les historiens, étoit de décrier l'hérédité au trône, comme une loi grossière et barbare qui confioit souvent les rênes de l'état à un enfant, à un vieillard, ou à un homme capable à peine d'être citoyen; tandis que le bonheur de la société exige que la royauté soit le prix du mérite.

Pour préparer les esprits à une révo-

lution si impotrante, il fallût donner du goût pour les nouveautés, affoiblir le pouvoir des loix de Lycurgue, corrompre les mœurs et faire agir toutes les passions. Dans le moment qu'après tant de travaux, les Spartiates triomphoient de leurs ennemis, et que leur prospérité les rendoit moins attentifs sur eux-mêmes, il fut aisé à Lysandre de les tromper. Bien-loin de les ramener à leurs anciens principes, il leur persuada, au contraire, que d'autres temps et d'autres circonstances exigeoient d'eux un nouveau génie et une nouvelle politique. Ils transportèrent dans leur ville les dépouilles de leurs ennemis; ils levèrent des tributs sur leurs alliés; et commençant à penser que ceux qui possèdent l'autorité doivent en retirer le principal avantage, ils se préparoient à exercer sur la Grèce un empire aussi dur que celui des Athéniens. Tandis qu'en amassant un trésor, ils croyoient, sur la foi de Lysandre, se mettre seulement en état d'avoir une marine puissante, de porter la guerre loin de leur territoire, et d'étendre leur puissance, ils ne faisoient en effet que servir les vues d'un ambitieux qui n'avoit rien à espérer, tant que ses concitoyens pauvres et contens de leur

pauvreté, n'auroient aucun intérêt de ruiner les loix et de sacrifier l'état à leurs fortunes domestiques.

Lysandre persuada aux Lacédémoniens que tous les maux de la Grèce étoient nés de la trop grande liberté des Grecs; que pour empêcher leurs villes de trahir désormais leur devoir, il falloit y détruire le gouvernement populaire, et confier à des magistrats qu'il seroit facile de gagner ou d'intimider, l'autorité dont le peuple ne peut jamais jouir avec sagesse Il fit espérer aux Spartiates que les républiques consternées par la chûte d'Athènes, dont elles avoient craint et admiré la puissance, subiroient, sans oser se plaindre, le sort auquel on les destineroit. Il les condamna à perdre leurs loix et leur gouvernement; et les régens qu'il y établit, furent autant d'instrumens de son ambition, qui devoient donner à la Grèce les mouvemens qu'il desireroit.

La mort de Lysandre préserva les Spartiates des malheurs dont sa tyrannie les menaçoit; mais ils se trouvèrent avec un empire qu'il leur étoit impossible de conserver. Ils avoient au dehors des ennemis nombreux, et au dedans des vices encore plus dangereux. Quoiqu'on fût convenu, dit

dit Plutarque, que les richesses qu'on avoit apportées à Lacédémone seroient destinées aux seuls besoins de l'état, et qu'un citoyen convaincu de posséder quelque pièce d'or ou d'argent seroit puni de mort; l'or et l'argent se répandirent promptement du trésor public chez les citoyens, et avec l'avarice portèrent la dépravation des mœurs dans leurs maisons. Comment pouvoit-on espérer, ajoute sagement cet historien, que le particulier méprisât des richesses que le public estimoit? Que servoit-il que la loi veillât à la porte des Spartiates pour fermer à l'or l'entrée de leurs maisons, pendant qu'on ouvroit leur ame à la cupidité?

On se feroit cependant une peinture infidelle des désordres auxquels la république de Sparte se livra dans ces commencemens de corruption, si on en jugeoit par ceux que l'avarice et le luxe ont produits dans d'autres états. L'austérité des Lacédémoniens ne se façonnoit que lentement à cette élégance recherchée des plaisirs et des voluptés, qui accompagne l'oisiveté et l'abondance. Les richesses ne ruinèrent d'abord que quelques loix de Lycurgue; et l'habitude des

bonnes mœurs laissoit encore à des vices nouveaux une sorte de timidité qui en retardoit les progrès. De sorte que Lacédémone auroit présenté dans sa corruption même un spectacle digne de l'admiration des Grecs, s'ils eussent moins fait attention aux vertus qu'elle avoit abandonnées, qu'à celles qui lui restoient. Quoiqu'on n'osât pas encore jouir, on amassoit sourdement; et le citoyen, en attendant, pour étaler une fortune scandaleuse, que le nombre des coupables pût braver et opprimer la loi, étoit déjà plus attaché à son trésor qu'à la république. On ne voyoit qu'avec nonchalance le bien public; un peuple qui commence à se réformer, est capable d'exécuter de grandes choses, malgré les vices dont il n'a pu encore se corriger; mais un peuple qui dégénère et se corrompt, ne retire presque aucun avantage des vertus qu'il n'a pas encore perdues.

Quand Lacédémone n'auroit eu d'autre vice que cette ambition qui lui faisoit affecter ouvertement l'empire de la Grèce, je sais qu'entourée de peuples inquiets, jaloux et courageux, qui souffroient impatiemment son despotisme, elle devoit perdre son autorité. Je ne la blâme pas

d'avoir enfin succombé, puisque sa perte étoit inévitable; mais je la blâme de n'avoir pris aucune des précautions que lui prescrivoit la prudence la plus commune, pour prévenir, ou du moins reculer les dangers dont elle étoit menacée. Puisque les Spartiates étoient trop fortement attachés à leur ambition et à leur avarice pour rétablir l'ancien gouvernement; puisque leurs intérêts étoient désormais contraires à ceux du reste de la Grèce, et qu'ils ne pouvoient point s'en faire un rempart contre les Barbares, ils devoient donc recourir à cette politique de ruse et d'adresse, dont l'histoire offre tant de modèles, et qui est la seule que nous connoissons aujourd'hui en Europe; ils devoient donc diviser leurs voisins, et former des ligues et des alliances avec les étrangers. Sans parler des Thraces et des Macédoniens, il falloit que Lacédémone désavouât l'entretien du jeune Cyrus, et les Grecs qui l'avoient suivi dans son expédition; il falloit gagner les satrapes de l'Asie mineure, rechercher l'amitié d'Artaxerxès, et consentir de dépendre et de relever, pour ainsi dire, de sa couronne, pour règner sur la Grèce. Dans un ordre de choses tout nouveau,

les Spartiates conservèrent leurs anciens principes à l'égard des étrangers; et en faisant la guerre aux Perses, ils ébranlèrent et firent mépriser leur autorité dans la Grèce.

Dès qu'Agésilas commença à se rendre redoutable en Asie, Artaxerxès arma une flotte, dont il donna le commandement à Conon, Athénien, qui s'étoit réfugié dans ses états. Il dépêcha en même temps le Rhodien Timocrate dans la Grèce, pour y exciter un soulèvement contre Lacédémone. Cet émissaire, chargé d'y répandre des sommes considérables, mit les Athéniens en état de relever leurs murailles, et engagea sans peine les principaux citoyens de Thèbes, de Corinthe, d'Argos, etc. à faire une diversion dans le Péloponèse, en faveur de la cour de Perse. La victoire que les alliés remportèrent à Haliarte, causa un tel effroi aux Spartiates, qu'ils ordonnèrent à Agésilas d'abandonner ses conquêtes pour venir à leur secours. Les alliés battus à leur tour à Némée et à Coronée, ne demandèrent pas la paix; et malgré ces deux avantages, l'empire des Lacédémoniens étoit tellement ébranlé, que le roi de Perse, qui

avoit craint qu'Agésilas ne les chassât de ses états, fit dans la Grèce divisée, le rôle que leur république y auroit fait, si elle eût continué à aimer la justice, c'est-à-dire qu'il en fût l'arbitre. Il ordonna que toutes les villes fussent libres et se gouvernassent par leurs loix; les alliés qui ne pouvoient se livrer à leur ressentiment, et continuer la guerre sans recevoir des subsides de la Perse, et les Spartiates qui étoient épuisés, souscrivirent également aux conditions qu'on leur imposoit: tel étoit l'avilissement où les vices et les divisions des Grecs les avoient jetés.

En cédant à la nécessité, Lacédémone toujours ambitieuse, et que ses disgraces n'avoient point éclairée sur ses intérêts, ne posa les armes que dans le dessein de les reprendre à la première occasion favorable. Elle se présenta bientôt; la cour de Perse ayant cessé de s'occuper des Grecs qu'elle ne craignoit plus, Olynte, Philionte, la Corinthie, l'Attique, l'Argolide, la Béotie, toute la Grèce, en un mot, éprouva la supériorité des Spartiates; et c'est de la forteresse de Cadmée, où ils avoient établi les tyrans qui

règnoient en leur nom sur la ville de Thèbes, que partit enfin le coup fatal qui devoit détruire leur puissance.

On peut voir dans les historiens à quels excès les tyrans de Cadmée se portèrent, et avec combien de courage et d'habileté Pélopidas les fit périr, et reprit cette citadelle avant que les Lacédémoniens pussent la secourir. Cet acte d'hostilité fut l'origine d'une petite guerre, dans laquelle les Thébains eurent de fréquens avantages. La maniére dont Agésilas se conduisit, feroit conjecturer que les succès qu'il avoit eus en Asie, étoient moins l'ouvrage de sa capacité que de l'ascendant des Grecs sur les Perses, si on ne pouvoit accuser son grand âge d'avoir éteint ce feu, cette activité, cette prévoyance, dont Xénophon nous a laissé un bel éloge. Ce prince n'entreprit rien de grand ni de décisif; on lui reproche avec raison que ses courses sur les terres des Thébains n'étoient propres qu'à essayer leur courage, et leur apprendre la guerre.

Thèbes fut alors gouvernée par Pélopidas et Epaminondas. Il étoit naturel que dans une ville corrompue, ou plutôt qui n'avoit jamais eu de sages loix, et qui

étoit divisée par des factions, ces deux grands hommes fussent rivaux, et que leur jalousie nuisît aux affaires de leur patrie; mais leur vertu égale à leurs talens ne leur donna qu'un même intérêt, et les unit par les liens de la plus étroite amitié. Pélopidas méprisoit les richesses, au milieu desquelles il étoit né; Epaminondas eût craint que la fortune ne troublât par ses faveurs la pauvreté philosophique dont il jouissoit. Le premier, impétueux, actif, ardent à la guerre, et savant dans toutes ses parties, aimoit moins sa réputation que sa patrie; éloge rare: il sut gré à son ami d'être plus utile que lui aux Thébains. Epaminondas, de son côté, sembloit ignorer la supériorité de ses talens. Il avoit passé, malgré lui, des écoles de la philosophie au gouvernement de l'état, et joignoit les vertus de Socrate au courage, aux lumières et aux talens de Thémistocle.

Pélopidas gagna la bataile de Tegyre; et ce fut, dit Plutarque, un essai de cette fameuse journée de Leuctres qui décida de la fortune des Lacédémoniens. Jusqu'alors un citoyen qui auroit fui devant l'ennemi, ou perdu ses armes, devoit être noté d'infamie. Exclus des magistra-

tures, des assemblées publiques, et, pour ainsi dire, du commerce des hommes, une famille auroit cru partager sa honte en s'alliant avec lui par le mariage. Il étoit permis à tous les citoyens qui le rencontroient de le frapper, et la loi lui refusoit le droit de se défendre. Le nombre des citoyens qui se déshonorèrent à Leuctres effraya Agésilas. Voyant la république épuisée d'hommes, il ouvrit l'avis de laisser pour cette fois sans exécution la loi qui flétrissoit la lâcheté; et pour conserver quelques défenseurs inutiles à la patrie, acheva de perdre un gouvernement, dont les vertus militaires devoient être le principal ressort, depuis que les Spartiates n'avoient plus le mépris des richesses, l'amour de la pauvreté et la modération que Lycurgue leur avoit donnés. On ne peut lire l'histoire de ce peuple, célèbre et le plus vertueux de l'antiquité, et voir sa fin malheureuse, quand il se croit parvenu au faîte de la puissance, sans se sentir attendri sur le sort de l'humanité et la fragilité de nos vertus. C'est aux hommes destinés à gouverner les états qu'il appartient de puiser dans ces grands événemens les

lumières nécessaires pour rendre les peuples vraiment heureux et puissans.

Epaminondas confirma l'abaissement de Sparte, en bâtissant, sur la frontière de la Laconie, Mégalopolis, qu'il peupla des Arcadiens auparavant distribués en petites bourgades, et qui, après leur réunion, connurent leurs forces, et furent en état de se venger des injures que Lacédémone leur avoit faites. Il rappella dans le Péloponèse les Messéniens, qui, dispersés depuis près de trois siècles dans la Grèce ou dans les provinces voisines, conservoient, par une espèce de prodige, leurs mœurs, le souvenir des grandes actions d'Aristomène, leur haine contre les Spartiates, et l'espérance de se venger et de les accabler.

Les Lacédémoniens, encore défaits à Mantinée par les Thébains, tombèrent dans l'avilissement le plus honteux, dès que l'éphore Epitadeus, ouvrant une libre carrière à l'avarice, eût porté une loi par laquelle il étoit permis de vendre ses possessions, et d'en disposer par testament. L'avidité des riches envahit toute la Laconie, et les citoyens sans patrimoine mendièrent servilement leur fa-

veur, ou excitèrent des séditions pour recouvrer les biens qu'ils avoient perdus. Les mains des Spartiates que Lycurgue avoit destinées à ne manier que l'épée, la lance et le bouclier; se déshonorèrent parmi les instrumens des arts que le luxe introduisit dans la Laconie étonnée.

LIVRE III.

THEBES, après ses victoires, auroit réformé son gouvernement et ses loix; elle auroit eu une armée de terre comme Lacédémone, et une flotte comme Athènes; elle auroit pris subitement les mœurs et la politique que doit avoir une puissance dominante, qu'elle n'auroit pu conserver l'empire de la Grèce. Cette république trop long-temps décriée par la pesanteur d'esprit de ses citoyens, ses divisions domestiques et son alliance avec Xerxès, n'avoit point préparé les Grecs à avoir pour elle ce respect, ouvrage du temps, qui doit servir de base à l'élévation d'un état, et dont rien ne tient la place. Epaminondas, toujours juste et maître de lui-même dans ses plus grands succès, ne fut jamais tenté d'en abuser. Condamnant la dureté des Athéniens et des Spartiates à l'égard de leurs alliés et de leurs ennemis, il traita avec la plus grande humanité Orchomène et les villes de la Phocide, de la Locride et de l'Etolie; il laissa à chaque peuple ses

loix, ses magistrats et son gouvernement; il ne chercha qu'à rendre chère et précieuse l'alliance de sa patrie, et cependant personne ne tint compte aux Thébains des vertus de leur général.

« Athènes a été humiliée, disoit aux » Thessaliens, Jason, tyran de Phères; » la grandeur de Sparte n'est plus; les » Thébains s'élèvent, et je prévois leur » décadence: songez donc à votre tour » à vous emparer de l'autorité qu'ils vont » perdre. » Ce que Jason disoit imprudemment aux Thessaliens, il n'y avoit point de magistrat dans la Grèce qui ne le dît à sa république; il n'y avoit point de ville qui ne crût devoir aspirer à la même fortune que les Thébains; aucune n'étoit assez sage pour être effrayée de l'abaissement des Athéniens et des Spartiates, et toutes se flattoient follement d'affermir leur empire par une ambition plus habile. C'est ce que vouloit dire Démosthène, quand il se plaignoit qu'il s'élevât de toutes parts des puissances qui se vantoient de prendre la Grèce sous leur protection, et qui ne cherchoient en effet qu'à opprimer, ou du moins à subjuguer leurs voisins. « Les Grecs, disoit-» il, sont actuellement leurs plus grands

ennemis

» ennemis. Argos, Thèbes, Corinthe,
» Lacédémone, l'Arcadie, l'Attique, cha-
» que contrée, je n'en excepte aucune,
» se fait des intérêts à part. »

Cette anarchie, ainsi que le remarque Diodore, étoit l'ouvrage du traité qu'Athènes et Lacédémone avoient conclu la dixième année de la guerre du Péloponèse; et par lequel elles avoient sacrifié à une avidité mal-entendue les intérêts de leurs alliés. En convenant de rester saisies des places qu'elles occupoient, elles se réservèrent, par une clause expresse, la faculté de changer leurs conventions, ou de dresser de nouveaux articles, suivant que le bien de leurs affaires l'exigeoit. Il n'en avoit pas fallu davantage, ajoute le même historien, pour répandre l'alarme dans toute la Grèce. L'abus que ces deux républiques faisoient depuis long-temps de leur puissance, fit croire qu'elles ne se réconcilioient que pour opprimer de concert leurs alliés, ou en partager les dépouilles; et on ne songea qu'à former des ligues contre la tyrannie qu'on craignoit. Argos, Thèbes, Corinthe et Elis étoient à la tête de ces négociations, et cent alliances particulières que firent les Grecs, achevèrent de ruiner leur alliance géné-

rale. Le conseil des amphictyons ne conserva aucun crédit; les peuples les plus puissans dédaignèrent d'y envoyer leurs députés; les autres n'y parurent que pour faire des plaintes inutiles; et on ne vit de tout côté que des assemblées particulières qui étoient autant de conjurations contre la Grèce.

Il étoit d'autant plus difficile de voir rétablir l'ordre détruit par tant d'intérêts opposés, et une longue suite d'injustices, que les factions qui s'étoient formées dans la plupart des républiques ne laissoient plus aucune autorité aux loix. Dès les premières années de la guerre du Péloponèse, dit Thucydide, il avoit éclaté des querelles funestes entre les Corcyréens. Sous prétexte d'étendre et de conserver les droits du peuple, ou de n'élever que les plus honnêtes gens aux charges de la république, les magistrats et les citoyens les plus accrédités, qui ne songeoient en effet qu'à se rendre plus puissans et plus riches, n'eurent point d'autre règle de conduite que leur intérêt particulier. L'avarice et l'ambition formèrent des partis, qui, s'accréditant peu-à-peu sous la protection d'Athènes et de Lacédémone, devinrent bientôt incapables de se récon-

cilier. Les Spartiates favorisoient l'aristocratie, c'est-à-dire, le pouvoir des magistrats, et vouloient que le sénat eût la principale part aux affaires de Corcyre; parce qu'une longue expérience leur avoit appris qu'on ne peut jamais compter sur les engagemens d'une république où la multitude gouverne. Les Athéniens, au contraire, appuyoient de tout leur crédit les prétentions du peuple, et les établissemens les plus favorables à la démocratie; soit parce qu'ils avoient eux-mêmes ce gouvernement, soit simplement pour contrarier les Lacédémoniens leurs ennemis.

Cette maladie des Corcyréens, continue Thucydide, étoit devenue une sorte de contagion qui infecta rapidement toute la Grèce. La crainte que les nobles, les riches et le peuple avoient toujours eue les uns des autres, depuis qu'ils avoient secoué le joug de leurs capitaines, avoit dans tous les temps excité quelques séditions; mais ces troubles n'eurent presque jamais des suites fâcheuses, tant que Lacédémone, attachée à ses devoirs, n'interposa sa médiation que pour rapprocher les esprits et favoriser la justice; et qu'Athènes, occupée de ses propres révo-

lutions, négligeoit les affaires de ses voisins. Tout changea de face, dès que ces deux républiques regardèrent les différens partis qui divisoient Corcyre, comme des moyens dont leur ambition pouvoit se servir pour se faire des partisans. Il n'y eut plus d'intrigant ni d'ambitieux dans la Grèce qui ne comptât sur la protection des Spartiates ou des Athéniens, s'il excitoit des troubles dans sa patrie; cette espérance les enhardit, et toutes les villes tombèrent dans une extrême anarchie.

On se fit des prétentions excessives, et on les soutint avec opiniâtreté. Aux raisons de ses adversaires, le parti qui avoit tort n'opposoit que des clameurs insolentes et tumultueuses, et réduisoit ses ennemis au désespoir. On prit des armes pour se rendre aux assemblées, et on s'y porta aux dernières extrémités; parce que la faction qui avoit l'avantage, ne se bornant pas à affermir son pouvoir, vouloit encore goûter le plaisir de se venger des injures qu'elle avoit reçues. Les vices et les vertus changèrent subitement de nom; l'emportement fut appellé courage, et la fourberie prudence. L'homme modéré passa pour un lâche,

l'effronté pour un ami zèlé, et la politique devint l'art de faire et non de repousser le mal. Il n'étoit permis à aucun citoyen d'être neutre et homme de bien; et les sermens ne furent que des pièges tendus à la crédulité. Enfin, selon le rapport du même historien, s'il y avoit quelque consolation dans ces malheurs, c'est que les esprits les plus grossiers avoient souvent l'avantage; se défiant de leur capacité, ils recouroient à des remèdes prompts et violens, tandis que leurs ennemis étoient les dupes de leur finesse et de leurs artifices.

Ces désordres, dit Diodore, s'accrurent encore quand les Thébains, après la mort d'Epaminondas, déchurent subitement de l'élévation où ce capitaine les avoit portés. Tous les jours quelque ville bannissoit une partie de ses citoyens; et ces proscrits, errans de contrées en contrées, cherchoient des ennemis à leur patrie. Dans le moment qu'ils s'y attendoient le moins, ils étoient rappellés par une faction qui avoit besoin de leur secours pour se maintenir à la tête du gouvernement, et qui bientôt après succomboit elle-même dans une nouvelle révolution.

Chaque république avoit autant d'intérêts différens, que de partis qui la divisoient. Ces intérêts multipliés à l'infini, se croisoient, se choquoient, se détruisoient continuellement. Vous étiez aujourd'hui l'allié d'une ville, et demain elle étoit votre ennemie. Vos partisans ont été bannis ou massacrés, et une faction contraire gouverne déjà les affaires par des principes opposés. Chaque jour voit entamer quelques nouvelles négociations; chaque nouvelle négociation, en donnant de nouvelles craintes et de nouvelles espérances, prépare une nouvelle révolution qui en produira mille; et la politique toujours incertaine, ne peut donner aucun conseil ni prendre aucune résolution salutaire.

Les Grecs ramenés à ces temps de troubles, dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage, étoient trop pleins de haine et de défiance les uns pour les autres, pour former une seconde fois les nœuds de cette confédération qui avoit fait leur force. Dès qu'un peuple libre est assez corrompu pour ne vouloir plus obéir à ses loix, il se familiarise avec ses vices, il les aime, et il est rare qu'un citoyen ou qu'un magistrat ait assez de

courage pour lutter contre les préjugés, les coutumes et les passions qui règnent impérieusement sur une multitude indocile, et assez de crédit pour persuader à ses concitoyens de remonter, en faisant un effort sur eux-mêmes, au point dont ils sont déchus. Si une seule république est, en quelque sorte, incapable de réforme, que pourroit-on espérer de la Grèce, qui renfermoit autant de républiques que de villes? L'histoire entière offre à peine trois ou quatre exemples de peuples libres qui aient souffert qu'un législateur les privât de leurs erreurs et de leurs abus.

Il falloit que les Grecs apprissent par des expériences multipliées à se désabuser de leur ambition, de leur avarice, de leur politique frauduleuse; et à force de malheurs, recommençassent à se lasser de leur situation présente. En attendant cette révolution, qui devoit être d'autant plus lente, qu'ils avoient été plus vertueux et qu'ils étoient plus éclairés sur les devoirs de la société, ils devoient se déchirer eux-mêmes par leurs guerres domestiques; et leur foiblesse, suite nécessaire de leurs divisions, les exposoit à devenir la proie des étrangers.

Heureusement pour la Grèce, il ne restoit pour l'Asie aucune étincelle du génie ambitieux de Cyrus; les rois de Perse s'étoient livrés depuis long-temps à une oisiveté voluptueuse. Ils se renfermoient dans leurs palais, et laissoient régner sous leur nom des ministres avares, cruels, ignorans, infidèles, et occupés à retenir dans l'esclavage des provinces qui y étoient accoutumées. Artaxerxès, surnommé Longuemain, ayant été invité par les Grecs mêmes de prendre part à leurs querelles, se contenta de les armer les uns contre les autres, de balancer leurs avantages et de nourrir leur rivalité. Il pouvoit les subjuguer, et il ne voulut que les occuper chez eux et les empêcher de passer en Asie; ce ne fut point sa modération, ce fut sa crainte qui lui inspira cette politique. Xerxès II et Sogdian ne firent que paroître sur le trône, qu'ils déshonorèrent par leurs débauches et leurs cruautés. A ces deux monstres avoit succédé Darius-Nothus; c'étoit un esclave couvert des ornemens royaux. Fait pour obéir, chacun voulut le gouverner, et il ne secoua le joug de quelques eunuques qui en avoient fait l'instrument de leurs injustices, que pour passer sous celui de sa femme,

Artaxerxès-Memnon auroit pu venger la Perse; mais à mesure que les vices d'une liberté mal réglée se multiplioient dans la Grèce, l'Asie de son côté paroissoit de jour en jour plus dégradée par les vices du despotisme. Ce prince étoit d'ailleurs incapable de former un projet hardi; la retraite des dix mille après la défaite de Cyrus le jeune, et les victoires d'Agesilas, l'avoient accoutumé à trembler au seul nom des Grecs. L'Illyrie, l'Epire et la Thrace étoient toujours occupées à faire la guerre à leurs anciens ennemis, sans pouvoir obtenir des avantages décisifs. Enfin la Macédoine, qui n'avoit encore joui d'aucune considération, se trouvoit dans la situation la plus fâcheuse, lorsque les nœuds de l'ancien gouvernement des Grecs furent rompus.

Amyntas, père de Philippe, avoit été un prince foible : accablé par la puissance des Illyriens, et prêt à perdre sa couronne, il ne lui resta d'autre ressource pour se venger de ses défaites et faire des ennemis à ses vainqueurs, que de céder ses états aux Olynthiens. Après avoir éprouvé les plus cruels revers, il fut rétabli sur le trône par les Thessaliens; il continua à régner avec la molle

timidité d'un homme qui a vu de près sa ruine, et qui n'a dû son salut qu'à des secours étrangers. Alexandre son fils aîné lui succéda, et ses sujets ne surent pas obéir à un roi qui ne savoit pas commander. En même temps qu'il éprouvoit l'ascendant des Illyriens, une partie de la Macédoine se révolta; et ses états étoient presqu'entièrement envahis par ses ennemis quand il mourut.

Moins digne encore de son rang que le prince auquel il succédoit, Perdiccas n'avoit aucun talent propre à le faire respecter, même dans les circonstances où il n'auroit eu à gouverner qu'un peuple heureux et soumis. Ptolomée, fils naturel d'Amyntas, se cantonna dans une province de la Macédoine, et s'y rendit indépendant. Pausanias, prince du sang, qui avoit été banni, rentra dans le royaume à la faveur des troubles qui le divisoient, et se fit un parti considérable des mécontens et de cette foule d'hommes obscurs et inquiets qui ont tout à espérer et rien à perdre dans une révolution. Perdiccas fut tué dans une bataille qu'il livra aux Illyriens; et la Macédoine étoit assez malheureuse pour regarder sa mort comme un malheur; parce que sa couronne passoit sur la tête d'un enfant.

Pausanias que tout favorisoit, aspira alors ouvertement au trône; et Argée, autre prince du sang, et qui avoit la même ambition, leva une armée pour prévenir son rival. Les étrangers profitèrent de ces divisions domestiques, et ils avoient déjà pénétré dans le cœur de l'état, lorsque Philippe, le dernier des fils d'Amyntas, et qui étoit en ôtage à Thèbes, s'échappa pour aller au secours du royaume de ses pères. Qui croiroit, en jettant les yeux sur ce pays ma heureux, qu'on y dût bientôt forger les chaînes qui devoient asservir la Grèce et l'Asie entière? A peine Philippe parut-il en Macédoine, qu'on s'y ressentit de sa présence. Il fut fait régent du royaume pendant la minorité du jeune Amyntas, son neveu; mais les Lacédémoniens éprouvant bientôt combien il leur importoit d'obéir à un prince tel que Philippe, lui déférèrent la couronne.

Quelle que fût la situation de la Macédoine, ses maux n'étoient point incurables comme ceux de la Grèce. Les prédécesseurs de Philippe n'avoient pas exercé sur leurs sujets cette autorité aveugle et absolue qui dégradoit l'humanité dans la Perse, et quand les monarchies ne sont pas encore dégénérées en ce des-

potisme qui ôte à l'ame tous ses ressorts, le citoyen conserve le sentiment de la vertu et du courage, et le prince se crée, lorsqu'il le veut, une nation nouvelle. Le peuple, accoutumé à obéir sans lâcheté, et qui n'est point son propre législateur, ne résiste jamais aux exemples de ses maîtres. Il sort de son assoupissement, quitte ses vices, et, sans qu'il s'en aperçoive, prend un nouveau caractère et la vertu qu'on veut lui donner.

Jamais prince ne fut plus propre que Philippe à produire de ces heureuses révolutions. Loin que les talens avec lesquels il étoit né eussent été étouffés par une mauvaise éducation, les malheurs de sa famille avoient servi à les développer et les étendre. Elevé dans une république où le peuple jaloux de sa liberté méprise la monarchie, il n'y vit rien de cet orgueil, de ce faste, de cette flatterie qui assiègent les cours, enivrent les princes de leur puissance, et leur persuadent qu'ils sont assez grands par leur place, pour n'avoir pas besoin d'une autre sorte de grandeur. Témoin des ménagemens avec lesquels le magistrat d'une démocratie exerce l'autorité qui lui est confiée, insinue ses sentimens, et subjugue avec art une multitude

multitude qui est son maître ; il feignit sur le trône cette modération, cette patience, cette douceur et ce respect pour les loix, qui donneront toujours une puissance sans bornes à un prince qui ne voudra paroître que le ministre de la justice.

Tandis que Philippe fait la guerre à Argée, homme opiniâtre, ambitieux et brave, qu'on ne peut réduire qu'en l'accablant, c'est par des négociations qu'il travaille à ruiner Pausanias. En même temps qu'il prodigue l'argent et les promesses pour détacher la Thrace des intérêts de ce rebelle, il le flatte, lui donne des espérances, et le retient dans l'inaction jusqu'à ce qu'il puisse le menacer de ses forces réunies. Obligé de conquérir son royaume, Philippe commence par préparer à la victoire des soldats accoutumés à fuir; il leur donne du courage, en mettant en honneur dans son armée la patience, la frugalité, l'obéissance et les exercices du corps. Pour leur inspirer de la confiance et leur apprendre à se respecter eux-mêmes, il leur témoigne d'avance une estime qu'ils ne méritent pas encore : il essaie peu-à-peu leur bravoure, et les façonne à l'art de vaincre, en combattant lui-même à leur tête. Formé,

en un mot, à la guerre sous Epaminondas, il transporta en Macédoine la discipline que les Thébains devoient à ce grand homme, et il inventa la phalange.

Cet ordre de bataille, qui parut si redoutable à Paul Emile, dans un temps cependant qu'on l'avoit affoibli en voulant le perfectionner, ne formoit à sa naissance qu'une masse de six à sept mille hommes rangés sur seize de profondeur. Tous les phalangistes serrés les uns contre les autres, étoient armés de longues piques; celles de la dernière ligne débordoient de deux pieds la première, et les autres à proportion; de sorte que la phalange offrant un front hérissé d'armes sans nombre, paroissoit inaccessible à ses ennemis, et devoit accabler par son poids tout ce qui se présentoit devant elle.

Polybe a comparé cette ordonnance à celle des Romains; et il préfère celle-ci, parce que la phalange devoit rarement trouver un terrein qui lui convînt pour combattre. Une hauteur, un fossé, une fondrière, une haie, un ruisseau, tout en rompoit l'ordre. Sans aucun obstacle étranger, il étoit même très-difficile, soit qu'elle se mît en mouvement pour attaquer, soit qu'elle reculât elle-même de-

vant l'ennemi, qu'elle ne souffrît pas quelque flottement dans sa marche; et dès qu'elle cessoit d'être unie, elle étoit vaincue. Il étoit aisé de pénétrer dans les intervalles qu'elle laissoit en se rompant; et le soldat phalangiste, qui ne pouvoit faire aucune évolution, se rallier en ordre, ni combattre corps à corps avec avantage, à cause de la longueur de ses armes, devoit fuir ou se laisser tuer sans se défendre.

Cette critique de Polybe étoit très-judicieuse dans le temps qu'il la fit. Les successeurs de Philippe, en portant la phalange à seize mille hommes, avoient infiniment multiplié les obstacles qui s'opposoient à sa marche et à ses manœuvres. Il est vrai même que la manière des Romains de ranger leurs armées sur trois lignes, et par corps séparés également propres à combattre sur tous les terreins, à faire toutes évolutions, à se protéger réciproquement, à agir séparément ou ensemble, selon les besoins, et à se transporter avec célérité d'un lieu à un autre, étoit sans doute plus simple, plus savante, et leur donnoit un grand avantage. Mais cette ordonnance ne convient qu'à des troupes extrêmement exercées, et accou-

tumées à la discipline la plus exacte. Les Macédoniens n'étoient point tels quand Philippe parvint à la couronne; il falloit leur faire un ordre de bataille qui par sa nature leur inspirât de la confiance, et n'exigeât presqu'aucune expérience dans le maniement des armes et les manœuvres de la guerre.

Dès que la tranquillité fut rétablie dans l'intérieur de la Macédoine, Philippe s'appliqua à en faire valoir toutes les parties; il craignit de donner des forces à un abus, s'il l'attaquoit sans être sûr de le ruiner. Il feint de ne pas voir le vice dont il ne peut extirper la racine, et ne songe à établir un ordre inutile, qu'après avoir trouvé le moyen de l'affermir. Il fait des loix, et a déjà préparé les esprits à leur obéir; il imprime un nouveau mouvement à la Macédoine, et rien n'y demeure oisif et inutile : telle est la marche d'une ambition éclairée qui se prépare des succès certains; avant que d'élever l'édifice, elle en a jeté les fondemens.

Philippe avoit réussi à ruiner les plus grands ennemis de la Macédoine, je veux dire, la paresse de ses sujets, leur timidité et leur indifférence pour le bien public; mais il n'avoit point tenté ces grandes

entreprises en philosophe politique qui ne cherche que la prospérité de l'état et le bonheur des citoyens : c'étoit un ambitieux qui ne vouloit qu'associer les Macédoniens à son ambition pour en faire les instrumens de sa fortune, et dès-lors il se présenta un écueil bien dangereux pour lui. Ce prince avoit visité les principales républiques de la Grèce; il en avoit étudié par lui-même le génie, les intérêts, les forces, la foiblesse et les ressources. Il connoissoit la situation d'Athènes; il avoit été témoin de la décadence de Sparte; il voyoit que Thèbes ne conservoit, après la mort d'Epaminondas, que l'orgueil d'une grande fortune. Toute la Grèce, ainsi qu'on l'a vu, divisée par les passions funestes qu'avoit fait naître la guerre du Péloponèse, sembloit se précipiter au-devant du joug, et ne demander qu'un maître. En y entrant on étoit sûr d'y trouver des alliés. Quelles espérances ne pouvoit pas concevoir Philippe? Après avoir subjugué la nation la plus célèbre de la terre, il devoit se flatter qu'aucun de ses ennemis n'oseroit lui résister.

Qu'on me permette de le remarquer, l'histoire offre mille exemples d'états,

qui, malgré les avantages très-considérables qu'ils ont obtenus à la guerre, sont restés dans leur première obscurité, et se sont même ruinés, pour avoir ignoré qu'il y a dans la politique un art supérieur à celui de gagner des batailles, une science plus utile que les forces, la science de les employer. C'est cet art que savoient si bien les Romains de ménager leurs forces, de les déployer à propos, et de ne se jamais faire un nouvel ennemi avant que d'avoir accablé celui qui les avoit offensés. Philippe sut, comme eux, qu'il faut observer un ordre pour ne point avoir de succès infructueux; que telle opération, difficile et inutile par elle-même en l'entreprenant la première, deviendroit aisée, confirmeroit les avantages précédens, et en assureroit de nouveaux, si on la faisoit précéder par une autre entreprise. Que si ce prince en effet eût d'abord attaqué les Grecs, les anciens ennemis de la Macédoine n'auroient pas manqué de recommencer leurs hostilités. Péoniens, Thraces, Illyriens, eussent été autant d'auxiliaires de la Grèce; et Philippe, obligé de suspendre ses efforts d'un côté pour marcher de l'autre, se seroit mis dans la nécestité de diviser

ses forces. Allant sans cesse des Grecs aux Barbares et des Barbares aux Grecs, sans pouvoir rien finir, il eût multiplié les obstacles qui s'opposoient à son ambition. S'il n'eût pas échoué, il auroit fallu du moins vaincre à la fois et avec beaucoup de peine, des ennemis qu'on pouvoit plus aisément accabler les uns après les autres.

Philippe tourne d'abord ses forces contre les Péoniens, et les subjugue. Il attaque ensuite les Illyriens, défait à leur tour les Thraces, enlève aux uns et aux autres les conquêtes qu'ils avoient faites sur la Macédoine, détruit leurs principales forteresses, en construit sur ses frontières; et ce n'est qu'après avoir humilié les Barbares, et mis ses provinces en sûreté, qu'il médita la conquête de la Grèce.

La plupart des entreprises échouent parce qu'on commence à les exécuter dans le moment même qu'on en conçoit le projet; n'ayant pas prévu d'avance les obstacles, rien ne se trouve préparé pour les vaincre. On se hâte de faire des dispositions, et cependant on ne voit encore les objets que confusément, et à travers la passion dont on est trompé. Hors

d'état de résister aux premiers accidens qui surviennent, on s'en trouve accablé; on obéit aux événemens, au lieu d'en être le maître; et la politique, aussi incertaine que la fortune, n'a plus de règle. Plus communément encore, les états n'ont qu'un but vague et indéterminé de s'agrandir, et dès-lors une puissance sans alliés et suspecte à tous ses voisins, ne sait jamais précisément à quel peuple elle aura affaire; elle ne peut diriger ses vues au même point, préparer par des négociations le progrès de ses armes, ni jouir de tous les avantages qui lui sont naturels. Il est rare enfin qu'un peuple sache profiter de tous les vices de ses ennemis, et en les attaquant par leur foible, ait l'habileté de n'opposer que le côté par lequel il leur est supérieur.

Philippe médita long-temps son entreprise contre les Grecs. Il se dispose à les attaquer, et il veut qu'on le croie occupé d'idées étrangères à la guerre. Sous prétexte que ses finances sont épuisées, et qu'il veut bâtir des palais et les orner de tout ce que les arts ont de plus précieux; il fait dans toutes les villes de la Grèce des emprunts considérables

à gros intérêt, et tient par-là entre ses mains la fortune des principaux citoyens de chaque république. Il se fait des pensionnaires, en ne paroissant avoir que des créanciers; il cherche à multiplier les vices des Grecs pour les affoiblir, et croit être déjà maître d'une ville, quand il y a corrompu quelques magistrats.

Avec quelque soin qu'il eût exercé les Macédoniens à la guerre, il ne voulut jamais vaincre par la force, que les difficultés que sa prudence ne pouvoit lever. Dans la crainte qu'il ne se forme quelque ligue contre lui, il s'étudie à aigrir les jalousies et les haines qui divisoient les Grecs. Pour leur donner de nouvelles espérances, de nouvelles craintes, de nouveaux intérêts, il flatte l'orgueil d'une république, promet sa protection à celle-ci, recherche l'amitié de l'autre, refuse, accorde ou retire ses secours, suivant qu'il lui importe de hâter ou de retarder les mouvemens de ses alliés et de ses ennemis. Tantôt il soumet un peuple par ses bienfaits; c'est le sort des Thessaliens qu'il délivre de leurs tyrans, et qu'il fait rétablir dans le conseil des amphictyons. Tantôt il semble ne se prêter qu'à regret à l'exécution des

desseins qu'il a lui-même inspirés. S'il porte la guerre dans une province de la Grèce, il s'y est fait appeller; c'est ainsi qu'il n'entre dans le Péloponèse qu'à la prière de Messène et de Mégalopolis, que les Lacédémoniens inquiétoient. Sent-il l'importance de s'emparer d'une ville? Il ne cherche point à l'irriter; il lui offre, au contraire, son amitié, et chatouille adroitement son ambition pour la brouiller avec ses voisins. Mais à peine cette malheureuse république, trop fière de l'alliance de la Macédoine, a-t-elle donné dans le piège qu'on lui a tendu, que Philippe faisant jouer les ressorts qu'il a préparés pour se ménager une rupture, ou feignant de prendre la défense des opprimés, détruit son ennemi sans se rendre odieux. Les Olynthiens furent les dupes de cette politique, lorsque comptant trop sur sa protection, ils indisposèrent contre eux ceux de Potidée.

Jamais prince, pour se rendre impénétrable, ne sut mieux que Philippe l'art de varier sa conduite, sans abandonner ses principes: négociations, alliances, paix, trèves, hostilités, retraites, inaction; tout est employé tour-à-tour, et tout le conduit également au but, du-

quel il paroît toujours s'éloigner. Habile à manier les passions, à faire naître des lueurs, des doutes, des craintes, des espérances, à confondre ou à séparer les objets; ses ennemis sont toujours des ambitieux, et ses alliés des ingrats; et il recueille seul tout le fruit des guerres où il n'étoit qu'auxiliaire.

Le plus grand pas que Philippe fit pour parvenir à la domination de la Grèce, ce fut de se faire charger par les Thébains de venger le temple de Delphes, du sacrilège des Phocéens qui labouroient à leur profit une partie du territoire de Cirrée consacré à Appollon, et qui, persistant dans leur impiété, refusoient de payer l'amende à laquelle ils avoient été condamnés par les amphictyons. La guerre sacrée duroit depuis dix ans; presque tous les peuples de la Grèce y avoient déjà pris part, et des succès partagés sembloient devoir l'éterniser, lorsque les Thébains épuisés eurent enfin recours à Philippe. Ce prince entra dans la Locride à la tête d'une armée considérable; et Phalæcus, général des Phocéens, n'étant pas en état de livrer bataille à un ennemi qui le serroit de près, fit des propositions d'accommodement. On lui

permit de se retirer de la Phocide avec les soldats qu'il soudoyoit aux dépens des richesses qu'il avoit pillées dans le temple de Delphes ; et les Phocéens, après sa retraite, furent obligés de recevoir la loi de Philippe et des Thébains. Le droit de députer au conseil amphictyonique, que perdirent les vaincus, fut annexé pour toujours à la Macédoine, qui partagea encore avec les Béotiens et les Thessaliens la prérogative de présider aux jeux pythiques, dont les Corinthiens furent privés en punition des secours qu'ils avoient prêtés aux Phocéens.

Ces deux avantages par eux-mêmes paroissoient peu considérables ; mais ils changeoient en quelque sorte de nature entre les mains de Philippe. Les jeux pythiques, de même que les autres solemnités de la Grèce, ne se passoient plus, il est vrai, qu'en spectacles et en fêtes inutiles ; mais, puisque les Grecs étoient devenus assez frivoles pour en faire un objet important, il n'étoit pas indifférent à un prince aussi adroit que Philippe d'y présider, et d'avoir en quelque sorte l'intendance de leurs plaisirs. Quoique l'assemblée des amphictyons ne conservât quelqu'autorité qu'autant que ses décrets intéressoient

intéressoient la religion, et que les coupables envers les dieux avoient des ennemis puissans parmi les hommes, Philippe gagnoit beaucoup à y être agrégé. Quel prince étoit plus propre à profiter des superstitions populaires ? Il n'étoit plus, pour ainsi dire, étranger à la Grèce ; sans se rendre suspect, il pouvoit prendre part à toutes ses affaires, relever peu-à-peu la dignité des amphictyons, et leur rendre leurs anciennes prérogatives pour en faire un instrument utile à son ambition.

Les prêtres et toutes les personnes dévouées au culte du temple de Delphes avoient déjà commencé à exalter le respect et le zèle de Philippe pour les dieux ; ses pensionnaires vantèrent alors sa modération et sa justice, et il ne fut plus question dans la Grèce que du retour du siècle d'or. Les citoyens, lassés de leurs troubles domestiques, se flattèrent de voir affermir la paix ; tandis que les ambitieux, les intrigans, les chefs de parti, se félicitant en secret du crédit qu'avoit acquis leur protecteur, prévoyoient une révolution prochaine, et contribuoient par leurs éloges à tromper tous les esprits. En un mot, tel étoit, si je puis parler

ainsi, l'engouement des Grecs pour Philippe, que Démosthènes, son plus grand ennemi, et qui pendant la guerre sacrée avoit déclamé contre lui en faveur des Phocéens, changea subitement de langage. Au lieu de pousser encore les Athéniens à la guerre, il parla de paix, il prononça un discours pour les engager à reconnoître la nouvelle dignité de Philippe, et le décret par lequel les amphictyons l'avoient reçu dans leur assemblée.

Jusqu'alors il n'y avoit eu dans la Grèce que cet orateur, qui, démêlant les projets ambitieux de la Macédoine, apperçût les dangers dont la liberté de sa patrie étoit menacée. Si un homme eût été capable de retirer les Athéniens de l'avilissement où le goût des plaisirs les avoit jetés, de rendre aux Grecs leur ancien courage, et de ne leur redonner qu'un même intérêt; c'eût été Démosthènes, dont les discours embrasés échauffent encore aujourd'hui le lecteur. Mais il parloit à des sourds, et graces aux libéralités plus éloquentes de Philippe, dès que l'orateur proposoit en tonnant de faire des alliances, de former des ligues, de lever des armées et d'équiper des galères, mille voix s'écrioient que la paix

est le plus grand des biens, et qu'il ne falloit pas sacrifier le moment présent à des craintes imaginaires sur l'avenir. Démosthènes parloit à l'amour de la gloire, à l'amour de la patrie, à l'amour de la liberté, et ces vertus n'existoient plus dans la Grèce : les pensionnaires de Philippe remuoient, au contraire, et intéressoient en sa faveur la paresse, l'avarice et la mollesse.

Quand ce prince s'y seroit pris avec moins d'habileté pour cacher les projets de son ambition, falloit-il espérer de réunir encore les Grecs, et de former contre la Macédoine une ligue générale, comme on avoit fait autrefois contre la Perse ? « Quelqu'estimable, dit Polybe, » que soit Démosthènes par beaucoup » d'endroits, on ne peut l'excuser d'avoir » prodigué le nom infâme de traître aux » citoyens les plus accrédités de plusieurs » républiques, parce qu'ils étoient unis » d'intérêt avec Philippe. Tous ces ma- » gistrats, dont Démosthènes a voulu » flétrir la réputation, pouvoient aisé- » ment justifier une conduite, qui, après » les changemens survenus dans le sys- » tême politique de la Grèce, a augmenté » les forces et la puissance de leur patrie,

» ou qui l'a sauvée de sa ruine. Si les » Messéniens et les Arcadiens ont pensé » que leurs intérêts n'étoient pas les » mêmes que ceux d'Athènes ; s'ils ont » préféré d'implorer la protection de Phi- » lippe, à se laisser asservir par les Lacé- » démoniens ; s'ils ont négligé un mal » éloigné pour chercher un remède à » celui qui les pressoit ; Démosthènes » devoit-il leur en faire un crime ? Cet » orateur se trompoit grossièrement, s'il » a voulu que tous les Grecs consultas- » sent les intérêts des Athéniens en mé- » nageant ceux de leur ville. »

Si chaque république, après la ruine du gouvernement fédératif, ne devoit plus compter que sur elle-même, et n'avoit pour voisins que des ennemis ; pourquoi Démosthènes se croyoit-il en droit d'exiger que les Thessaliens placés sur la frontière de la Macédoine, et que Philippe avoit délivrés de leurs tyrans, fussent ingrats, et s'exposassent les premiers à tous les maux de la guerre, pour donner inutilement à la Grèce un exemple de courage, et paroître attachés à des principes d'union qui ne subsistoient plus ? Si les Argiens implorèrent la pro-

tection de Philippe, c'est que Lacédémone vouloit être encore le tyran du Péloponèse; et que ne pouvant former d'alliance sûre avec aucune république de la Grèce, la Macédoine seule devoit leur donner d'utiles secours. Si les Thébains se lièrent avec Philippe, c'est qu'ils virent que les Grecs ne vouloient plus être libres, que tous aspiroient à la tyrannie, et qu'ils crurent prudent de ne pas offenser l'ennemi le plus puissant de la liberté publique.

Comment Démosthènes ne sentoit-il pas que les injures dont il accabloit les principaux magistrats de Messène, de Mégalopolis, de Thèbes, d'Argos, de Thessalie, etc. loin de préparer les esprits aux alliances qu'il méditoit, n'étoient propres qu'à multiplier les haines et les querelles domestiques de la Grèce? Après avoir fait l'épreuve de la foiblesse, de l'irrésolution et de la lâcheté des Athéniens, pourquoi vouloit-il que les autres villes fissent pour eux ce qu'ils ne faisoient pas pour eux-mêmes? Après avoir connu par expérience l'inutilité des ambassades dont il fatiguoit la Grèce, que ne changeoit-il de vues? Et peut-on ne

le pas mépriser comme politique et comme citoyen, dans le moment même qu'on l'admire comme orateur.

Il osa proposer aux Athéniens de lever deux mille hommes d'infanterie et deux cents cavaliers, dont un tiers seroit composé de citoyens, et d'équiper dix galères légèrement armées. « Je ne forme pas, » disoit-il, de plus grandes demandes, » car notre situation présente ne nous » permet pas d'avoir des forces capables » d'attaquer Philippe en rase campagne. » Quel étoit donc le dessein de Démosthènes ? « Nous devons, continue-t-il, » nous borner à faire de simples courses. » Etrange projet ! qui, au lieu de courage, ne devoit donner aux Athéniens qu'une inquiétude ridicule, qui, loin d'inspirer de la crainte à un ennemi dont on avouoit la supériorité, n'étoit capable que de l'irriter, et auroit justifié son ambition. Démosthènes espéroit-il que ce foible effort ranimeroit le courage de la Grèce, et lui donneroit de la confiance et de l'émulation ? Il n'attendoit rien lui-même de ses entreprises ; puisque dans le grand nombre d'exordes qu'il composoit d'avance, et dont il se servoit ensuite dans l'occasion, on en trouve à

peine deux ou trois qu'il eût préparés en cas d'un événement heureux. Polybe lui reproche de n'avoir eu pour politique qu'un emportement téméraire. Les Athéniens, dit cet historien, cédant enfin aux sollicitations de leur orateur, se roidirent contre Philippe; ils furent battus à Chéronée, et n'auroient conservé ni leurs maisons, ni leurs temples, ni leur qualité de citoyens, si le vainqueur n'eût consulté sa générosité.

J'aime mieux le sens admirable de Phocion, qui, aussi grand capitaine que Démosthènes, étoit mauvais soldat, se mettoit à la portée de ses concitoyens, et leur conseilloit la paix, quoique la guerre dût le placer à la tête des affaires de la république. Je suis d'avis, disoit-il un jour aux Athéniens, que vous fassiez ensorte d'être les plus forts, ou que vous sachiez gagner l'amitié de ceux qui le sont. Ne vous plaignez pas de vos alliés, mais de vous-mêmes, dont la mollesse accrédite tous les abus; mais de vos généraux, dont le brigandage soulève contre vous les peuples mêmes qui périront si vous succombez. Je vous conseillerai la guerre, disoit-il une autre fois, quand vous serez capables de la faire;

quand je verrai les jeunes gens disposés à obéir et bien résolus à ne pas abandonner leur rang, les riches contribuer volontairement aux besoins de la république, et les orateurs ne pas piller le public.

Voilà toute la politique de ce grand homme, qui ne jugeoit point des forces et des ressources d'un état par ces accès momentanés de courage et de confiance qu'un caprice donne et détruit, mais par ses mœurs ordinaires et les habitudes que des loix constantes lui ont fait contracter. Phocion regardoit sa république et la Grèce entière comme des malades auxquels il ne s'agit pas de rendre brusquement la santé; mais dont il faut prolonger la vie et rétablir peu-à-peu le tempérament par un régime sage et circonspect. Affoiblies en effet par une longue suite de maux, elles devoient nécessairement succomber dans une crise occasionnée pas des remèdes violens. Phocion auroit permis à un peuple vertueux de se livrer au désespoir, parce qu'il est en droit d'en attendre son salut; mais il savoit qu'une république corrompue est téméraire, si elle ose seulement tenter une entreprise difficile.

Quoique par sa conduite inconsidérée,

Démosthènes augmentât les divisions des Grecs, et par conséquent servît ainsi lui-même l'ambition de Philippe ; ce prince, qui étoit sûr de remuer la Grèce par le moyen de ses pensionnaires et de ses alliés, et d'y susciter des troubles à son gré, n'oublia rien pour attacher cet orateur à ses intérêts, ou du moins pour lui fermer la bouche. Il pouvoit se passer des services que lui rendoit Démosthènes, et il craignoit cette éloquence impétueuse qui le représentoit comme un tyran. Il ne vouloit pas qu'on entretînt l'orgueil des Grecs, en leur rappellant le souvenir des grandes actions de leurs pères. Leur parler du prix de la liberté, c'étoit le contraindre à n'agir qu'avec une circonspection incommode pour un ambitieux. Plus Philippe s'occupoit à lasser la Grèce de sa liberté, et à lui inspirer une certaine indolence qui la préparât à obéir quand elle seroit vaincue, plus il voyoit avec chagrin que l'orateur athénien dévoilât ses projets, apprît d'avance aux Grecs à rougir un jour de la servitude qu'ils ne pouvoient éviter, et rendît en quelque sorte incertain le fruit de ses victoires, en les préparant à être inquiets et séditieux.

D'ailleurs ce prince avoit vu dans les dernières guerres, que Sparte, Athènes, Thèbes et d'autres républiques avoient tour-à-tour imploré la protection de la Perse, et s'étoient servies de ses forces pour perdre leurs ennemis. Cette politique n'avoit plus rien d'odieux ; et il étoit naturel qu'après avoir cherché inutilement dans la Grèce des ressources contre la Macédoine, Démosthènes se jetât entre les bras des satrapes d'Asie. Philippe avoit d'autant plus lieu d'appréhender une pareille démarche de la part de cet orateur, qu'il passoit pour avoir des liaisons étroites avec la cour de Perse, et même pour être son pensionnaire.

Si cette puissance venoit à se mêler des affaires de la Grèce, les projets de Philippe étoient renversés, ou du moins l'exécution en devenoit beaucoup plus difficile. Les richesses immenses de l'Asie auroient aisément réuni toutes les républiques divisées, parce que leurs magistrats avoient la même passion de s'enrichir. Au lieu de vaincre les Grecs par les Grecs mêmes, Philippe auroit été obligé de les attaquer réunis ; et pour les asservir, il eût même fallu triompher des Perses.

L'événement justifia les craintes de Philippe. Démosthènes ouvrit l'avis d'envoyer des ambassadeurs au roi de Perse, pour lui représenter combien il lui importoit de ne pas souffrir l'agrandissement de la Macédoine, et le presser de donner des secours aux Athéniens. L'orateur, qui n'avoit d'abord que tâté la disposition des esprits, insista dans un autre discours sur la nécessité de cette résolution, qui fut enfin approuvée par la république. La négociation des Athéniens réussit; et Philippe ayant formé les sièges importans de Périnthe et de Bisance, se vit troubler dans ces opérations par les secours que la Perse et la république d'Athènes envoyèrent aux assiégés.

C'est alors que ce prince fit voir toute la sagesse dont il étoit capable. Il jugea qu'en s'opiniâtrant à son entreprise, il irriteroit ses ennemis, les uniroit plus étroitement, et les forceroit à faire par passion ce que leur courage ni leur prudence ne leur feroient jamais entreprendre. Pour conjurer l'orage qu'il voyoit se former, il lève le siège des places qu'il serroit déjà de près, et tourna ses armes contre les Scythes.

Les Athéniens d'autant plus vains qu'ils étoient plus lâches, ne doutèrent point que la nouvelle expédition de Philippe ne fût un coup de désespoir ; ils crurent qu'humilié de sa disgrace, il alloit cacher sa honte dans la Scythie ; en voyant entreprendre la guerre contre un peuple qui ne cultive point la terre, qui n'a aucune habitation fixe, qui chasse devant lui ses troupeaux, et n'abandonne à ses ennemis que des déserts où ils ne ne peuvent subsister, on se flatta que la Macédoine étoit perdue. Si Philippe cependant ne veut pas s'engager dans une entreprise sérieuse contre les Scythes, et commencer des hostilités inutiles qui l'auroient empêché de se porter à son gré dans la Grèce ; les Athéniens prennent sa prudence pour une preuve de sa consternation, et s'applaudissent déjà de son embarras. La cour de Perse, de son côté, étoit trop accoutumée à la flatterie la plus servile, pour ne pas persuader à l'imbécille Ochus qu'il avoit triomphé de Philippe. Moins ce prétendu triomphe avoit coûté de peine, plus le monarque orgueilleux crut qu'il étoit inutile de déployer de plus grandes forces, et que la terreur de son nom suffisoit pour suspendre

pendre l'ambition de Philippe. L'orgueil des alliés et leur joie les empêchèrent de prendre des mesures pour l'avenir; et comme l'avoit prévu leur ennemi, le lien qui les unissoit, se relâcha.

Philippe cependant qui les observoit de la Scythie, médite sa vengeance; mais afin de faire une diversion plus prompte dans les esprits, et de mieux séparer Athènes de la Perse, il voulut occuper les Grecs d'une affaire à laquelle il sembloit lui-même ne prendre aucun intérêt. Se servant du crédit qu'il a sur les amphictyons, il fait déclarer la guerre aux Locriens d'Amphysse, qui s'étoient emparés de quelques champs consacrés au temple de Delphes, et engage le conseil à donner le commandement de l'armée à Cottyphe, homme vendu aux volontés de la Macédoine. Ce courtisan, docile à ses instructions, traîne la guerre en longueur, ne se permet aucun succès, et laisse même prendre assez d'avantage aux Locriens, pour que les gens religieux craignent un scandale, et que la majesté du dieu de Delphes ne soit pas vengée. Les esprits s'échauffent aux clameurs des partisans d'Apollon et de Philippe; on ne parle dans toute la Grèce que de faire un effort

général pour exterminer des sacrilèges. Les Locriens rappellent le souvenir des Phocéens ; Philippe a vaincu ceux-ci, il peut seul réduire les autres; le vœu public lui défère le commandement, ses ennemis n'osent s'y opposer, dans la crainte d'y être accusés d'impiété, et les amphictyons ont enfin recours à lui.

Autant que ce prince avoit fui jusques-là l'éclat, autant chercha-t-il à intimider ses ennemis par l'appareil de son expédition, dès qu'avoué par les états de la Grèce, et comme vengeur de l'injure faite au temple de Delphes, il put se livrer à son ambition. A peine eut-il défait les Locriens, que, sous prétexte de forcer les Athéniens à se détacher de l'alliance des rebelles, il entra avec toutes ses forces dans la Phocide, et s'empara d'Elatée, avant qu'on eût pénétré ses véritables desseins.

Cette nouvelle, et celle de sa marche du côté de l'Attique, furent portées à Athènes au milieu de la nuit; et les magistrats consternés la firent sur-le-champ publier par les crieurs publics : tout s'émeut, tout s'agite dans la ville; et sans attendre de convocation, les citoyens se rendent au lieu des assemblées, où règne

d'abord un morne silence. Aucun des orateurs n'avoit le courage de monter dans la tribune, lorsque Démosthènes, enhardi par le peuple qui fixoit ses regards sur lui, prit la parole, exhorta ses concitoyens à ne pas désespérer du salut de la patrie, et proposa d'envoyer une ambassade aux Thébains pour leur demander des secours contre un ennemi qui ne daignoit plus cacher son ambition, et dont la nouvelle entreprise ne menaçoit pas moins leur liberté que celle de l'Attique. Le peuple approuva ce projet par ses acclamations; et Démosthènes réussit sans peine à former une ligue avec une république que Philippe commençoit à maltraiter, depuis qu'il l'avoit rendue odieuse au reste de la Béotie. Les deux alliés semblèrent reprendre le génie qu'ils avoient eu sous Thémistocle et Epaminondas; ils combattirent avec une valeur héroïque à Chéronée, mais la fortune se déclara contre eux.

Philippe, toujours attentif à diviser ses ennemis, et tempérer par sa clémence la sévérité à laquelle le bien de ses affaires le contraignoit quelquefois, prévint les Athéniens par des bienfaits, leur renvoya leurs prisonniers sans rançon, et leur

offrit un accommodement avantageux; tandis qu'il poursuivit les Thébains avec une extrême chaleur, et ne leur accorda la paix, qu'après avoir mis garnison dans leur ville.

Ce prince occupoit les postes les plus avantageux de la Grèce, ses troupes étoient accoutumées à vaincre, toutes les républiques trembloient au nom du vainqueur, ou louoient sa modération. Il s'en falloit bien cependant que cet empire de la Macédoine fût solidement affermi; et il étoit plus difficile de rendre les Grecs patiens sous le joug, que de les avoir vaincus. Leurs vices et leurs divisions les avoient conduits à la servitude, sans qu'ils s'en apperçussent, mais la présence d'un maître pouvoit leur rendre leur ancien génie, en les éclairant sur leur sort: et un peuple n'est jamais plus redoutable, que quand il combat pour recouvrer sa liberté perdue, avant que de s'être accoutumé à obéir. Au milieu d'une nation volage, inquiète, orgueilleuse, téméraire et aguerrie, le moindre événement étoit capable de causer une révolution, ou du moins des révoltes toujours nouvelles qui auroient enfin épuisé les forces de la Macédoine, ou qui l'auroient mise dans

la nécessité de combattre encore long-temps avant que de pouvoir profiter de ses victoires.

Philippe ne se laissa point enivrer par ses succès; semblable à ces Romains si savans dans l'art de manier à leur gré les nations, et qui, quelques siècles après, asservirent les Grecs, il connoissoit tous les milieux par lesquels un peuple doit passer de la liberté à la servitude, et la lenteur avec laquelle il faut le conduire pour l'accoutumer à être docile. Il tempéra l'orgueil de sa victoire; il rappella à lui les esprits que sa prospérité sembloit effaroucher; il tâcha de persuader aux Grecs qu'il n'avoit fait jusques-là la guerre, et n'avoit vaincu, que pour les délivrer de leurs tyrans, et protéger leur indépendance. Le chef-d'œuvre de sa politique, ce fut de les brouiller avec la cour de Perse. En rallumant leur ancienne haine contre cette puissance, en les conduisant à la conquête de l'Asie, il flattoit leur orgueil, les distrayoit de la perte de leur liberté, donnoit un aliment à leur inquiétude naturelle, et s'emparoit de toutes les forces que la Grèce auroit pu tourner contre lui.

Après la conquête des Satrapies de

l'Asie mineure, la Grèce placée dans le centre de la puissance macédonienne, sans alliés, sans voisins, sans espérances de secours étrangers, devoit se voir dans l'impuissance de recouvrer sa liberté : elle auroit bientôt éprouvé, sous la main de Philippe, cette servitude pesante à laquelle les Romains la condamnèrent. La république la plus considérable n'auroit pu exciter qu'une émeute, et tous les Grecs auroient bientôt connu le danger et les inconvéniens de ces commotions passagères dont la tyrannie se sert toujours pour étendre ses droits et les affermir. En récompensant d'une main, en châtiant de l'autre, Philippe auroit lassé la constance de ses ennemis, et augmenté le nombre de ses partisans. Il lui auroit suffi d'éloigner les uns des magistratures, et d'y porter les autres par son crédit, pour jouir enfin de cette autorité absolue dont les ambitieux sont si jaloux, et qui est cependant l'avant-coureur de leur foiblesse, de leur décadence et de leur ruine.

Je ne sais si jamais l'ambition d'un homme a présenté un spectacle aussi intéressant que le règne de Philippe. Que de prudence, que de courage dans tout

le détail de la conduite de ce prince! Quelle justesse dans le plan d'élévation qu'il s'étoit proposé! On ne peut trop admirer sa constance à le suivre. Quelle connoissance du cœur humain! Quelle habilité à le remuer et à profiter des passions! Tout prince qui, avec le même génie, se conduira par les mêmes principes aura sans doute les mêmes succès; il sera la terreur de ses voisins; il vaincra ses ennemis; il fera des conquêtes. Et je m'attacherois à démêler, autant qu'il m'est possible, les ressorts de cette politique malheureuse, si l'objet qu'elle se propose ne paroissoit petit, méprisable, et même condamnable aux yeux de cette politique supérieure, qui ne s'occupe point à servir les passions du monarque, mais à rendre les états heureux. En effet, qu'a fait Philippe pour le bonheur de la Macédoine et de sa maison? Ne songeant qu'à sa fortune particulière, ne travaillant qu'à satisfaire son ambition, il ne s'est servi des plus grands talens et des ressources les plus rares du génie, que pour élever un édifice qui devoit s'écrouler bientôt après lui. Les hommes entendent mal les intérêts de l'humanité, lorsqu'admirant imprudemment des difficultés surmontées,

ils louent sans restriction des talens dont l'emploi a été pernicieux.

Importoit-il à la famille de Philippe ou à son royaume, qu'il établît un grand empire? En se rendant puissant, il n'a fait que jeter le germe d'une foule de guerres, et préparer dans le monde des révolutions et des dévastations. S'il n'eût eu pour successeur qu'un homme ordinaire, tout le fruit de ses travaux eût été perdu en un jour. Il laissa sa couronne à un héros, et l'avoit rendu assez puissant pour conquérir l'Asie; mais ces conquêtes n'ont pas été possédées par les enfans d'Alexandre et par la Macédoine. Les héritiers de ce prince ont péri misérablement; et leur état, renfermé une seconde fois dans ses premières limites, ne conserva de son ancienne fortune qu'une ambition démesurée qui l'affoiblissoit, et il devint enfin la proie des Romains. Si Philippe eût eu un successeur digne de lui, c'est-à-dire, qui eût affermi sa domination sur la Grèce, au lieu d'aspirer à la conquête du monde entier; il faudroit donc le louer d'avoir eu l'art d'avilir les Grecs, et détruit ce reste de courage qu'ils devoient à leur liberté. Enfin, pourquoi ne blâmeroit-on pas l'usage que Philippe a fait de ses talens,

puisque la fortune à laquelle il aspiroit n'étoit propre qu'à corrompre ses successeurs, et rendre les devoirs de la royauté plus pénibles?

Que la gloire de ce prince auroit été grande, si après s'être fait naturaliser dans la Grèce par son entrée au conseil des amphictyons, il n'eût ambitionné que la sorte d'empire que Lacédémone avoit eue, et n'eût travaillé, faisant revivre l'esprit d'union, qu'à rétablir l'ancienne confédération des Grecs! Il étoit temps de songer à cette réforme; les républiques, assez puissantes pour avoir eu de l'ambition, avoient déjà éprouvé assez de malheurs pour juger qu'elles n'avoient formé que des projets chimériques. Toutes sentoient la nécessité de faire des alliances, de là leurs négociations perpétuelles; et si leurs liaisons étoient incertaines, c'est qu'aucune ville n'avoit ni assez de force ni assez de sagesse pour inspirer de la confiance aux autres, et les protéger efficacement. Quelles louanges Philippe n'auroit-il pas méritées, si, après avoir eu l'habilité de corriger son royaume de ses vices, il eût affermi ses établissemens, en donnant aux loix cette autorité dont il étoit si jaloux; s'il eût empêché que

ses successeurs n'abusassent un jour de la fortune qu'il leur laissoit, et que devenant, pour ainsi dire, l'auteur de tout le bien qu'ils feroient, il n'eût composé qu'un seul peuple de ses anciens sujets, et des Grecs! Ce prince auroit été égal à Lycurgue. La Macédoine, heureuse au-dedans, auroit été en sûreté contre les étrangers; ses forces unies à celles de la Grèce auroient suffi pour repousser leurs injures, et vraisemblablement la grandeur romaine se seroit brisée contre cette masse d'états libres et florissans.

Philippe nommé général des Grecs, pour porter la guerre en Asie, y avoit déjà fait passer quelques-uns de ses généraux, et se préparoit à les suivre avec une armée formidable, lorsqu'il fut assassiné. En apprenant cette nouvelle, les Thraces, les Péoniens, les Illyriens, et les Taulentiens prirent à l'envi les armes, et auroient détruit la puissance mal affermie des Macédoniens, si Philippe n'eût eu Alexandre pour successeur. Les Grecs, de leur côté, crurent avoir déjà recouvré leur liberté. Les Athéniens, animés par Démosthènes, ne vouloient plus obéir à un général étranger; et en se liguant avec Attalus, frère de la seconde femme

de Philippe, et ennemi d'Alexandre, se flattoient de susciter assez de troubles en Macédoine, pour que la Grèce pût aisément rétablir son indépendance. Les Etoliens se hâtèrent de rappeller dans l'Acarnanie les citoyens que Philippe en avoit bannis. Les Ambraciotes chassèrent la garnison que ce prince tenoit chez eux. Ceux d'Argos et d'Elis, les Spartiates et les Arcadiens donnèrent dans le Péloponèse l'exemple de la révolte; et les Thébains refusant à Alexandre le titre de général qu'ils avoient accordé à son père, portèrent un décret par lequel il étoit ordonné aux Macédoniens qui occupoient Cadmée, de sortir de cette forteresse.

Les Grecs se livroient ainsi à l'espérance que le jeune successeur de Philippe seroit retenu dans ses états par la guerre que lui faisoient les Barbares; mais rien ne lui résiste, Thraces, Illyriens, Péoniens, Taulentiens, tout est déjà châtié, tout est rentré dans le devoir. Alexandre paroît dans la Grèce, et les Thébains, à son approche, ne lèvent point le siège qu'ils avoient mis devant Cadmée. Ils insultent ce prince, et sont eux-mêmes assiégés dans leur ville. Malgré tous les

prodiges de valeur que peut inspirer le désespoir, ils furent emportés l'épée à la main, et leur malheureuse patrie servit de théâtre à toutes les horreurs de la guerre. Le soldat fut passé au fil de l'épée. On arracha les femmes, les enfans, les vieillards, des temples qui leur servoient d'asyle, pour être vendus à l'encan. Aucun Grec ne put, sous peine de la vie, recevoir chez lui un Thébain fugitif, et Thèbes réduite en cendres, ne fut plus qu'un monceau de ruines. La liberté de la Grèce paroissoit détruite; et Alexandre, profitant de la consternation qu'il avoit répandue, se fait donner le titre de général qu'avoit eu son père, et marche à la conquête de la Perse.

S'il suffit souvent d'un prince imbécille ou méchant pour perdre la monarchie la plus solidement affermie, comment l'empire de Cyrus auroit-il pu résister aux forces avec lesquelles Philippe s'étoit préparé à l'attaquer? A des princes méprisables dont j'ai déjà eu occasion de parler, avoit succédé Ochus. Son avénement au trône offrit un spectacle effrayant à la Perse. Ce monstre fit périr ceux de ses frères qui étoient moins indignes que lui de règner, et étendit ensuite ses proscriptions

criptions sur le reste de sa famille. Tout dégoûtant du sang de ses parens et de ses sujets, il s'abandonna aux voluptés. Il n'y avoit dans toute la Perse qu'un homme aussi abominable qu'Ochus, c'étoit l'eunuque Bagoas son favori. L'inhumanité et la scélératesse avec lesquelles il fit périr son maître, excitent un frémissement d'horreur; mais on se rassure, en voyant qu'il n'en falloit pas moins pour venger dignement les Perses des maux qu'ils avoient soufferts. Arsès monta en tremblant sur le trône de ses pères; et Bagoas, qui le fit bientôt périr, donna la couronne à Darius-Codoman, destiné à voir la ruine de l'empire des Perses.

Il s'en faut beaucoup que les historiens parlent de Darius avec le même mépris que de ses prédécesseurs. C'étoit au contraire un prince brave, généreux et même capable de consulter la justice et de respecter les droits de l'humanité en possédant un pouvoir sans bornes. Mais irrésolu et peu éclairé, il manquoit des qualités nécessaires pour gouverner dans des temps difficiles. Darius monta sur le trône presqu'en même temps qu'Alexandre succéda à Philippe; et quand ç'auroit été un grand homme, comment auroit-il pu

conjurer l'orage dont il étoit manacé? Par quel art auroit-il corrigé subitement les vices invétérés de la Perse, intéressé des esclaves au bien de l'état, et donné, en un mot, à l'empire des ressorts capables de le mouvoir? Il ne pouvoit opposer à son ennemi que des armées sans courage, sans discipline, accoutumées à fuir devant les Grecs, et des courtisans empressés à profiter des foiblesses de leur maître et des malheurs publics pour satisfaire leur avarice et la jalousie qui les divisoit; en un mot, des hommes sans patrie qui savoient par une longue expérience qu'ils ne partageroient jamais la prospérité du prince.

Alexandre passa en Asie avec trente mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. Darius fut vaincu, la Perse conquise par les armes des Macédoniens, et cependant le projet de Philippe ne fut pas exécuté. Ce prince, je l'ai déjà dit, méditoit des conquêtes en Asie pour affermir son autorité dans la Grèce; et c'est en conquérant qui ne songe au contraire qu'à tout renverser sans vouloir rien établir, qu'Alexandre entra dans les états de Darius. Il soumet des provinces sans penser comment il les conservera;

il se contente de les opprimer par la terreur de son nom; il forme un empire, dont toutes les parties sont prêtes à se séparer.

Philippe avoit projeté son expédition, en joignant à ses propres forces deux cent trente mille Grecs; et par cette politique, non-seulement il étoit sûr d'accabler Darius, mais il enlevoit encore à la Grèce des soldats qui étoient suspects à la Macédoine, y prévenoit toute révolte, et, en l'affoiblissant, l'accoutumoit insensiblement à obéir. Son fils, au contraire, ne laisse dans ses états que douze mille hommes sous le commandement d'Antipater, pour retenir dans l'obéissance un pays dont il connoissoit le penchant à la sédition, et qui, plein de citoyens jaloux de leur liberté et de soldats aguerris, devoit tenter par son exemple d'exciter la Thrace, l'Illyrie, ect. à secouer le joug. Cependant un de nos plus illustres écrivains le loue « d'avoir » mis peu de choses au hasard dans le » commencement de son entreprise, et » de n'avoir employé que tard la témérité » comme un moyen de réussir. » Quand sera-t-on donc téméraire, s'il est prudent de vouloir conquérir l'Asie avec trente-

cinq mille hommes, et d'envahir les provinces étrangères, sans avoir mis les siennes en sûreté? Les Grecs qui opposèrent à Xerxès des forces quatre fois plus considérables, les prodiguoient donc inutilement; étoient-ils moins braves, moins disciplinés que les soldats d'Alexandre? avoient-ils besoin de lever des armées plus nombreuses?

Si Darius en effet eût eu assez de courage pour ne point se laisser intimider par la témérité imposante d'Alexandre, et que, docile au sage conseil de Memnon, il eût, à l'exemple d'un de ses prédécesseurs, répandu de l'argent dans la Grèce pour l'engager à faire une diversion en faveur de l'Asie, et armé pour la défense de la Perse des soldats que son ennemi avoit eu l'imprudence de ne pas prendre à son service; il est vraisemblable que l'expédition téméraire d'Alexandre n'auroit pas eu un sort plus heureux que celle d'Agésilas. Celui-ci fut obligé d'abandonner ses conquêtes pour aller au secours de Sparte, et l'autre auroit été forcé de courir à la défense de son royaume, et se seroit épuisé pour subjuguer la Grèce, que l'argent de Darius auroit tenue unie.

Qu'Alexandre ait été un grand capitaine, personne n'en doute; mais il pourroit avoir été un guerrier très-sage dans le détail de chacune de ses opérations, et un politique très-imprudent dans le plan général de ses entreprises. On loue, par exemple, ce prince « d'a-» voir profité de la bataille d'Issus pour » s'emparer de l'Egypte, que Darius avoit » laissée dégarnie de troupes, pendant » qu'il assembloit des armées innombra-» bles dans un autre univers. » Mais il me semble que c'est louer une faute. Pourquoi se jeter sur un pays ouvert, et qui sans effort devoit appartenir aux Macédoniens, si Darius étoit vaincu? Pourquoi laisser à son ennemi le temps de respirer, de réparer et de rassembler ses forces? Alexandre devoit poursuivre Darius après la bataille d'Issus, avec la même chaleur et la même célérité qu'il le poursuivit après la bataille d'Arbelles. Pendant qu'il fait le siège inutile de Tyr, qu'il perd un temps précieux en Egypte et dans le temple de Jupiter Hammon, Darius lève huit cent mille hommes de pied et deux cent mille hommes de cavalerie, les arme, les exerce; et reparoissant dans les plaines d'Arbelles beaucoup

plus fort que dans celle d'Issus, force son ennemi à exposer sa fortune et sa réputation aux hasards d'une seconde bataille, tandis qu'il avoit pu rendre la première décisive.

Alexandre peut avoir montré dans le cours de ses exploits tous les talens qui forment le plus grand des capitaines; mais il n'en est pas moins vrai, que n'être pas satisfait de la monarchie de Cyrus, pénétrer dans les Indes, méditer la conquête de l'Afrique, vouloir asservir l'Espagne et les Gaules, traverser les Alpes, et rentrer dans la Macédoine par l'Italie vaincue, c'étoit s'éloigner prodigieusement des vues de Philippe, et n'y rien substituer de raisonnable. Qu'est-ce que des conquêtes dont l'unique objet est de ravager la terre? Quel nom assez odieux donnera-t-on à un conquérant, qui regarde toujours en avant, et ne jette jamais les yeux derrière lui, qui, marchant avec le bruit et l'impétuosité d'un torrent débordé, s'écoule, disparoît de même, et ne laisse après lui que des ruines? Qu'espéroit Alexandre? Ne sentoit-il pas que des conquêtes si rapides, si étendues et si disproportionnées aux forces des Macédoniens, ne pouvoient se conserver?

S'il ignoroit une vérité si triviale, s'il ne démêla point les ressorts et le but de la politique de son père, ce héros devoit avoir des lumières bien bornées; si rien de tout cela au contraire n'échappoit à sa pénétration, et ne put cependant modérer ses desirs; ce n'est qu'un furieux que les hommes doivent haïr.

Darius ayant offert à Alexandre dix mille talens et la moitié de son empire, Parménion pensoit qu'il étoit sage de ne pas rejeter ces offres. « Je les accepterois, » dit-il, si j'étois Alexandre; et moi » aussi, repliqua Alexandre, si j'étois » Parménion. » Cette réponse peu sensée a été admirée, parce qu'elle déploie, en quelque sorte, tout le caractère d'Alexandre, et porte à notre esprit l'idée d'une ambition et d'un courage sans bornes. Philippe auroit pensé comme Parménion; et faisant la paix avec Darius, auroit du moins tenté de former une monarchie, dont la trop grande étendue n'eût pas été un obstacle insurmontable à sa prospérité et à sa conservation.

Si on rapproche sous un même point de vue les deux princes dont je parle, qu'on remarque entre eux une étrange disproportion! Dans Philippe je vois un

homme supérieur à tous les événemens. La fortune ne peut lui opposer d'obstacle qu'il n'ait prévu, et qu'il ne surmonte par sa sagesse, sa patience, son courage ou son activité. Je découvre un génie vaste, dont toutes les entreprises sont liées et se prêtent une force mutuelle. Ce qu'il exécute, prépare toujours le succès de l'entreprise qu'il va commencer. Dans Alexandre, je ne vois qu'un guerrier extraordinaire, qui n'a qu'une manière, et dont le courage téméraire et impatient (qu'on me permette cette expression) tranche par-tout le nœud gordien que Philippe eût dénoué. L'excès de toutes ses qualités surprend notre imagination, et le fait paroître grand, parce qu'il fait sentir à ceux qui le considèrent, la foiblesse de leur caractère : au lieu de ne donner que de la surprise à ce phénomène rare, nous lui donnons de l'admiration.

Qu'on suppose Philippe dans l'Asie à la tête des forces de la Grèce. Si sa sagesse paroît d'abord moins capable d'imposer à Darius, que l'enthousiasme d'Alexandre, elle le conduira cependant au même but. L'audace d'Alexandre lui réussit, parce qu'elle excita dans son ennemi la crainte,

passion qui resserre l'esprit, glace l'imagination, et engourdit toutes les facultés de l'ame. Philippe eût entouré Darius de pièges et de précipices. Il eût profité des divisions qui règnoient dans l'Asie, dont les provinces désunies par leurs mœurs, leurs loix, leur religion, n'avoient aucune relation entre elles. Il eût tenté l'ambition et l'avarice de ces satrapes orgueilleux et avides qui gouvernoient les provinces de l'empire sans être attachés à son gouvernement; il eût marchandé leurs villes, et, comme on l'a dit, faisant autant la guerre en marchand qu'en capitaine, il eût peut-être ruiné la monarchie de Perse, sans vaincre Darius les armes à la main.

Placez Alexandre dans les mêmes circonstances où s'est trouvé son père, et la Macédoine qui n'avoit pas entièrement succombé sous l'imbécillité de ses derniers rois, sera écrasée par le courage d'Alexandre. Qu'un de ses amis veuille profiter de sa foiblesse et de la confusion de ses affaires, il courra à la vengeance avant que de l'avoir préparée. Il seroit inutile de parcourir ici toutes les conjonctures délicates où Philippe s'est trouvé; je me borne à rappeller la levée des sièges

de Périnthe et de Bisance : Alexandre étoit-il capable d'une pareille conduite ?

Il abandonna enfin les mœurs des Grecs ou des Macédoniens, et prit celles des Perses. Quelques écrivains, pour sauver la gloire de ce héros, ont imaginé que ce changement fut l'ouvrage de sa politique, et qu'il ne songeoit qu'à gagner la confiance des Barbares pour affermir son empire. Mais quand ce seroient-là en effet les vues secrètes qui produisirent cette révolution, l'erreur d'Alexandre seroit-elle moins grossière ? Pour plaire aux Perses, étoit-il prudent de choquer les Macédoniens ? Donner aux vainqueurs les mœurs des vaincus, c'est préparer leur ruine, c'est la rendre certaine ; et l'on veut qu'Alexandre, ignorant cette vérité commune, ait regardé la corruption et l'avilissement des Macédoniens comme le fondement de sa puissance. Les Asiatiques, accoutumés à ramper sous le despotisme, devoient porter leurs chaînes avec docilité. Les Grecs seuls méritoient des ménagemens. Braves, aguerris et jaloux de leur liberté, ils tentèrent de secouer le joug de la Macédoine dans le temps même qu'Alexandre remplissoit l'Asie de la terreur de son nom ; et les

Perses, patiens et dociles sous la main qui les opprimoit, ne songèrent jamais à se révolter : que leur importoit le sort de leur maître ? La révolution qui faisoit passer la couronne de Darius sur la tête d'Alexandre, n'étoit point une révolution pour l'état, il restoit dans la même situation.

Quel avantage, dit un politique célèbre, les Perses auroient-ils trouvé à obéir plutôt à la famille de Darius qu'à celle d'Alexandre ? Pourquoi auroient-ils voulu venger la ruine d'un maître qu'ils ne devoient pas aimer ? Qui réussit, continue Machiavel, à détrôner un prince despotique, ne craint point, en occupant sa place, de se voir enlever sa proie. Le vaincu n'avoit commandé qu'à des hommes timides, qui n'auront point le courage de le venger. Il avoit seul possédé toute l'autorité; et personne après sa chûte, n'aura assez de crédit, pour armer le peuple, se mettre à sa tête, et tenter de renverser la fortune du vainqueur. En effet, ce fut l'ambition des généraux macédoniens, et non l'indocilité des Perses, qui produisit sous les successeurs d'Alexandre, une longue suite de révolutions.

Le changement de ce prince fut une vraie corruption, ouvrage d'une fortune trop grande pour un homme. Il venoit de gagner la bataille d'Issus ; et n'ayant encore l'ame ouverte qu'à la passion de conquérir, il ne put cependant s'empêcher d'être ébloui des richesses que lui offroit la tente de Darius, et de dire à ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit-là ce qu'on devoit appeller règner. Qu'après ce mot, le héros me paroît un homme ordinaire ! La prospérité développa le germe de corruption qu'il portoit dans le cœur. Maître de tout, Alexandre voulut enfin jouir. Ce n'est point par politique qu'il brûla Persépolis, se livra aux voluptés de la table, rassembla dans son palais trois ou quatre cents des plus belles femmes de son empire, qui, tous les soirs, venoient essayer sur lui le pouvoir de leurs charmes ; et que ne se croyant plus un homme, il voulut exiger de ses courtisans le culte qu'on rendoit à Bacchus et à Hercule.

Malgré ce que dit Plutarque, qu'on ne pense pas que ce héros songeât à lier étroitement les différentes provinces de son empire, pour n'en former qu'un seul corps qui dût éternellement subsister,

Diodore

Diodore nous fait connoître les mémoires qu'Alexandre a laissés, et qui contenoient les projets qu'il devoit exécuter. Il s'agissoit de rendre de nouveaux honneurs funèbres à la mémoire d'Ephestion, d'élever à Philippe un tombeau qui égalât en grandeur les pyramides d'Egypte, de bâtir différens temples, de porter la guerre en Afrique, en Espagne, en Sicile; et, pour l'exécution de ce dessein, de construire mille vaisseaux plus grands que les galères ordinaires, et de préparer des ports à cette flotte, qui devoit se rendre maîtresse de la Méditerranée. Alexandre indiquoit les moyens de peupler les nouvelles villes qu'il avoit bâties, et projetoit de faire passer en Asie des peuplades d'Européens, et en Europe des colonies d'Asiatiques.

Rien n'indique dans ces mémoires les vues du fondateur d'une monarchie durable; ils ne contiennent que les projets d'un homme vain qui veut étonner les hommes, et d'un ambitieux qui ne peut se lasser de faire des conquêtes. Est-ce en subjuguant une nouvelle province, qu'on affermit un empire déjà trop étendu? Quel respect Alexandre a-t-il marqué pour la justice et les loix? Quels soins

a-t-il pris pour former un gouvernement? A quelle marque reconnoît-on en lui le génie d'un législateur? « Alexandre, ré-» pond un écrivain célèbre, laissa aux » vaincus leurs loix civiles, et quelque-» fois leur gouvernement; il respecta les » traditions anciennes et tous les monu-» mens de la gloire ou de la vanité des » peuples. » Et de là est-il permis de conclure qu'Alexandre ait été un législateur? Suffit-il de ne pas détruire toutes les loix et les gouvernemens des peuples qu'on asservit, pour acquérir la réputation d'un législateur? Alexandre auroit été insensé, s'il n'eût pas senti l'impossibilité de donner en un jour de nouvelles loix à la moitié du monde. Faut-il lui prodiguer des éloges, parce qu'il n'a pas eu la brutalité absurde de quelques conquérans, qui ont cru que ce n'étoit pas régner que de ne pas faire taire toutes les loix en leur présence. Cette sagesse, qu'on veut admirer dans Alexandre, est commune; et les barbares, qui ont envahi l'empire romain, l'ont eue. Alexandre, toujours pressé de faire de nouvelles conquêtes, n'avoit pas eu le temps de faire des loix. Pourquoi auroit-il détruit les monumens de la gloire ou de la vanité

des peuples ? C'eût été avilir la réputation des vaincus, et ternir la gloire de ses triomphes.

Alexandre, il est vrai, a bâti des villes et établi des colonies grecques dans ses conquêtes ; mais pourquoi fait-on honneur à sa politique des ouvrages de sa vanité ? Ses conquêtes étoient-elles faites sur des peuples inquiets, indociles et belliqueux, qu'il fallût contenir dans le devoir par des garnisons et des forteresses ? Ces Grecs et ces Macédoniens, transplantés dans la Perse et dans l'Egypte, n'étoient-ils pas plus propres à y donner des exemples de révolte que de soumission ? Alexandre ne songeoit en effet qu'à élever des monumens à sa gloire. Ces villes qu'il bâtissoit, ces colonies qu'il formoit, il ne les regardoit que comme les trophées que les Grecs avoient coutume d'élever dans les lieux où ils avoient gagné une bataille.

Comment pourroit-on trouver le génie et les vues d'un législateur ou d'un politique qui embrasse un long avenir, dans un prince qui, loin de règler la succession de son empire, et de remédier aux maux que lui présageoit l'ambition de ses lieutenans, prévoyoit, au con-

traire, avec une sorte de joie, leurs divisions, et regardoit leurs guerres civiles comme les jeux funèbres dont on devoit honorer ses funérailles? N'étoit-ce pas en donner le signal, que d'appeller vaguement à sa succession le plus digne de lui succéder? Il est bien vraisemblable qu'Alexandre crut qu'il importoit à sa gloire que son successeur fût moins puissant que lui, et qu'il se formât plusieurs monarchies considérables des débris de son seul empire.

LIVRE QUATRIÉME.

LA terreur que répandit le nom d'Alexandre, l'admiration que mille qualités héroïques avoient inspirée pour sa personne, et l'espèce d'enthousiasme qui échauffoit son armée, étoient les seuls liens qui tinssent unies en un seul corps toutes les parties de l'empire de Macédoine. Ce prince règna peu de temps; et quand il mourut, sa monarchie étoit encore trop nouvelle pour avoir des coutumes qui eussent acquis force de loix. Tout le monde sait que Perdiccas, à qui Alexandre avoit remis en mourant son anneau, fut chargé de la régence de l'état. On plaça à la fois sur le trône Aridée, fils de Philippe, et l'enfant encore au berceau qu'Alexandre avoit eu de Roxane, et le gouvernement des satrapies fut confié aux principaux officiers.

Il étoit impossible qu'il n'arrivât pas bientôt quelque révolution dans ce gouvernement. Le camp d'Alexandre n'avoit pas été une école où l'on eût appris à être juste et modéré; et les lieutenans

d'un héros qui regardoit le courage et la force comme des titres légitimes pour règner par-tout où il y avoitt des hommes, devoient être ivres d'ambition. Pouvoient-ils reconnoître long-temps l'autorité d'un enfant ou de l'imbécille Aridée, qui leur paroissoit aussi méprisable qu'Alexandre leur avoit paru grand? Borner leur pouvoir dans leurs satrapies, c'eût été relâcher les ressorts du gouvernement. On n'avoit eu vraisemblablement sous le règne d'Alexandre, aucune idée de ces sages établissemens, par lesquels on tempère l'autorité pour en prévenir les abus; et quand cette politique auroit été connue, par quelle voie le régent auroit-il réussi à la mettre en pratique? C'étoit dans Perdiccas un défaut que rien ne pouvoit réparer, que d'avoir été l'égal des gouverneurs de province; on devoit être jaloux de sa puissance et tenté de s'en affranchir, si on la craignoit; et on devoit la mépriser, si on ne la redouroit pas. Les menaces de Perdiccas étoient vaines contre des hommes qui étoient les maîtres de lever des armées dans leurs provinces; et ses promesses les touchoient peu, parce qu'ils attendoient de leur ambition une plus grande fortune, que de leur fidélité au gouvernement.

Si les gouverneurs de province, dans la crainte de se rendre odieux, n'osoient se soulever contre une autorité légitime, chacun cependant se faisoit dans sa satrapie, des règles d'administration, suivant qu'il importoit à ses intérêts particuliers. Chacun eut ses armées et ses forteresses, et refusa de rendre compte des tributs et des impôts qu'il faisoit lever par ses officiers. On ne se borne point à être sujet, quand on possède les forces et les richesses d'un roi. Les satrapes firent entre eux des traités d'alliance et de ligue, et Perdiccas de son côté fut obligé de négocier pour conserver quelque ombre de crédit à la régence ; en un mot, la monarchie des Macédoniens, quoique unie encore en apparence, et ne formant qu'un corps, étoit déjà réellement partagée en différens états indépendans et jaloux les uns des autres.

Antigone, qui avoit en partage la Pamphylie, la Lycie et la province appellée la Grande-Phrygie, étoit, de tous les grands de l'empire, celui dont l'ambition souffroit le plus impatiemment la paix. Il ne cessoit de représenter Perdiccas comme un tyran qui, sous de vains prétextes, ne cherchoit qu'à dé-

pouiller les grands de leurs gouvernemens, et y placer ses créatures, pour se défaire ensuite sans obstacle des deux rois, et usurper leur couronne. Les soupçons, la haine, l'esprit de révolte et d'indépendance avoient fait de tels progrès, que Perdiccas ne pouvoit conserver l'autorité dont il étoit revêtu, s'il ne l'augmentoit en humiliant ses rivaux; il falloit faire un exemple, il rassembla ses forces, et marcha avec une armée considérable pour soumettre l'Egypte.

Sa dureté et son orgueil l'avoient rendu odieux à ses propres soldats; et les mauvais succès qu'il eut au commencement de son expédition, achevèrent de les soulever contre lui. On compara sa conduite à celle de Ptolomée, qui, par sa prudence, son courage, sa justice et son humanité, se faisoit également aimer et respecter dans son gouvernement. Les principaux officiers excitèrent une sédition générale; et Perdiccas ayant été assassiné, l'armée offrit la régence à Ptolomée même à qui elle faisoit la guerre.

Ce prince, car on peut commencer à lui donner ce nom, quoiqu'il ne le prît pas encore, refusa prudemment une dignité dont il ne pouvoit soutenir les

prérogatives, sans se rendre l'ennemi de tous les gouverneurs de province; et qui, en ne lui donnant qu'un pouvoir imaginaire et contesté sur l'empire entier d'Alexandre, l'auroit vraisemblablement exposé à perdre l'Egypte. La régence fut déférée à Aridée et à Pithon, chefs de la conjuration qui avoit fait périr Perdiccas; mais soit que des affaires particulières appellassent ces deux hommes ailleurs, soit qu'ils fussent accablés du poids de leur dignité; ils s'en démirent entre les mains d'Antipater, gouverneur de Macédoine, et qui étoit passé d'Europe en Asie à la tête d'une armée, pour faire une diversion en faveur de Ptolomée, et attaquer Eumènes et les autres généraux qui étoient restés attachés à Perdiccas.

Antipater, aussi habile que Ptolomée, ne sacrifia point la fortune dont il jouissoit aux intérêts de la régence. Instruit des projets des rebelles par les relations qu'il entretenoit avec eux, il jugea que le démembrement de la monarchie d'Alexandre étoit inévitable. Il vit du danger à renoncer à d'anciennes liaisons, pour former des alliances nouvelles et douteuses avec les amis de Perdiccas; et ne balançant point à abandonner les affaires géné-

rales de l'empire, il parut ne vouloir régner que sur la Macédoine. Bien loin de pacifier les troubles de l'Asie, ils les crut favorables à l'affermissement de son autorité en Europe; il les augmenta en dépouillant Eumènes, Alcétas et les autres généraux de ce parti des provinces qu'ils possédoient, pour les donner aux ennemis les plus déclarés de Perdiccas : les uns n'étoient pas dans la disposition d'abandonner leurs gouvernemens sur un simple ordre du régent, et les autres devoient tout tenter pour s'en mettre en possession. Antigone avoit été fait général de l'armée que les deux rois tenoient en Asie, moins pour faire respecter leur pouvoir, que pour le détruire; et Cassandre, fils d'Antipater, étoit son lieutenant. Tandis que l'ambition de ces deux hommes n'annonçoit que de nouvelles divisions, des guerres et un démembrement prochain des conquêtes d'Alexandre, le régent repassa en Europe avec les deux rois qu'il avoit sous sa garde, et qui étoient en quelque sorte ses prisonniers.

Les Grecs se seroient conduits avec prudence, s'ils eussent attendu à vouloir recouvrer leur liberté, que les premiers différends dont je viens de parler, et

qu'il étoit aisé de prévoir, eussent éclaté en Asie. Phocion ne négligea rien pour réprimer l'ardeur avec laquelle les Athéniens se portèrent à prendre les armes, lorsqu'ils reçurent les premières nouvelles de la mort d'Alexandre. « Si Alexandre, » leur disoit-il, est mort aujourd'hui, il » le sera encore demain et après demain. » Mais on étoit las de la domination des Macédoniens; les Grecs sentoient la faute qu'ils avoient faite de laisser accabler Darius, et ils vouloient réparer une négligence par une témérité. Démosthènes, qui avoit été rappellé de son exil, fit valoir avec son éloquence ordinaire les maux et la honte de la servitude; et les Athéniens, qui se reprochoient comme une lâcheté de n'avoir pas secondé quelques années auparavant les Spartiates et leur roi Agis, quand ils avoient succombé en faisant la guerre pour la liberté de la Grèce, se livrèrent à l'emportement de leur orateur.

La république déclare la guerre aux Macédoniens, elle ordonne par un décret que toutes les villes soient affranchies des garnisons étrangères qui les occupoient, elle construit une flotte, fait prendre les armes à tous les citoyens qui n'avoient

pas quarante ans passés, et envoie des ambassadeurs dans toute la Grèce pour l'inviter à secouer le joug en faisant un effort général. Les Athéniens eurent pour alliés les Etoliens, les Thessaliens, les Phtiotes, les Méléens, ceux de la Doride, de la Phocide et de la Locride, les Ænians, les Alissiens, les Dolopes, les Athamantes, les Leucadiens, les Molosses, quelques cantons de l'Illyrie et de la Thrace; et dans le Péloponèse, les Argiens, les Sycioniens, les Eléens, les Messéniens et ceux d'Acté. Léosthène, général de cette ligue, remporta une victoire complète sur Antipater, qui n'eut point d'autre ressource que de se retirer avec les débris de son armée dans Lamia, où les confédérés allèrent l'assiéger.

Tandis que les Grecs se livroient à la joie, Phocion n'avoit-il pas raison de dire qu'il « auroit voulu avoir gagné cette » bataille qui couvroit de gloire Léos» thène, mais qu'il seroit honteux de » l'avoir conseillée. » Qu'espéroient les alliés? Leur révolte contre l'empire de Macédoine, dont toutes les parties étoient encore unies et gouvernées par des hommes dignes de succéder à Philippe et à Alexandre, ne pouvoit être qu'une émeute dont

dont ils seroient sévèrement châtiés. En effet, la nouvelle du succès de Lèosthène fut à peine portée en Asie, que Léonatus, gouverneur de la Phrygie Hellespontique, se hâta de passer en Europe avec une armée de vingt-deux mille hommes. Ce secours fut encore battu par Antiphile, qui avoit pris le commandement des Grecs après la mort de Léosthène, tué au siège de Lamia; mais Clytus armoit déjà une flotte considérable, et Cratère, gouverneur de Cilicie, amenoit à Antipater mille Perses aguerris, quinze cents chevaux, et dix mille Macédoniens, dont plus de la moitié avoit suivi Alexandre dans toutes ses expéditions.

La Macédoine se vengea d'autant plus aisément de ses premières disgraces, que les confédérés, aussi présomptueux après leurs deux victoires qu'ils avoient été téméraires en commençant la guerre, crurent avoir recouvré leur liberté avant que d'avoir travaillé à l'affermir. Leur armée fut entièrement défaite, et la consternation succéda à l'audace, quand Antipater eut déclaré qu'il ne traiteroit point d'une paix générale, mais qu'il écouteroit en particulier les ambassadeurs que chaque ville lui enverroit : celles qui firent

les premières des propositions, éprouvèrent la clémence du vainqueur, et il n'en fallut pas davantage pour dissoudre la ligue des Grecs. Chaque république se hâta de traiter aux dépens des autres, et les Athéniens, qui quittèrent les derniers les armes, furent contraints de laisser Antipater l'arbitre des conditions de la paix. Il fit transporter en Thrace vingt-deux mille citoyens, qui, n'ayant aucune fortune, étoient toujours prêts à se soulever contre l'administration présente. Il substitua l'aristocratie au gouvernement populaire, et mit une garnison macédonienne dans le fort de Munychie. Mais quand ce général et les secours que Léonatus, Clytus et Cratère lui donnèrent, auroient encore été battus à plusieurs reprises, il n'est pas douteux qu'on ne lui eût envoyé d'Asie de nouvelles armées; et que la Grèce affoiblie par ses propres victoires, et qui n'avoit plus aucune de ses anciennes vertus, n'eût enfin été obligée de recevoir la loi du vainqueur.

Si les Athéniens au contraire avoient attendu pour se soulever que les querelles des lieutenans d'Alexandre eussent éclaté, ils auroient pu espérer d'attirer dans leur alliance plusieurs républiques, qui, pré-

voyant les suites malheureuses de la guerre lamiaque, furent neutres, ou restèrent attachées à la Macédoine. Antipater n'auroit reçu aucun secours d'Asie, parce que tous les gouverneurs de province y auroient eu besoin de leurs forces. Les Grecs auroient eu l'avantage d'attaquer la Macédoine dans le moment qu'elle auroit été dégarnie de ses troupes; car il ne faut point douter qu'Antipater, intéressé à s'opposer à l'ambition de Perdiccas, et à favoriser la révolte de Ptolomée et d'Antigone, dont le succès importoit à tous les ambitieux de l'empire, ne fût passé en Asie aux premiers bruits de guerre qui se seroient répandus. La Grèce entière auroit alors joué le rôle important que firent les Etoliens, dont Antipater et Perdiccas sollicitèrent à l'envi l'amitié et l'alliance, dès que les premiers troubles eurent commencé.

Un succès dans ces circonstances n'auroit pas été infructueux; et les Grecs, favorisés et soutenus contre la Macédoine par le parti attaché à l'empire, auroient pu recouvrer et affermir leur liberté. Consternés au contraire par le vain effort qu'ils avoient fait pour secouer le joug, et affoiblis par le châtiment dont on avoit

puni leur révolte, ils ne trouvèrent en eux-mêmes aucune ressource, quand la guerre fut allumée entre les successeurs d'Alexandre. Ils étoient trop humiliés pour qu'on eût quelque raison de les ménager; et si quelques-unes de leurs républiques furent soupçonnées d'aspirer à l'indépendance, on ne manqua point de les accabler. La Grèce servit de théâtre à la guerre; et quels que fussent les événemens, elle en fut toujours la victime. Les villes qui avoient conservé jusques-là une apparence de liberté avec la forme ordinaire de leur gouvernement, furent la proie de mille tyrans qui s'emparèrent de l'autorité souveraine, à la faveur des troubles qui agitèrent l'empire d'Alexandre, et dont je ne parlerai qu'autant qu'il est nécessaire pour faire connoître la situation des Grecs.

Antipater ne survécut pas long-temps à son élévation; et au lieu de remettre en mourant la régence générale de l'empire et le gouvernement particulier de la Macédoine à son fils, il y appella Polypercon. Cassandre, indigné de la prétendue injustice de son père, brûloit de se venger, et de s'emparer d'un royaume qu'il regardoit comme son patrimoine;

mais n'ayant encore rempli que des postes subalternes, argent, vaisseaux, soldats, tout lui manquoit. En même temps qu'il cachoit son ambition, en paroissant content de sa fortune, il négocioit secrètement en Egypte avec Ptolomée, tâchoit de gagner Séleucus, gouverneur de Babylone, et demandoit des secours à Antigone, qui s'étoit en quelque sorte rendu le maître de l'Asie par les avantages qu'il avoit eus sur Alcétas, Eumènes et Attalus. Ces princes ne cherchant qu'à entretenir des troubles qui les rendoient indépendans, devoient voir avec d'autant plus de plaisir l'ambition de Cassandre, que Polypercon avoit renoncé à la politique d'Antipater. Soit que le nouveau régent fût la dupe du pouvoir imaginaire de sa dignité, soit qu'il fût attaché par principe de devoir aux intérêts des deux rois, il se déclara l'ami du parti de Perdicas; et les usurpateurs, pour se venger, donnèrent une armée à Cassandre, et le mirent en état de faire une entreprise sur la Macédoine.

Polypercon prévit la guerre dont il étoit menacé; et craignant que les garnisons qu'Antipater avoit mises dans les postes les plus avantageux de la Grèce, ne fa-

vorisassent Cassandre, porta un décret, par lequel il substituoit le gouvernement populaire à l'aristocratie établie dans la plupart des républiques depuis la guerre lamiaque. Il leur ordonnoit de rappeller leurs exilés, de bannir leurs magistrats, et de s'engager par serment à ne jamais rien entreprendre contre les intérêts de la Macédoine. Le régent se flattoit que la Grèce, reconnoissante de la liberté qu'il lui rendoit, alloit être attachée à son sort, et deviendroit le boulevard de la Macédoine; mais son décret ne servit qu'à multiplier les désordres, en renouvellant l'usage des proscriptions et des bannissemens. Les villes, agitées par de nouvelles dissentions, ne purent prendre aucune forme de gouvernement, et l'anarchie devint générale chez les Grecs.

Cependant Polypercon, mal affermi dans son gouvernement, fut obligé de l'abandonner à l'approche de Cassandre, et il se retira dans le Péloponèse avec les troupes qu'il s'étoit attachées, et les richesses qu'il put enlever du trésor des rois de Macédoine. Il appella à son service tout ce qu'il y avoit de Grecs, qui par une suite de leurs révolutions, n'ayant ni patrie ni fortune, n'avoient d'autre

ressource que de vendre leurs services à quelque général, et pour lesquels Philippe avoit dit que la guerre étoit un temps de paix.

Tandis que le régent de l'empire ne faisoit dans le Péloponèse que le rôle d'un aventurier, et que la Macédoine éprouvoit chaque jour de nouvelles révolutions dans lesquelles toute la famille d'Alexandre périt enfin de la manière la plus tragique; Antigone défit Eumènes, Alcétas et Attalus, et dissipa jusqu'aux derniers restes des partisans de Perdiccas et du gouvernement. Après tant de succès, ce capitaine se trouvoit le maître de l'Asie; la monarchie seule pouvoit satisfaire son ambition. Cassandre, Ptolomée, Séleucus et Lysimaque étoient autant de rivaux incommodes, dont il ne voyoit la fortune qu'avec chagrin. Soit que la Macédoine lui offrît une carrière plus brillante par la réputation qu'elle avoit acquise sous Philippe et Alexandre, soit qu'il crût que ce royaume donneroit à ses rois un droit sur les provinces qui en avoient été démembrées; ce fut à Cassandre qu'Antigone résolut de déclarer d'abord la guerre.

Il rechercha l'alliance de Polypercon, lui fournit des secours pour l'aider à se

soutenir dans le Péloponèse; mais afin d'attirer en même temps dans son parti les villes de la Grèce, il leur ordonna par un décret d'être libres, et les affranchit des garnisons étrangères dont elles étoient opprimées. Son fils Démétrius, surnommé Poliorcète, passa à deux reprises dans la Grèce pour y mettre ce décret en exécution. Ce jeune héros enleva, il est vrai, à Ptolomée la plupart des places où il tenoit garnison, et chassa Cassandre de celles qu'il occupoit; mais les Grecs n'en étoient pas moins malheureux; les armées qui ravageoient leur pays, leur ôtoient la liberté que d'inutiles décrets leur attribuoient; et tout leur avantage, si c'en est un, étoit de changer de joug, et de voir leurs ennemis se déchirer tour-à-tour, et se punir de leur ambition.

Cassandre, prêt à se voir chasser de la Macédoine, retira Ptolomée, Séleucus et Lysimaque, de l'espèce d'aveuglement dans lequel ils étoient, et leur fit sentir que le danger dont il étoit menacé leur étoit commun, et que sa chûte entraîneroit la leur. Il leur représenta qu'Antigone étoit trop ambitieux pour que la Macédoine servît de terme à ses conquêtes;

et qu'il étoit temps ou jamais de se réunir contre cet oppresseur. Ces quatre princes se liguèrent, et la célèbre bataille d'Ipsus décida enfin de la succession d'Alexandre d'une manière fixe : Antigone défait, perdit la vie dans le combat, et ses ennemis partagèrent sa dépouille.

La Grèce se seroit vu délivrer de cette foule de tyrans qui l'opprimoient à la fois, ou du moins elle auroit commencé à se ressentir de quelques avantages de la paix, sous la protection des rois de Macédoine à qui elle étoit échue en partage, si elle n'eût été destinée à servir de théâtre aux aventures singulières d'un prince sur qui la fortune sembloit vouloir épuiser tous ses caprises. Démétrius Poliorcète n'avoit recueilli des débris de la fortune de son père, que Tyr, l'isle de Cypre et quelques domaines très-bornés sur les côtes d'Asie ; mais son ambition, son courage et l'espérance lui restoient ; et depuis le règne d'Alexandre, c'étoient autant de titres pour aspirer à se faire des royaumes. Il entra dans la Grèce, où il avoit des amis et des intelligences ; et tandis qu'à la tête d'une armée d'aventuriers dignes de lui, il étoit occupé à y faire des conquêtes,

il perdit ses autres états. La fortune l'en dédommagea; les fils de Cassandre, au sujet de sa succession, lui ouvrirent le chemin du trône de Macédoine. Chassé de ce royaume, après y avoir règné sept ans, son inquiétude le vit passer en Asie pour y conquérir un nouvel établissement, et il laissa à son fils Antigone Gonatas, des forces avec lesquelles il se maintint dans la Grèce. C'est ce prince qui, au rapport des historiens, ne se contentant pas de substituer l'aristocratie au gouvernement populaire, établit des tyrans dans la plupart des villes, ou se déclara le protecteur de tous ceux qui voulurent usurper l'autorité souveraine dans leur parrie. Avec leurs secours il se rendit assez puissant pour s'emparer de la Macédoine, après la mort de Sosthène, s'y affermir, et laisser enfin ce royaume à ses descendans.

La Grèce qui n'avoit point encore renoncé à l'espérance d'être libre, mais toujours agitée par de nouvelles révolutions, sembloit n'avoir à craindre que l'ambition et la tyrannie des successeurs d'Alexandre, lorsqu'elle vit fondre sur elle un orage formé à l'autre extrêmité de l'Europe. Il parut sur les frontieres

de la Thessalie deux cents mille Gaulois, que Brennus commandoit. Ces Barbares n'avoient point d'autre objet que de vivre de pillage, et de mettre pour ainsi dire la terre entière à contribution. De tout temps l'inquiétude naturelle des Gaulois les avoit fait sortir de leur pays, et la Grèce se rappelloit avec terreur les ravages qu'ils avoient faits autrefois dans la Thrace, l'Illyrie et la Macédoine. Le danger étoit commun pour tous les Grecs, un intérêt commun devoit les réunir; mais la situation déplorable de plusieurs républiques leur lioit les mains, et il n'y eut que les Béotiens, les Locriens, les Etoliens, ceux de Mégare et de la Phocide, et les Athéniens qui prirent les armes pour repousser de concert ces nouveaux ennemis.

Les Gaulois ayant passé sans obstacle le Sperchius, vinrent camper près d'Héraclée; et dans la bataille qu'ils livrèrent aux Grecs, on vit tout l'avantage que la discipline, l'exercice et l'art donnent sur un courage farouche qui ne sait que braver la mort. Les Gaulois, dit Pausanias, combattirent avec fureur; l'audace étoit peinte sur le visage des mourans, et plusieurs arrachoient de leurs plaies

le trait dont ils étoient mortellement blessés, pour le lancer encore contre leurs ennemis.

Cette disgrace, et celle qu'ils éprouvèrent quelques jours après, en voulant forcer le passage des Thermopyles, que les Etoliens défendoient, ne les dégoûtèrent point de leur entreprise. Brennus détacha de son armée un corps de quarante mille hommes, qui se porta dans l'Etolie, pour la contraindre à rappeller ses soldats; mais cette diversion ne lui auroit point ouvert l'intérieur de la Grèce, si les Héracléotes, lassés de voir leur pays servir de théâtre à la guerre, n'eussent conduit eux-mêmes les Gaulois par le chemin que les Perses avoient pris autrefois dans la guerre de Xerxès. Un brouillard épais favorisoit la marche des Barbares, et ils fondirent inopinément sur les Phocéens, qui occupoient aux Thermopyles le même poste que le courage de Léonidas et de trois cents Spartiates a rendu si fameux. Les Phocéens, quoique surpris, se défendirent d'abord avec beaucoup de bravoure; mais obligés enfin de céder au nombre qui les accabloit, ils portèrent en fuyant l'alarme dans le camp des Grecs,

Grecs, qui sur-le-champ se dispersèrent honteusement, sans oser attendre l'ennemi.

Les Gaulois s'avancèrent sous les murailles de Delphes, et la Grèce ne dut son salut qu'aux prêtres d'Apollon. Ils ranimèrent le courage des Delphiens, en promertant que leur dieu les secourroit par des prodiges, et la fortune acquitta leurs promesses. Il s'éleva une tempête terrible pendant la nuit; la foudre tomba à plusieurs reprises dans le camp des Gaulois, et le terrein où il étoit assis éprouva un tremblement de terre. Les Etoliens et les Phocéens qui ne doutèrent point qu'Apollon ne combattît pour eux, attaquèrent les Gaulois effrayés à la pointe du jour. Brennus fut blessé, ses soldats fuirent, la nuit les arrêta enfin; et saisis d'une terreur panique, ils s'égorgèrent les uns les autres, en croyant se défendre contre les Grecs. Poursuivis par la faim, ils n'osèrent s'arrêter à leur camp d'Héraclée, et ils furent défaits une seconde fois par les Etoliens et les Phocéens, en repassant le Sperchius. Brennus ne consultant alors que son désespoir, s'empoisonna, et les restes de son armée périrent dans les ambus-

cades que les Thessaliens et les Maliens leur dressèrent.

Peut-être que les Grecs, toujours jaloux de leur liberté, et éclairés sur leurs intérêts par une longue suite de calamités, auroient été capables de faire un retour sur eux-mêmes, de reprendre leur ancienne politique, et de se réunir, si quelque peuple, recommandable par sa réputation, eût rendu à la Grèce entière les mêmes services que les Etoliens lui rendirent pendant la guerre des Gaulois. Le moment paroissoit favorable. Les forces des successeurs d'Alexandre étoient bien moins redoutables que ne l'avoient été celles d'Alexandre et de son père : le même esprit d'ambition et de conquête ne les animoit plus, depuis que la bataille d'Ipsus avoit fait succéder le goût de la paix à leurs anciennes divisions. Les princes, qui avoient partagé l'Asie entre eux, s'occupoient déjà plus à jouir de leur fortune qu'à l'agrandir; et la Macédoine, réduite à ses premières possessions, et fatiguée des malheurs que lui avoient valu les prospérités d'Alexandre, n'étoit pas gouvernée par un Philippe. Les tyrans, qui s'étoient élevés dans plusieurs cantons de la Grèce, craignoient

leurs concitoyens, et n'attendoient du dehors qu'une foible protection. Enfin, il étoit naturel que la défaite des Gaulois rendît à la Grèce une extrême confiance, et que la république qui l'avoit sauvée, profitât de son courage pour former une nouvelle confédération; mais les mœurs des Etoliens étoient trop atroces, pour que les Grecs pussent se fier à ce peuple, et le regarder comme le protecteur de la liberté. Plus les Etoliens firent de grandes choses, plus ils se firent redouter de leurs voisins; on les haïssoit presqu'autant que les Gaulois; ils avoient conservé cet esprit de piraterie et de brigandage, que les autres Grecs avoient perdu en formant des sociétés régulières.

Les Etoliens, dit Polybe, sont plutôt des bêtes féroces que des hommes. Justice, droit, alliances, traités, sermens, ce sont de vains noms, l'objet de leur mépris. Accoutumés à ne vivre que de butin, ils ne font grace à leurs alliés que quand ils trouvent à contenter leur avarice chez leurs ennemis. Tant que la Grèce ne forma qu'une seule république sous l'administration de Sparte, ces brigands, qui occupoient un terrein ingrat

entre l'Acarnanie et la Locride, n'exercèrent leurs violences que dans la Macédoine, l'Illyrie et les isles qui avoient le moins de relation avec le continent. Ils s'enhardirent quand les Grecs furent affoiblis par leurs guerres domestiques; et mettant d'abord à contribution quelques quartiers du Péloponèse, tels que l'Achaïe et l'Elide, ils désolèrent bientôt toute cette province; et à la faveur des alliances qu'ils eurent toujours dans la suite avec quelqu'un des successeurs d'Alexandre, ils firent enfin des courses dans toute la Grèce, et y commirent les plus grands excès.

Etrange effet de ce caprice bisarre qui enchaîne les événemens humains, ou plutôt de l'aveuglement des hommes, qui ont besoin que le malheur les instruise de leur devoir, et les pousse malgré eux vers le bonheur! C'est par leurs injustices et leurs violences mêmes que les Etoliens servirent la Grèce, puisque ce fut pour n'en être pas les victimes, que les villes les plus considérables de l'Achaïe jetèrent entre elles les fondemens d'une ligue qui sembla faire revivre l'ancien gouvernement des Grecs. Etant parvenue à remplir dans le Péloponèse la place

que Lacédémone et Athènes avoient autrefois occupée dans la Grèce entière, il est nécessaire d'en faire connoître les mœurs, les loix et les progrès.

Ainsi que toutes les autres contrées de la Grèce, l'Achaïe eut d'abord des capitaines ou des rois. Ces princes descendoient d'Oreste, et leur famille conserva la couronne jusqu'aux fils d'Ogygès, qui, s'étant rendus odieux, furent chassés de leurs états. Les Achéens commencèrent alors à être libres. Leurs villes avoient les mêmes poids, les mêmes mesures, les mêmes loix, le même esprit et les mêmes intérêts : chacune d'elles forma cependant une république indépendante qui eut son geuvernement, son territoire et ses magistrats particuliers. Les distinctions que la monarchie avoit introduites entre les citoyens disparurent; il n'y eut plus de nobles qui prétendissent avoir des privilèges, et dans chaque ville l'assemblée générale du peuple posséda la souveraineté. Cette démocratie, toujours si orageuse dans le reste de la Grèce, ne causa aucun désordre dans l'Achaïe, soit parce que les loix étoient établies sur de sages proportions, et qu'en donnant aux magisttats assez d'autorité

pour se faire obéir, on ne leur en avoit pas assez laissé pour en pouvoir abuser; soit parce que les Achéens, toujours exposés aux injures des Etoliens leurs voisins, n'avoient pas le loisir de s'occuper de querelles domestiques, et que le conseil général de leur association apportoit un soin extrême à les prévenir ou à les étouffer dans leur naissance.

Chacune de ces républiques renonça au privilège de contracter des alliances particulières avec les étrangers, et toutes convinrent qu'une extrême égalité serviroit de fondement à leur union, et que la puissance ou l'ancienneté d'une ville ne lui donneroit aucune prérogative sur les autres. On créa un sénat commun de la nation; il s'assembloit deux fois l'an à Egium, au commencement du printemps et de l'automne, et il étoit composé des députés de chaque république en nombre égal. Cette assemblée ordonnoit la guerre ou la paix, contractoit seule les alliances, faisoit des loix pour administrer sa police particulière, envoyoit des ambassadeurs ou recevoit ceux qui étoient adressés aux Achéens. S'il survenoit quelqu'affaire importante et imprévue dans le temps que le sénat ne tenoit pas ses séances,

les deux préteurs le convoquoient extraordinairement. Ces magistrats, dont l'autorité étoit annuelle, commandoient les armées; et quoiqu'ils ne pussent rien entreprendre sans la participation de dix commissaires qui formoient leur conseil, ils paroissoient en quelque sorte dépositaires de toute la puissance publique, dès que le sénat auquel ils présidoient n'étoit pas assemblé.

Les Achéens ne vouloient ni acquérir de grandes richesses, ni se rendre redoutables par leurs exploits; ils n'aspiroient qu'à un bonheur obscur, le seul vraisemblablement pour lequel les hommes soient faits. Leur sénat, obligé de conformer sa conduite à l'esprit général de la nation, fut sans ambition, et par conséquent juste sans effort. C'est son attachement à la justice qui le fit respecter, et lui valut souvent l'honneur d'être l'arbitre des querelles qui s'élevoient dans le Péloponèse, dans les autres provinces de la Grèce, et même chez les étrangers.

Ce peuple ne s'étant rendu suspect ni à Philippe, ni à son fils, ces princes lui laissèrent ses loix, son gouvernement, je dirois presque sa liberté; mais il n'échappa pas aux malheurs que la Grèce

éprouva sous leurs successeurs. Les villes d'Achaïe sentirent le contre-coup des révolutions fréquentes qui agitèrent la Macédoine : les unes reçurent garnison de Polypercon, de Démétrius, de Cassandre, et depuis d'Antigone Gonatas; les autres virent naître des tyrans dans leur sein. La diversité de leur fortune leur donna des intérêts différens, leurs maîtres en eurent souvent d'opposés, et tout lien fut rompu entr'elles.

Dyme cependant, Patras, Tritée et Phare ayant trouvé des conjonctures heureuses pour secouer le joug, renouvellèrent leur alliance; et en se mettant en état de repousser les insultes des Etoliens, jetèrent les fondemens d'une seconde ligue, qui malgré les vices actuels des Grecs se proposa pour modèle la première, et en prit les mœurs, les loix et la politique. Les Egéens s'étant délivrés cinq ans après de la garnison qui les opprimoit, se joignirent à cette république naissante, qui s'agrandit encore par l'association des Caryniens et des Bouriens, qui avoient massacré leurs tyrans. Quelques villes du Péloponèse demandèrent comme une faveur à être reçues dans la ligue; d'autres attendirent qu'on

leur eût ouvert les yeux sur leurs intérêts, ou qu'on leur fît même une sorte de violence dont elles eurent bientôt lieu de s'applaudir.

Tandis que la Macédoine, occupée de ses affaires domestiques, ne pouvoit donner qu'une attention légère à celles de la Grèce, la ligue des Achéens, dit Polybe, auroit fait des progrès plus considérables, si ses magistrats avoient profité de ces circonstances avec plus d'habileté et de courage. Soit que l'abaissement des Grecs et leurs divisions fissent croire aux deux préteurs qu'il seroit téméraire, ou du moins inutile de vouloir rappeller les anciens principes; soit que jaloux les uns des autres, ils ne pussent exécuter aucun projet important, ils restèrent dans une inaction infructueuse. La ligue ne s'associa aucun nouveau peuple, et elle ne prit une face nouvelle, en acquérant des alliés, que quand elle fit la faute heureuse de ne confier qu'à un seul préteur l'administration de toutes ses affaires.

Ce fut quatre ans après cette réforme dans le gouvernement, qu'Aratus délivra Sycione, sa patrie, du tyran Nicoclès qui s'en étoit rendu le maître, et l'unit à la ligue des Achéens. Les talens de

ce grand homme l'élevèrent à la préture. Les Achéens, convaincus de sa probité, crurent ne pas manquer aux règles de la prudence, en rendant, pour ainsi dire, sa magistrature perpétuelle; et il offrit à la Grèce un spectacle tout-à-fait extraordinaire. Sans ambition, sans désir de faire des conquêtes, les Achéens déclarèrent une sorte de guerre à tous les tyrans du Péloponèse. Ils surprirent plusieurs villes, les affranchirent, et se crurent assez payés des frais et des périls de leurs entreprises, en les unissant à une société dans laquelle elles jouissoient de la même indépendance et des mêmes prérogatives que les villes les plus anciennement alliées. Plusieurs tyrans ne se trouvant plus en sûreté, sur-tout après la mort de Démétrius, roi de Macédoine, qui les protégeoit, se démirent eux-mêmes de leur autorité.

Au changement subit qui se fit dans le Péloponèse, au rôle important que commençoient à faire les Achéens, on eût dit que les peuples de la Grèce, épris d'une nouvelle passion pour la liberté, et instruits par l'expérience, touchoient au moment heureux de ne plus former qu'une seule république. La jalousie et

les intrigues de Lacédémone et d'Athènes s'y opposèrent; quoiqu'avilies et dégradées par leurs vices, ces deux villes conservoient tout leur ancien orgueil, et souffroient impatiemment que l'Achaïe, autrefois si inférieure à la Laconie et à l'Attique, voulût occuper une place qu'elles espéroient vainement de reprendre. La modération des Achéens, si capable de gagner l'estime et la confiance des Grecs, auroit enfin triomphé de tous les obstacles, si ce peuple, à l'exemple des anciens Spartiates, avoit eu l'art de se faire des généraux et une discipline savante et rigide. Jamais il n'avoit été plus nécessaire à une république qui vouloit prendre l'ascendant dans la Grèce, et devenir le point de ralliement de tous ses peuples, de faire fleurir les talens et les vertus militaires; mais l'amour des Achéens pour la paix les portoit à cultiver avec plus de soin les fonctions civiles du citoyen que les qualités propres à faire des hommes de guerre. Une sorte d'indolence les empêchoit de former des entreprises hardies; et en paroissant se défier de leurs forces, il n'inspiroient aux autres qu'une médiocre confiance. Bornés à exécuter des projets plus sûrs que brillans, ils ne

faisoient point naître cette admiration dont les Grecs avoient besoin pour renoncer à leurs petites jalousies, et secouer une timidité et un découragement auxquels les malheurs des temps, les exploits d'Alexandre et la puissance de ses successeurs les avoient accoutumés.

Aratus, qu'on peut regarder comme l'auteur de la seconde association des Achéens, contribua beaucoup à entretenir cet esprit. C'étoit, dit Polybe, l'homme le plus propre à conduire les affaires d'une république. Une justesse exquise de jugement le portoit toujours à prendre le parti le plus convenable dans les dissentions civiles. Habile à ménager les passions différentes des personnes avec lesquelles il traitoit, il parloit avec grace, savoit se taire, et possédoit l'art de se faire des amis et de se les attacher. Savant à former des partis, tendre des pièges à un ennemi, et le prendre au dépourvu, rien n'égaloit son activité et son courage dans la conduite et l'exécution de ces sortes de projets. Aratus, si supérieur par toutes ces parties, n'étoit plus qu'un homme médiocre à la tête d'une armée. Irrésolu quand il falloit agir à force ouverte, une timidité subite suspendoit

en

en quelque sorte l'action de son esprit, et quoiqu'il ait rempli le Péloponèse de ses trophées, peu de capitaines ont eu cependant moins de talens que lui pour la guerre. Polybe auroit dû ajouter qu'Aratus se rendoit justice, et sentoit son embarras à la tête d'une armée. Il l'avouoit lui-même, l'histoire en fait foi; et il étoit naturel que pour se mettre à son aise, toutes ses vues se tournassent vers la paix, et qu'il nourrît dans les Achéens les sentimens de crainte auxquels leur ligue devoit sa naissance.

Pour prévenir les dangers que les institutions trop peu militaires des Achéens leur préparoient, tandis qu'ils avoient à leurs portes, dans la personne des rois de Macédoine, un ennemi redoutable qui n'épioit qu'une occasion favorable de les asservir, Aratus mit habilement à profit la rivalité qui règnoit entre les successeurs d'Alexandre. Quoique l'ambition de ces princes parût satisfaite du partage dont ils étoient convenus après la bataille d'Ipsus, ils se défioient continuellement les uns des autres. Ils s'observoient mutuellement avec cette politique inquiète qui agite aujourd'hui l'Europe, chacun d'eux aspiroit à étendre

son empire, et vouloit empêcher que les autres ne fissent de nouvelles acquisitions; on avoit déjà notre politique de l'équilibre. Les cours d'Egypte et de Syrie étoient principalement attentives aux démarches des rois de Macédoine, qui, se regardant comme les vrais successeurs d'Alexandre, croyoient avoir des droits sur les provinces démembrées de son empire, et se promettoient de les faire rentrer sous leur domination, dès que l'asservissement de la Grèce entière les mettroit en état d'en rassembler les forces, et de reprendre le projet formé par Philippe et exécuté par Alexandre.

Ces puissances voyoient donc avec plaisir, que loin de fléchir sous le joug, le Péloponèse formât encore des ligues favorables à sa liberté, et qu'en se défendant contre la Macédoine, il leur servît de rempart; elles devoient protéger les Achéens, Aratus le comprit; et par les alliances qu'il contracta avec les rois d'Egypte et de Syrie, il se fit craindre et respecter par Antigone Gonatas et son fils Démétrius.

Quelque sage que fût cette politique, il s'en falloit beaucoup qu'elle rassurât entièrement Aratus sur le sort de l'Achaïe.

Il pouvoit arriver que les protecteurs ou les alliés de la ligue achéenne se brouillassent, ou qu'occupés chez eux par quelques affaires importantes, ils se vissent forcés à négliger celles de la Grèce, dans le temps que le Péloponèse auroit le plus grand besoin de leur secours. Les peuples libres, quand leur gouvernement n'est pas une pure démocratie, ont une sorte de constance dans leurs principes et dans leur conduite, qui sert de règle et de boussole à leurs alliés et à leurs ennemis, et qui en fixe jusqu'à un certain point les craintes et les espérances; mais les princes absolus n'écoutent souvent que leur volonté, et leur volonté est toujours incertaine; ils prennent quelquefois pour l'intérêt de leur état l'intérêt de leurs passions, et leurs passions varient et changent au gré des circonstances et des personnes qui les entourent. Le hasard pouvoit donner aux Macédoniens un roi actif, guerrier et entreprenant, tandis que l'Égypte et l'Asie obéiroient à des monarques paresseux et timides: et de quels malheurs n'auroit pas alors été menacée la république des Achéens? Il n'étoit pas impossible que par des négociations adroites un roi de Macédoine

trompât les alliés de la Grèce sur leurs intérêts, corrompît et achetât par des présens les ministres et les généraux d'Egypte et de Syrie, et se préparât ainsi la conquête du Péloponèse. Qui peut prévoir tous les caprices de la fortune et tous les dangers des états ? Il arriva en effet dans le Péloponèse un événement imprévu qui força Aratus à changer de politique : je veux parler de la révolution qui se fit à Lacédémone sous le règne de Cléomène.

On ne retrouvoit depuis long-temps dans cette ville aucun vestige des anciennes mœurs. Le roi Agis ayant voulu y faire revivre les loix de Lycurgue, avoit excité contre lui un soulèvement général ; et la mort tragique dont les Spartiates punirent sa vertu, sembloit avoir mis le dernier sceau à leur avilissement. Cléomène cependant ne se laissa point décourager, et son ambition lui fit entreprendre une réforme qu'Agis n'avoit méditée que par amour du bien public. Il abolit les dettes, fit un nouveau partage des terres ; et les citoyens qu'il avoit retirés de la misère, et à qui il faisoit espérer une fortune considérable, en leur promettant les dépouilles des peuples

voisins, furent subitement frappés d'une espèce d'enthousiasme. Lacédémone prit une face nouvelle; elle parut une seconde fois peuplée de soldats, dont le courage et la confiance mirent leur chef en état de faire une entreprise digne de son ambition et de ses talens; et Cléomène tourna toutes ses forces contre les Achéens, qui s'étoient emparés de l'empire du Péloponèse.

Aratus sentit sur-le-champ que les rois de Syrie et d'Egypte, avec lesquels il étoit lié, n'avoient pas le même intérêt de défendre la confédération achéenne contre la république de Sparte, que contre la Macédoine. Il importoit peu en effet à ces princes que chaque ville du Péloponèse prît tour-à-tour l'ascendant sur les autres, pourvu que la Macédoine restât toujours dans son premier état: peut-être même devoient-ils favoriser une république qui, après avoir recouvré sa réputation, paroîtroit bien plus propre que la ligue des Achéens à réunir les Grecs contre la Macédoine, et à favoriser leur indépendance.

Quand Aratus auroit d'ailleurs compté sur la protection de ses alliés, il se seroit perdu un temps considérable à envoyer

des ambassadeurs et à négocier, pendant que Cléomène, actif, diligent, infatigable, poussoit la guerre avec vigueur, et ne perdoit pas un instant. En supposant même, contre toute apparence, que les cours de Syrie et d'Alexandrie se fussent hâtées de secourir les Achéens, il me semble qu'il y auroit eu beaucoup d'imprudence de la part d'Aratus, d'appeller leurs armées dans le Péloponèse. Il est évident, si je ne me trompe, que la Macédoine n'auroit pas vu sans inquiétude l'arrivée de ses ennemis dans la Grèce; montrer en cette occasion de la crainte ou une indifférence imbécille sur le sort du Péloponèse, c'eût été inviter les étrangers à y faire des établissemens, et même à porter leurs armes jusques dans le cœur de la Macédoine. Quand Antigone Doson auroit desiré sincèrement la paix, il n'auroit donc pu se dispenser de venir au secours des Spartiates; la guerre particulière des Lacédémoniens et des Achéens seroit devenue nécessairement une guerre générale entre les successeurs d'Alexandre; et quelque puissance qui eût eu l'avantage, elle en auroit sûrement abusé pour opprimer à

la fois la république de Sparte, la ligue des Achéens et tout le Péloponèse.

On ne peut, je crois, donner trop de louanges à Aratus pour avoir recouru à la protection de la Macédoine même, dans une conjoncture fâcheuse où il s'agissoit du salut des Achéens. Plutarque ne pense pas ainsi. « Aratus, dit-il, devoit » plutôt tout céder à Cléomène, que de » remplir une seconde fois le Péloponèse » de Macédoniens. Quelque fût ce prince, » ajoute-t-il, il descendoit d'Hercule, » il étoit né à Lacédémone, et il auroit » été plus glorieux pour les Péloponé- » siens d'obéir au dernier des Spartiates » qu'à un roi de Macédoine. »

Plutarque, grand peintre des hommes célèbres, dont il nous a tracé la vie, mais quelquefois politique médiocre, ne se persuade-t-il pas trop aisément qu'il étoit possible d'engager les Achéens à reconnoître le pouvoir de Cléomène? Il faut s'en rapporter à Polybe, historien presque contemporain, et consommé dans les affaires de la guerre et de la paix. Il nous apprend que ce prince, devenu odieux à toute la Grèce, étoit regardé avec raison comme le tyran de

sa patrie et l'ennemi de ses voisins : en vain ses partisans prétendoient-ils le justifier par l'exemple de Lycurgue, qui autrefois avoit fait une sainte violence aux Spartiates pour réformer leurs loix et leurs mœurs. Dans ce législateur on reconnoissoit un père de la patrie, parce qu'il s'étoit oublié lui-même dans son entreprise, pour ne s'occuper que du bien public et du soin de rendre ses concitoyens aussi vertueux que lui-même. Cléomène au contraire commença sa réforme par empoisonner Euridamas, son collègue à la royauté. Il dépouilla tyranniquement les sénateurs de leur pouvoir, et en créa d'autres à qui il ne laissa qu'un vain titre; il se défit des éphores, et profitant, comme auteur de la révolution, du crédit qu'elle lui donnoit, pour se rendre absolu dans sa patrie, s'il fit quelques loix sages, ce fut en tyran injuste, dissimulé et sans foi.

Si ce prince, semblable au portrait infidèle qu'en fait Plutarque, avoit en effet rétabli le gouvernement de Lycurgue, Lacédémone, bien loin de vouloir asservir les Achéens, n'auroit demandé qu'à s'associer à leur ligue, et c'eût été le plus grand bonheur de la Grèce. Mais dès

que Cléomène, avare, ambitieux, empoisonneur, paroissoit aux yeux des Grecs souillé de tant de vices; je voudrois que Plutarque nous apprît par quel secret, à la place d'Aratus, il eût persuadé aux villes de la confédération achéenne de renoncer à leur liberté. Qu'importoit aux peuples du Péloponèse que les Spartiates eussent repris leur ancien courage et leur discipline militaire, si ces vertus nouvelles ne devoient servir que d'instrumens à l'ambition de Cléomène? Lacédémone n'en devoit paroître que plus odieuse à ses voisins.

Plutarque ignoroit-il qu'un peuple ne se dépouille jamais volontairement de son indépendance, et que plutôt que de se soumettre à un maître qui veut l'envahir par la force, il se fera lui-même un tyran? Tel est le cours des passions dans le cœur des hommes. D'ailleurs, la ligue des Achéens étoit composée de plusieurs villes qui auroient préféré de s'ensevelir sous leurs ruines, au chagrin de renoncer à la haine invétérée qu'elles avoient contre les Spartiates: peut-être n'auroient-elles perdu qu'avec peine leur ressentiment, quand Lacédémone, sous la main d'un second Lycurgue, auroit

repris à la fois toutes ses anciennes vertus. Polybe nous avertit que si Aratus n'eût pas recherché la protection des Macédoniens, Messène et Mégalopolis alloient y recourir, en se séparant de la ligue. Toutes les autres villes du Péloponèse ne devoient-elles pas avoir à-peu-près la même politique, puisque Cléomène, en promettant d'abolir les dettes et de faire un nouveau partage des terres dans ses conquêtes, avoit soulevé contre lui les citoyens qui jouissoient de la principale autorité dans le Péloponèse?

Ce qui a le plus vivement frappé Plutarque, c'est qu'après la défaite entière de Cléomène et des Spartiates à Sélasie, Antigone, surnommé Doson, et régent de la Macédoine pendant la minorité de Philippe, fils de Démétrius, mit en quelque sorte des entraves au Péloponèse. Sans doute que les peuples de la ligue achéenne durent voir avec inquiétude les garnisons que Philippe tenoit à Corinthe et à Orchomène; sans doute que leur liberté en souffrit; mais est-ce un motif suffisant pour condamner Aratus? Les Péloponésiens auroient-ils été plus libres et plus heureux en se livrant à la foi de Lacédémone? La cour de Macédoine res-

pecta leur gouvernement, leurs loix, leurs coutumes et leurs magistrats ; l'ambitieux Cléomène n'auroit-il pas au contraire abusé insolemment de ses avantages ?

Aratus a été un des plus grands personnages de l'antiquité ; mais tel est le sort des hommes d'état, qu'on les juge souvent sans considérer que la politique, soumise à la fatalité des circonstances qui l'enchaînent, ne voit quelquefois autour d'elle que des écueils, et n'a de choix à faire qu'entre des malheurs. Aratus fait prendre à sa république, trop foible pour résister à Cléomène, le seul parti qui pouvoit prévenir sa ruiue ; il la retient sur le bord du précipice, il l'empêche d'y tomber ; et on le blâme, parce que les Achéens, en conservant leur liberté, se trouvent forcés d'avoir des ménagemens pour la cour de Macédoine.

Puisqu'enfin les vices avec lesquels la Grèce s'étoit familiarisée, ne lui permettoient plus de reprendre ce sage gouvernement qui l'avoit rendue autrefois heureuse et puissante, on regardera l'alliance que les Achéens contractèrent avec Antigone Doson comme l'événement le plus heureux pour les Grecs et les Macédoniens, si on fait attention à la guerre

qui s'éleva bientôt entre les deux peuples les plus puissans du monde, et qui préparant un maître aux nations, devoit leur donner de nouveaux intérêts.

Tandis que la Grèce s'occupoit du spectacle que lui présentoit la descente des Carthaginois en Italie, et qu'incertaine entre le génie d'Annibal et le génie de la république romaine, elle ne prévoyoit point encore qu'elle seroit un jour la victime de cette guerre. « Qu'il seroit » à souhaiter, disoit Agelaüs de Naupacte, que les dieux commençassent » à nous inspirer des sentimens d'union » et de concorde, afin que réunissant » nos forces, notre patrie se trouve à » couvert des insultes des Barbares! Il » n'est pas besoin, ajoutoit-il, de beaucoup de politique pour prévoir que le » vainqueur, quel qu'il soit, Carthaginois ou Romain, ne se bornera point » à l'empire de l'Italie et de la Sicile. Son » ambition s'y trouveroit trop à l'étroit; » il portera ses armes dans notre patrie. » Si la nue qui nous menace du côté de » l'occident vient à fondre sur nous, » craignons de ne pouvoir résister à l'orage. Nous ne serons plus les maîtres » de faire la guerre, ni de traiter de la

» paix

» paix à notre gré ; nous serons con-
» damnés à obéir. »

Pour justifier les justes alarmes d'Agelaüs, il suffiroit de faire connoître ici le génie des Romains, de rechercher les causes de la grandeur de ce peuple ambitieux, qui, étant parvenu de l'état le plus bas à la plus haute élévation, et poussé par les ressorts de son gouvernement à s'étendre, ne pouvoit cesser de vaincre qu'après avoir tout soumis, ou qu'après avoir été lui-même vaincu par sa prospérité. Les Romains en effet marchoient à la monarchie universelle, toutes leurs institutions en faisoient une nation guerrière, qui devoit haïr le repos, parce que la guerre, loin de l'épuiser, multiplioit par une espèce de prodige ses forces et ses ressources. Ils avoient contracté depuis leur naissance l'habitude de se mêler dans les affaires qui devoient en apparence leur paroître indifférentes ; il étoit impossible d'être leurs voisins, sans devenir leurs ennemis, ou leurs sujets sous le nom d'alliés ; et leur ambition extrême étoit toujours cachée sous le voile de la justice, de la modération et de la magnanimité : la manière dont ils avoient subjugué l'Italie, la Sicile et la

Sardaigne, apprenoit ce qu'ils feroient en s'agrandissant, et qu'ils retomberoient sur la Grèce ou sur la Macédoine, dès qu'ils auroient vaincu l'Afrique.

« La Grèce ni la Macédoine, disoit » Agelaüs, ne pourront jamais résister » séparément aux forces du vainqueur. » Nous avons besoin de votre secours, » continuoit-il, en adressant la parole à » Philippe, pour nous soutenir contre les » Barbares. Les dieux vous ont mis en » état de protéger notre liberté, profitez » de cette faveur; mais en défendant les » Grecs, songez que vous travaillez pour » vous-même, songez que votre royaume » trouvera à son tour dans leur amitié » toutes les ressources nécessaires à sa » grandeur. La bonne foi doit être votre » seule politique. Si les Grecs soupçon- » nent que vous ne défendiez l'entrée de » leur pays aux étrangers que pour vous » en réserver la conquête, je vous an- » nonce que tout est perdu. Nos villes » alarmées ne craindront point de s'allier » aux Barbares; et la douceur de se ven- » ger de vous, les fera courir à leur » ruine, pourvu qu'elles vous perdent. »

C'étoit à Philippe, instruit par le conseil d'Agelaüs, à qui ses lumières décou-

vroient l'avenir, qu'il appartenoit de faire le rôle de Thémistocle dans une conjoncture si critique : quoiqu'il ne dût pas avoir affaire à des Xerxès, à des Mardonius, ni à des soldats d'Asie, il auroit encore opposé aux légions romaines des hommes capables de les étonner, et peut-être même de mettre des bornes à leurs conquêtes, s'il eût continué à se conduire par les principes sages et modérés qui illustrèrent le commencement de son règne, et qu'Antigone Doson lui avoit donnés.

La nature, disent les historiens, avoit réuni dans Philippe toutes les qualités qui honorent le trône. Il avoit l'esprit vif, étendu et pénétrant. Une valeur héroïque étoit d'autant plus propre à lui gagner les cœurs, qu'il possédoit en même temps cet art enchanteur de plaire, fruit de l'affabilité jointe à la puissance et aux talens. Il aimoit la gloire avec passion, et ne pensoit pas qu'elle pût être unie à l'injustice. Une sage modération écartoit tous les soupçons qui auroient pu tenir les Grecs en garde contre lui. Tant de vertus disparurent en un jour ; phénomène, si je puis parler ainsi, d'autant plus surprenant, que ce prince, entouré depuis long-

temps de ces hommes vils qui ne peuvent s'élever à la fortune, qu'en rendant leur maître aussi méprisable qu'eux, sembloit avoir un caractère éprouvé.

Démétrius de Phare chatouilla l'ambition de Philippe, en lui faisant envisager la conquête de l'Italie comme une entreprise aisée après la bataille de Cannes. Les Romains, s'il falloit l'en croire, ne pouvoient se relever de leurs pertes; et il étoit impossible à une république aussi mal gouvernée que Carthage, d'affermir son empire sur les vaincus, et de conserver sa proie, si Philippe tentoit de la lui enlever. Ce prince, enivré des espérances que lui donnoit Démétrius, négligea sur-le-champ ses vrais intérêts, pour faire autant de fautes qu'il fit de démarches. Au lieu de profiter de ses avantages sur les Etoliens, et de les réduire à ne pouvoir plus troubler la paix de la Grèce, et la bonne intelligence qui règnoit entre le Péloponèse et la Macédoine; il rechercha leur amitié, et se rendit suspect, en faisant alliance avec un peuple qui étoit odieux à tous les Grecs: étrange conduite! de se brouiller avec ses voisins, parce qu'on médite la conquête d'une province éloignée.

Si Philippe croyoit que le génie puissant d'Annibal dût détruire la république romaine, il devoit attendre, pour se livrer à son ambition, que l'Italie fût soumise à des marchands, qu'Annibal mourût, et que les Carthaginois cessassent d'être redoutables. S'il se défioit au contraire des succès de ce général, et que par une connoissance plus profonde du gouvernement, des mœurs et de la politique des Romains, il jugeât que leurs ressources étoient plus grandes que leurs pertes, et qu'il falloit les détruire pour les empêcher de revenir les maîtres du monde; il devoit sans doute, en se liguant avec Annibal, l'aider de toutes ses forces, et faire en sa faveur les efforts que Carthage elle-même auroit dû faire.

Cependant il se laissa effrayer par les premières menaces que lui firent les Romains en apprenant son traité, et passa d'une extrême confiance à une crainte extrême, quand il vit qu'ils conservoient les plus grandes espérances dans les plus grands malheurs, et qu'à demi vaincus ils avoient le courage d'insulter les côtes de son royaume. Il se repentit de son entreprise; et n'y renonçant qu'à moitié, ne fit encore que de nouvelles fautes pour

réparer celles qu'il avoit déjà faites. Juge-t-il qu'il doit se préparer à la guerre et se mettre en état de défense contre les Romains? Il oublie les sages conseils d'Agelaüs, croit que pour augmenter ses forces, il faut commencer par asservir la Grèce, et se fait follement un nouvel ennemi.

Chaque démarche de Philippe ne sert qu'à multiplier ses embarras et ses dangers. Il ne cherche que des prétextes pour subjuguer la Grèce; il s'indigne de la paix qui y règne, fait naître des troubles et ranime les anciennes divisions. Si les Messéniens ont dans leur ville des querelles domestiques : « n'avez-vous pas, dit-il » aux riches, des loix pour réprimer » l'insolence de la multitude? Manquez-» vous de bras, dit-il au peuple, pour » vous faire justice de vos tyrans? » Il fait empoisonner Aratus, Euryclide et Micon; ces attentats le rendirent infâme, et ses alliés devinrent ses ennemis. Les Achéens, malgré leur patience, se soulevèrent; et sous la conduite d'un aussi grand capitaine que Philopemen, qu'on a appellé le dernier des Grecs, et qui avoit pris Epaminondas pour modèle, ils défendirent leur liberté avec plus de

courage que les Grecs n'auroient osé l'espérer. Philippe, dont toutes les espérances étoient évanouies, voyoit que l'Italie échappoit aux Carthaginois, il ne pouvoit réduire les Achéens, il redoutoit la vengeance des Romains : ses revers l'aigrirent, et ne consultant que sa colère et sa crainte, il devint enfin par désespoir le plus odieux des tyrans.

La république romaine conservoit encore cette austérité de mœurs qui l'a rendue si puissante, quand les Etoliens, l'Achaïe et Athènes l'invitèrent à les venger des violences de Philippe. Rome enrichie des dépouilles de Carthage pouvoit suffire aux frais des guerres les plus dispendieuses. Ses richesses renfermées dans le trésor public, n'avoient pas encore porté la corruption dans les maisons des citoyens. L'union la plus intime subsistoit entre eux; et les dangers dont Annibal les avoit menacés, n'avoient fait que donner une nouvelle force aux ressorts du gouvernement. Les Romains enfin étoient plus persuadés que jamais que tout étoit possible à leur patience, à leur amour pour la gloire, et au courage de leurs légions. Quelque légère connoissance qu'on ait de la seconde guerre

punique, on doit sentir quelle étrange disproportion il y avoit entre les forces de la Macédoine et celles de la république romaine, secondée par une partie des Grecs : aussi Philippe fut-il vaincu et obligé de souscrire aux conditions d'une paix humiliante, qui lui fit perdre les places qu'il occupoit dans la Grèce, le laissa sans vaisseaux et épuisa ses finances.

Les Romains essayèrent dès-lors sur les Grecs cette politique adroite et savante qui avoit déjà trompé et asservi tant de nations. Sous prétexte de rendre à chaque ville sa liberté, ses loix et son gouvernement, ils défendirent toute alliance, et mirent par-là la Grèce dans l'impuissance d'avoir un même intérêt et de se réunir. La république romaine commença à dominer les Grecs par les Grecs mêmes; ce fut par leurs vices qu'elle voulut d'abord les avilir et les affoiblir, afin de les opprimer plus aisément par la force des armes. Elle se fit des partisans zélés dans chaque ville, en comblant de bienfaits les citoyens qui lui furent les plus attachés. L'histoire a conservé les noms de plusieurs de ces hommes infâmes, qui tour-à-tour délateurs de leurs concitoyens

à Rome, et artisans de la tyrannie dans leur patrie, prétendoient qu'il n'y avoit plus dans la Grèce d'autre droit, d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres usages que la volonté des Romains. Au moindre différend qui s'élevoit, la république offroit sa médiation pour accoutumer les Grecs à la reconnoître pour juge; ne parloit que de paix, parce qu'elle vouloit avoir seule le privilège de faire la guerre; donnoit des conseils, hasardoit quelquefois des ordres, mais toujours dans des circonstances favorables; et en cachant son ambition sous le voile spécieux du bien public.

Les Etoliens s'étoient promis de grands avantages en favorisant les armes des Romains contre Philippe; et pour toute récompense, ils se virent forcés à ne plus troubler la Grèce par leurs brigandages, et à périr de misère s'ils ne s'accoutumoient au travail, et ne réparoient par une industrie honnête les maux que leur faisoit la paix. Ils se crurent accablés sous une tyrannie insupportable, ils méditèrent une révolte; mais n'espérant pas de secouer le joug des Romains sans un secours étranger, ils firent passer quelques-uns de leurs citoyens à la cour de

Syrie, pour engager Antiochus à prendre les armes contre la république romaine. La défaite de ce prince lui fit perdre l'Asie mineure; et les Grecs, désormais sans ressources, se trouvèrent enveloppés de toutes parts de la puissance des Romains.

Le premier fruit que les vainqueurs retirèrent de cet avantage, ce fut la ruine des Etoliens. La république romaine leur accorda la paix, mais à condition que toujours prêts à marcher sous ses ordres, ils ne donneroient jamais aucun secours à ses ennemis ni à ses alliés. La ligue étolienne paya deux cens talens aux Romains, et s'obligea de leur en donner encore trois cens dans l'espace de six années. Elle livra quarante de ses principaux citoyens qui furent envoyés à Rome, et il ne lui fut permis de choisir ses magistrats que parmi ses ôtages. Les villes de la confédération qui avoient désapprouvé son alliance avec Antiochus, furent déclarées libres. Enfin les Romains donnèrent aux Acarnaniens, pour prix de leur fidélité, la ville et le territoire des Eniades. Ne pouvant plus offenser leurs voisins, les Etoliens, dit Polybe, tournèrent leur fureur contr'eux-mêmes; et leurs discordes domestiques les por-

tèrent aux violences les plus atroces. Ce peuple acheva de venger les Grecs de son inhumanité, et on ne vit dans toute l'Etolie, qu'injustices, confusion, meurtres et assassinats.

Les Grecs toujours jaloux de leur liberté, et cependant de jour en jour moins libres, connurent la faute qu'ils avoient faite d'implorer la protection de la république romaine contre Philippe : pour se venger d'un ennemi auquel ils pouvoient résister, ils s'étoient donné un maître auquel il falloit obéir. Ils virent avec joie que Persée tentât de sortir de l'abaissement où les Romains le tenoient; mais ce prince téméraire et timide fut vaincu comme philippe son père, et traité avec plus de rigueur. Il orna le triomphe de Paul Emile; le trône de Philippe et d'Alexandre ne subsista plus; la Macédoine, qui avoit subjugué l'Asie entière, devint une province romaine : les vainqueurs en transportèrent les habitans d'une contrée dans l'autre pour la rendre docile et obéissante; et la Grèce vit avec frayeur une image du sort qui l'attendoit, si elle essayoit de se soulever contre une république qui, commençant à perdre ses mœurs, commençoit à ne plus respecter

ses loix, et que l'excès de sa prospérité invitoit déjà à abuser de son pouvoir.

Le sénat romain prit l'habitude de citer devant lui les villes entre lesquelles il s'élevoit quelque différend; il ne proposoit que des conseils, il ne parloit que comme arbitre; mais les Grecs éprouvèrent que c'étoit un crime que de ne pas obéir. Au milieu de cet assujettissement général, la ligue seule des Achéens se piquoit d'un reste de liberté : elle règloit encore ses affaires domestiques, et faisoit des alliances sans consulter le sénat; elle croyoit avoir des droits; elle en parloit sans cesse, et cependant étoit assez prudente pour n'oser presque pas en jouir. « Si » ce que les Romains exigent de nous, » disoient d'après Philopemen les Achéens les plus accrédités dans leur nation, « » est conforme aux loix, à la justice et » aux traités que nous avons passés avec » eux, ne balançons point à leur montrer une sage déférence; mais si leurs » prétentions blessent notre liberté et nos » usages, faisons-leur connoître les raisons que nous avons de ne pas nous » y soumettre. Remontrances, prières, » bon droit tout est-il inutile; prenons les » dieux à témoins de l'injustice qu'on nous » fait,

» fait, mais obéissons encore, et cédons » à la violence, ou plutôt à la nécessité. »

Ce mélange de soumission et de fermeté, de crainte et de courage, rendoit les Achéens suspects; et c'étoit par sa sagesse à prévenir les plus petits dangers que la république romaine cimentoit chaque jour la grandeur de sa fortune. Elle craignit donc que l'orgueil des Achéens, s'il n'étoit réprimé, ne devînt contagieux dans la Grèce, et n'y réveillât le souvenir de son ancienne indépendance. D'ailleurs elle étoit parvenue à une trop haute élévation, et tous les peuples étoient trop humiliés devant elle, pour qu'elle ne confondît pas les remontrances et la rebellion. Se plaindre, c'étoit lui manquer de respect; et tout ce que l'Achaïe avoit d'honnêtes gens et de bons citoyens fut condamné par un décret de bannissement à abandonner sa patrie.

Cet exemple de sévérité auroit dû étouffer jusqu'à l'espérance de la liberté dans le Péloponèse; il y aigrit au contraire les esprits. On se plaignit, on murmura sans retenue; et comme si on eût voulu s'essayer à la révolte, en s'accoutumant à mépriser les Romains, on publia que leur empire n'étoit que l'ouvrage de la

fortune. Quelqu'insensée que fût cette manière de penser, elle devoit s'accréditer chez un peuple vain, et qui traitant les étrangers de barbares, se flattoit de posséder seul tous les talens. Les Achéens ne tardèrent pas à être les victimes de leur vanité. La république romaine, qui ne cherchoit qu'une occasion de les humilier, profita du différend qui s'étoit élevé entr'eux et les Spartiates, pour nommer des commissaires qui, sous prétexte de les juger, étoient chargés d'affoiblir la confédération achéenne, et de détacher de son alliance le plus de villes qu'il seroit possible, mais sur-tout Sparte, Argos, Corinthe, Orchomène et Héraclée.

Les Achéens osèrent donner des marques de mépris aux députés de Rome; mais cette république, dont la politique savoit si bien pousser à sa ruine un peuple assez sage pour s'en éloigner, et feindre de prêter une main secourable à celui qui s'y précipitoit de lui-même, dissimula l'injure qu'on avoit faite à ses ministres. Le sénat nomma de nouveaux commissaires, qu'il chargea de se conduire avec beaucoup de douceur, et d'inviter seulement les Achéens à rappeller leurs troupes, et cesser les hostilités qu'ils avoient

commencées sur le territoire de Sparte.

Par cette conduite, en apparence si moderée, les Romains ne cherchoient qu'à mettre l'Achaïe dans son tort, et justifier l'extrême sévérité dont ils vouloient user à son égard. Plus ils affectoient de ménagemens et de modération, plus les Achéens enhardis montrèrent de fierté et d'insolence. Diéus et Critolaüs gouvernoient alors la ligue; et Polybe nous les dépeint comme deux scélérats, dont l'empire étoit absolu sur tout ce qu'il y avoit de citoyens déshonorés ou assez ruinés pour n'avoir rien à perdre dans la ruine de leur patrie. On crut, sur la foi de ces deux hommes, que la douceur affectée de la république romaine n'étoit que le fruit de sa crainte. Ils persuadèrent aux Achéens, qu'occupée par une troisième guerre contre un peuple aussi puissant que les Carthaginois, elle avoit d'abord tâché d'intimider les Grecs par une ambassade fastueuse; mais que cette voie ne lui ayant pas réussi, elle avoit envoyé de nouveaux ambassadeurs, dont la conduite plus modérée faisoit voir que les Romains n'osoient se faire de nouveaux ennemis, et se repentoient d'avoir ébranlé par leurs tyrannies l'empire qu'ils

avoient pris sur la Grèce, et dont il étoit temps qu'elle s'affranchît. « Puisque Rome » tremble, disoient-ils, il faut renoncer » aujourd'hui, et sans retour, à la liberté, » ou profiter de cette dernière occasion » pour la défendre et l'affermir. » Ces sentimens passèrent dans tous les cœurs, et les seconds députés des Romains n'eurent pas un succès plus heureux que les premiers.

Métellus qui commandoit en Macédoine, n'oublia rien pour dissiper l'erreur des Achéens, et les porter à obéir; mais tous ses efforts étant infructueux, il fit enfin marcher contre eux les légions. L'Achaïe, de son côté, s'étoit préparée à la guerre; les armées se joignirent dans la Locride; et malgré l'échec considérable que les Achéens y reçurent, ils ne désespérèrent pas encore de leur salut. Critolaüs avoit été tué; Diéus, son collègue, rassembla à la hâte les débris de l'armée battue; et armant jusqu'aux esclaves, se crut en état de défier encore une fois la fortune des Romains.

Métellus, qui s'étoit avancé près de Corinthe, ne se lassoit point de faire de nouvelles propositions de paix, lorsque Mummius prit le commandement de l'ar-

mée. Ce consul aussi fameux dans la Grèce par la rusticité de ses mœurs et son ignorance pour les arts qui la charmoient, que par la dureté dont il usa à son égard, défit entièrement les Achéens; et leur consternation égala après la bataille la confiance téméraire avec laquelle ils s'y étoient présentés.

Il étoit naturel que ce qui avoit échappé à l'épée des Romains, se réfugiât dans Corinthe; et en défendant une place qui étoit la clef du Péloponèse, fît une résistance assez vigoureuse pour obtenir une capitulation honorable, ou justifier la témérité qui lui avoit mis les armes à la main. Mais les soldats consternés s'y crurent trop près de leurs vainqueurs; ils fuirent en se débandant dans l'intérieur du Péloponèse, et la plupart des Corinthiens, à qui l'effroi de l'armée s'étoit communiqué, abandonnèrent eux-mêmes leur ville. Mummius la livra au pillage. Tout citoyen qui n'avoit pas fui, fut passé au fil de l'épée; femmes, filles, enfans, tout fut vendu. La superbe Corinthe fut réduite en cendres, et la liberté des Grecs ensevelie sous ses ruines. On abattit les murailles de toutes les villes qui avoient eu part à la révolte. Le gou-

vernement populaire fut aboli par-tout. En un mot, la Grèce perdit ses loix et ses magistrats, et, gouvernée par un préteur, devint une province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

Tel fut le sort de la nation peut-être la plus illustre de l'antiquité, et dont la réputation, dans sa décadence même, donna de la jalousie aux Romains. Est-il un peuple dont l'histoire offre aux méditations de la politique des maximes plus sûres et en plus grand nombre sur tout ce qui peut faire le bonheur ou le malheur des sociétés ? Depuis Lycurgue, jusqu'au temps malheureux que l'ambition alluma la guerre du Péloponèse, s'il s'éleva quelques querelles entre les Grecs, les haines et les vengeances ne furent point implacables ; leurs institutions étoient telles, que la raison reprenant promptement son empire sur les passions, la paix étoit rétablie avant qu'on eût éprouvé l'impuissance de continuer la guerre, ou conçu l'espérance de faire des conquêtes. L'amour de la paix, toujours uni à l'amour de la gloire, ne dégénéra point pendant ces temps heureux en une indolence molle et oisive, qui, en rendant la Grèce méprisable à ses voi-

sins, lui auroit fait des ennemis. Les Grecs, préparés par leurs jeux aux exercices de la guerre, étoient toujours prêts à défendre leur patrie; ils auroient plutôt péri que de souffrir un affront; et par une espèce de prodige, ces citoyens soldats n'abusoient cependant, ni de leur courage, ni de leur discipline, ni de leurs avantages contre leurs voisins, et ne songeoient point à les dépouiller de leurs biens.

La Grèce n'a eu presque aucune république qui ne se soit rendue célèbre. Je ne parlerai point d'Athènes, de Corinthe, de l'Arcadie, de la Béotie, etc. Mais quelle société offrit jamais à la raison un spectacle plus noble, plus sublime que Lacédémone? Pendant près de six cents ans les loix de Lycurgue, les plus sages qui aient été données aux hommes, y furent observées avec la fidélité la plus religieuse. Quel peuple aussi attaché à toutes les vertus que les Spartiates, donna jamais des exemples si grands, si continuels de modération, de patience, de courage, de magnanimité, de tempérance, de justice, de mépris des richesses, et d'amour de la liberté et de la patrie? En lisant leur histoire, nous nous sentons

échauffer ; si nous portons encore dans le cœur quelque germe de vertu, notre ame s'élève, et semble vouloir franchir les limites étroites dans lesquelles la corruption de notre siècle nous retient.

Quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, leur histoire ne tire point son principal lustre du génie et de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux sur tout le corps de la nation grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève quelquefois au dessus des forces de l'humanité ? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémistocle, et juste comme Aristide. Salluste nieroit-il que Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Micale, la retraite des dix mille, et tant d'autres exploits exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours de ses guerres domestiques, ne soient au dessus des louanges que leur ont données les historiens ? Les Romains n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes. Mais quelle auroit été la fortune de ces conquérans, si, au lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices, et affoiblie par ses haines et ses divisions intestines, ils y avoient trouvé ces capi-

taines, ces soldats, ces magistrats, ces citoyens qui avoient triomphé des armes de Xerxès ? Le courage auroit alors été opposé au courage; la discipline à la discipline; la tempérance à la tempérance; les lumières aux lumières; l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire, à l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes dont l'histoire doive conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la république romaine, dont le gouvernement étoit toutefois si propre à échauffer les esprits, exciter les talens, et les produire dans tout leur jour. Qu'opposera-t-elle à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un Cimon, à un Epaminondas, etc ? On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république; aucun citoyen de Rome ne s'élève au dessus de son siècle et de la sagesse de l'état, pour prendre un nouvel essor et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand que par la sagesse et le courage du gouvernement; il suit la route tracée, et le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce,

au contraire, je vois souvent de ces génies vastes, puissans et créateurs, qui résistent au torrent de l'habitude, qui se prêtent à tous les besoins différens de l'état, qui s'ouvre un chemin nouveau, et qui, en se portant dans l'avenir, se rendent les maîtres des événemens. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu long-temps d'avance par quelqu'un de ses magistrats; et plusieurs citoyens ont retiré leur patrie du mépris où elle étoit tombée, et l'ont fait paroître avec le plus grand éclat. Quel est au contraire le Romain qui ait dit à sa république, que ses conquêtes devoient la mener à sa ruine? Quand le gouvernement se déformoit, quand on abandonnoit aux proconsuls une autorité qui devoit les affranchir du joug des loix, quel Romain a prédit que la république seroit vaincue par ses propres armées? Quand Rome chanceloit dans sa décadence, quel citoyen est venu à son secours, et a opposé sa sagesse à la fatalité qui sembloit l'entraîner?

Dès que les Romains cessèrent d'être libres, ils devinrent les plus lâches des esclaves. Les Grecs, asservis par Philippe et Alexandre, ne désespérèrent pas de

recouvrer leur liberté; ils surent en effet se rendre indépendans sous les successeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce, il s'y éleva aussi mille Trasibule.

Ecrasée enfin sous le poids de ses propres divisions et de la puissance romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres, la philosophie et les arts la vengèrent, pour ainsi dire, de sa défaite, et soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthènes, les Platon, les Euripide, etc. avoient embellie de toutes les graces de leurs esprits. Des orateurs qui charmoient déjà Rome allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus rare des talens, et ces secrets de l'art qui donne au génie une nouvelle force; ils allèrent, en un mot, se former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus distingués se dépouilloient de leurs préjugés, ils apprenoient à respecter les Grecs; ils

rapportoient dans leur patrie leur reconnoissance et leur admiration, et Rome rendoit son joug plus léger; elle craignoit d'abuser des droits de la victoire, et par ses bienfaits distinguoit la Grèce des autres provinces qu'elle avoit soumises. Quelle gloire pour les lettres, d'avoir épargné au pays qui les a cultivées, des maux dont ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines n'avoient pu le garantir! Elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respectées quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains.

FIN des Observations sur l'Histoire de la Grèce.

A DIJON, DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN.

VA 1 150674 26